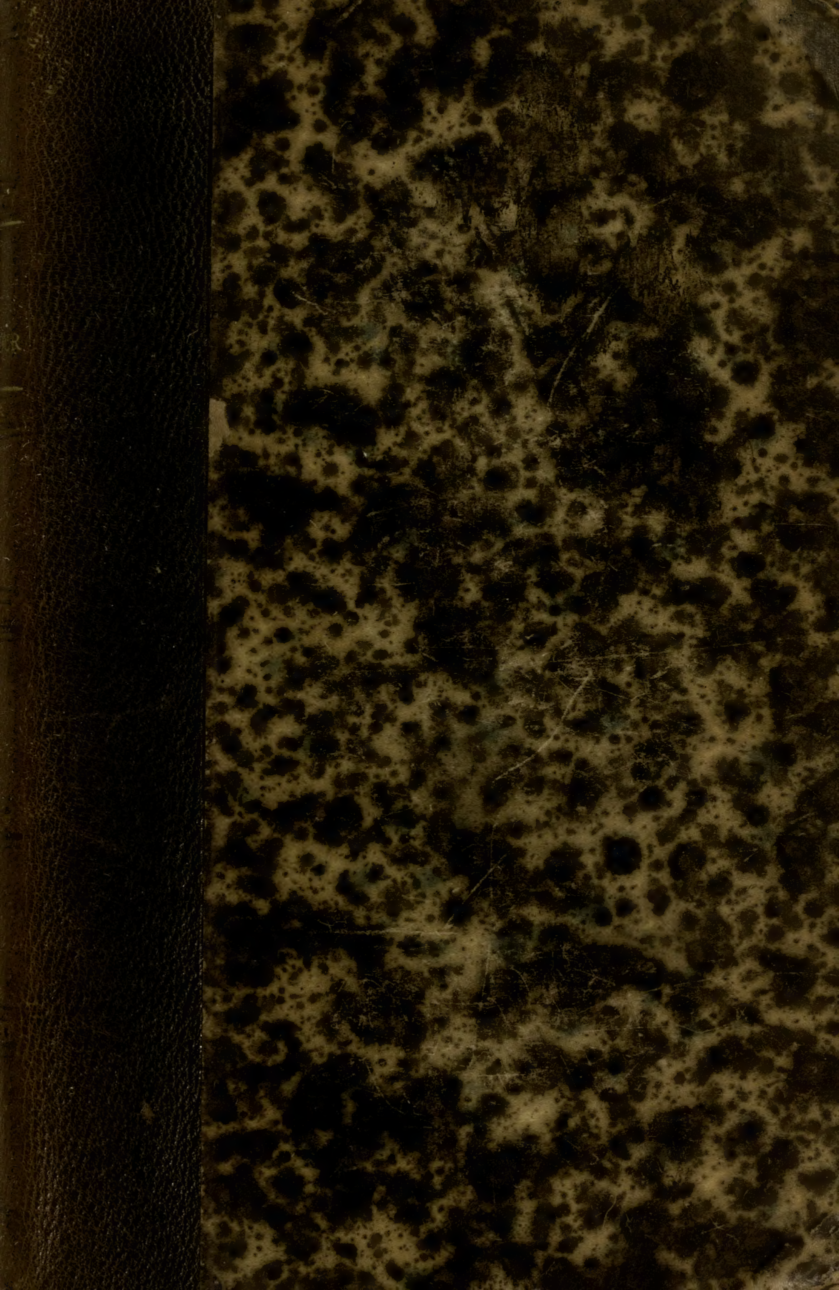
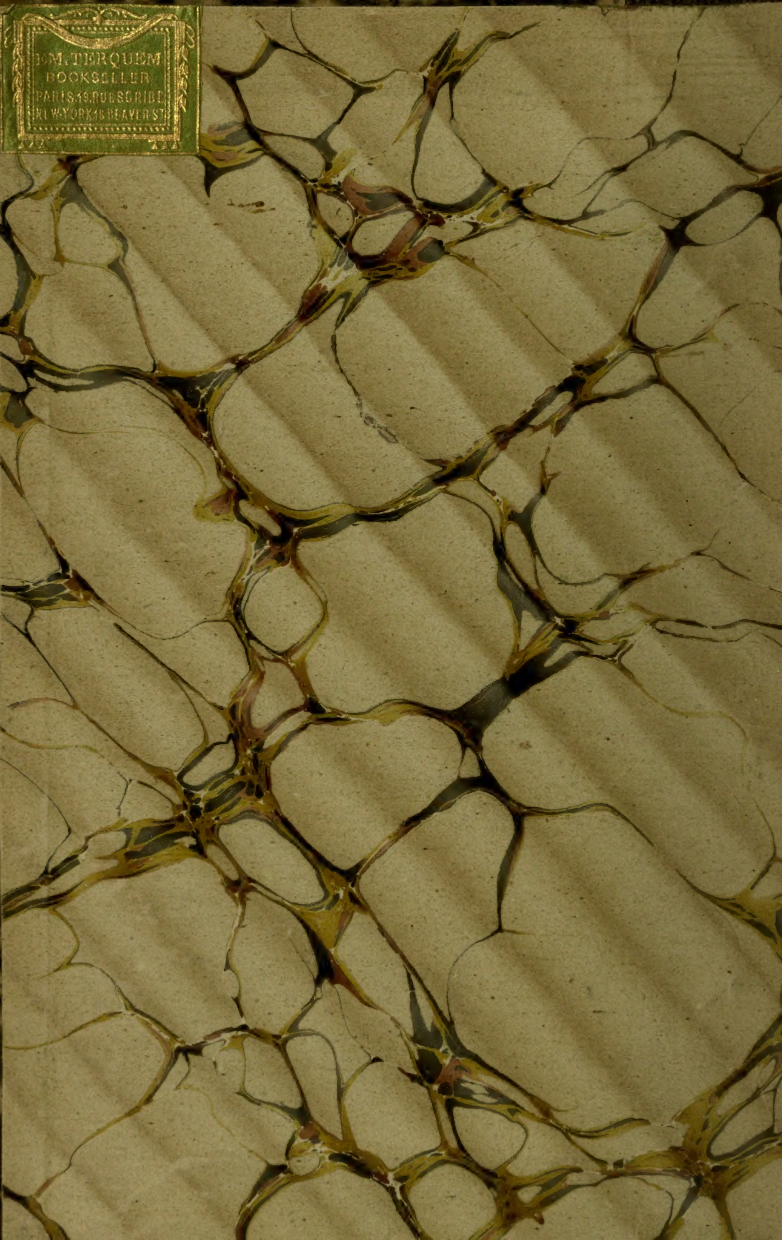



M. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS.19.RUE SCRIBE
NEW-YORK 16 BEAVER ST



PIERRE VEBER

Amour, Amour...

ROMAN



PARIS

H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR

AMOUR, AMOUR...

DU MÊME AUTEUR

L'Aventure, roman, 4e mille. (*Simonis Empis, editeur.*)

Les Couches profondes, roman, 3e mille. (*Simonis Empis, éditeur.*)

Chez les Snobs, roman, 2e mille. (*Ollendorff, éditeur.*)

L'Innocente du Logis, 5e mille. (*Flammarion, éditeur.*)

Dans les Coins, 3e mille. (*Simonis Empis, éditeur.*)

La Joviale Comédie, dessins de Jean Veber. (*Simonis Empis, éditeur.*)

Les Veber's, dessins de Jean Veber. (*Testard, éditeur.*)

M. et Madame Lhomme, dessins de Jean Veber. (*Juven, éditeur.*)

Que Suzanne n'en sache rien ! comédie en 3 actes (*Simonis Empis, éditeur.*)

EN PREPARATION

Les Tard-Venus roman.

PIERRE VEBER

Amour, Amour...

ROMAN

DIXIÈME MILLE



PARIS
H. SIMONIS EMPIS, ÉDITEUR

Il a été tiré de cet ouvrage

Quinze exemplaires sur papier de Hollande.

A mon Frère

JEAN VEBER

AMOUR, AMOUR...

I

LE BARON EFFECTUE DANS LE MONDE UNE ENTRÉE A SENSATION

La première fois que j'eus l'honneur de rencontrer le baron Claude-Michel de Sembach, il était entre deux gendarmes...

Depuis mon adolescence, j'ai renoncé aux opinions préconçues touchant les citoyens que je surprends en si fâcheuse compagnie. Le Premier Président de la cour de X..., vers la fin de sa vie s'afficha entre ces gendarmes, à la suite d'une trop vive conversation qu'il soutint avec de jeunes filles — charmantes d'ailleurs — mais qui n'avaient pas encore l'âge légal de la débauche ; cependant

ce magistrat intègre jugea durant trente ans selon son âme et conscience.

Le directeur du *Citoyen* passait pour le plus ferme appui d'une morale qu'il tirait à deux cent mille exemplaires ; en de courtes notes quotidiennes il appréciait sans indulgence les hommes et les actions ; il termina sa carrière entre les deux immuables gendarmes, parce qu'il n'était pas d'accord avec le procureur général sur la façon de comprendre la publicité. Je citerai d'autres personnages, éminemment respectables puisqu'on les respecta longtemps, des gentlemen dignes de considération qui vinrent s'asseoir sur le banc des prévenus, en si grand nombre qu'il ne m'est plus possible de conserver la moindre défiance envers un homme flanqué de deux tricornes ; au contraire, il m'est sympathique *a priori* et j'aime à me figurer que les deux gendarmes ont été placés aux côtés du malheureux afin de le défendre contre les juges.

Tout ceci, pour expliquer l'impression favorable que je ressentis lorsque l'on introduisit M. de Sembach dans mon cabinet. J'étais alors juge d'instruction au Parquet de X..., petite ville des Ardennes ; l'ennui dense, qui momifie son fonctionnaire en dix années, l'ennui du Nord m'avait à moitié saisi ; sans doute j'aurais pu me plaire à l'âpre mélancolie d'une région montagneuse, à l'infinie désolation des forêts ouatées de brumes au crépuscule ; mais trop d'intérêts dérisoires me

retenaient captif du métier que j'exerçais. Pas une belle affaire ! pas un de ces faits sensationnels qui motivent un avancement rapide ; et je me distrayais à étudier en amateur, chez les familles notables de la contrée, tous les crimes que la Loi n'atteint pas.

L'arrivée du baron me fut providentielle ; il avait été pincé en compagnie d'une bande de cambrioleurs, dans un château laissé désert durant la mauvaise saison.

Le dit château, jadis féodal, appartenait pour l'heure à un financier véreux qui l'abandonnait sans gardien ; c'est en effet le propre des fripons que de compter sur l'honnêteté d'autrui. Le propriétaire économisait les gages d'un gérant, et, tandis qu'il offusquait de sa vulgarité le soleil de Saint-Raphaël, il confiait à la probité publique son manoir des Ardennes. L'événement prouva qu'il avait raison ; on arrêta en effet la bande des malandrins, devant qu'ils eussent caché en lieu sûr les objets, meubles et bijoux qu'ils s'étaient appropriés. L'instruction établit que les gaillards avaient, à l'insu de tout le monde, vécu huit journées au château ; la cave, le garde-manger et la chasse du financier leur fournissaient le vivre ; les chambres, bien garnies de lits de plume et de matelas, leur offraient la plus confortable hospitalité ; la quantité des bouts de bougie recueillis attesta que les brigands illuminaient brillamment ; enfin la garde-robe des maîtres de la maison

avait été pillée ; détail exact : les cambrioleurs dînaient en habit de soirée! Ces gens-là possédaient un sens de la vie facile qui manqua toujours à leur victime.

Ce fut sur la dénonciation d'un chemineau que l'on arrêta l'insouciante compagnie ; ces messieurs firent peu de résistance, surpris dans leur premier sommeil. On arrêta également M. de Sembach, que l'on trouva endormi aux côtés d'une jeune femme rousse, nommée Raïa et qui était la maîtresse du chef de bande. On m'amena le tout.

J'eus soin de réserver pour la fin l'interrogatoire du baron dont l'attitude contrastait avec le cynisme de ses compagnons. Depuis le moment où on lui avait mis les menottes, il n'avait plus rien dit, et s'était cantonné dans un silence ahuri ; pendant les trois jours qu'il passa en prison, il ne se départit pas de cette réserve. Un autre magistrat l'eût noté comme criminel dangereux ; je ne m'y laissai pas tromper ; pour instruire contre les hommes, il importe de les connaître, et pour les connaître, il faut les aimer ; or j'aime tous mes prévenus.

On poussa le baron de Sembach dans mon cabinet : il leva les yeux vers l'encrier de bronze et demanda, d'une voix enfantine : « Qu'est-ce qu'on me veut ? » Je l'examinai ; il avait cet air timide et emprunté qui est en général l'indice d'une belle âme ; des yeux bleus méditatifs, assez beaux, prenaient une expression continuelle d'étonnement ou

de distraction sous les sourcils peu fournis ; le front était, comme on dit, mangé par d'épais cheveux blonds dont une mèche en volute se séparait nettement et tombait entre les yeux. La bouche, assez charnue, promettait une sensualité vigoureuse, ainsi que le nez qui était fort et rond du bout ; un imberbe petit menton à fossettes achevait de donner au baron de Sembach l'apparence d'un bon jeune homme, bien portant, ni gras ni maigre, pas trop vilain, et rassurant à tous égards. Il tortilla d'une façon dubitative le léger duvet qui s'effilochait sur sa lèvre supérieure, et répéta sa question :

« Ah çà ! qu'est-ce qu'on me veut ? » Après quoi il ajouta : « J'espère qu'on aura donné à manger à mon cheval ? »

Je procédai aux questions d'usage : « Comment vous appelez-vous ?

— Claude-Michel de Sembach.

— Quels sont vos moyens d'existence ?

— Le majorat de Sembach, près Durnstein, dont je suis actuellement possesseur.

— Où alliez-vous lorsque vous avez été arrêté ?

— A Paris.

— Pourquoi faire ?

— Pour épouser mademoiselle de Schwartzpflanz ma cousine, laquelle y réside.

— Prenez garde, et n'essayez pas de ruser avec la justice : on s'informera de votre identité à Durnstein et à Paris. Dans quels rapports êtes-

vous avec les personnes que l'on a arrêtées en même temps que vous ?

— Je ne les connais pas.

— Elles ont déclaré ne pas vous connaître non plus ; il est très extraordinaire que l'on vous ait surpris couché avec l'une d'elles, alors qu'il y avait des lits vides dans le château.

Le baron, sans cesser de fixer des yeux l'encrier de bronze, évoqua sans doute le souvenir d'une scène récente où il avait joué un rôle agréable, car il sourit : « Rien n'est extraordinaire, monsieur le juge ; nous ne considérons comme tels que les faits qui ne sont point fréquents dans notre univers particulier.

— Je veux bien admettre que vous vous soyez trouvé fortuitement en compagnie de ces gens ; depuis combien de temps étiez-vous avec eux, lorsque la police est descendue au château ?

— Depuis douze heures environ. C'est par hasard que je suis entré en rapport avec ces personnes, qui m'ont paru de relations fort aimables et point regardantes quant à l'hospitalité. Il y a deux mois, j'étais à Leipzig, où je terminais mes études ; je fus rappelé à Durnstein, mon père étant tombé gravement malade ; je passai près de lui quelques jours. Il mourut subitement, à la minute même où les médecins le déclaraient hors de danger ; je m'y attendais d'ailleurs, c'était dans la logique des choses. Je dois vous dire qu'en général je m'attends à tout.

J'aimais beaucoup mon père ; c'est un des rares vieillards qui aient su demeurer respectables jusqu'à la fin de leur vie ; cela tient sans doute à ce qu'il n'avait point de passions violentes. Le chagrin que j'éprouvai fut tel qu'il m'engourdit et me permit d'assister aux obsèques dans un état de presque insensibilité. Par pitié pour moi, et je pense aussi par désir de n'être pas troublé dans le règlement de la succession, l'homme qui s'occupait des affaires de mon père me conseilla de dépayser ma douleur ; M. de Sembach, à son lit de mort, m'avait beaucoup vanté ma cousine, mademoiselle Hilda de Schwartzpflantz, et s'était porté garant des qualités de ménage qu'elle possédait ; je résolus de déférer au désir de mon père. Je me dirigeai vers Paris.

— Monsieur, repris-je, tout cela est parfait, mais s'accorde mal avec le flagrant délit où l'on vous a pris.

— Il ne dépend pas de moi que ces choses s'accordent, dit-il. Je vous les rapporte, parce que vous me priez d'être véridique ; la justice doit me prouver que je mens, ce n'est pas à moi de lui prouver que je dis vrai.

— Vaillamment déduit ; continuez donc.

— Dans la disposition d'esprit où je me sentais, j'avais horreur de la cohue et du vulgaire. Il m'eût été impossible de voyager en chemin de fer. Il me fallait l'absolue solitude des routes et l'imprévu des étapes. Je résolus d'aller à cheval, par

petites journées, jusqu'à la frontière française. Je vous indiquerai, si vous le désirez, les endroits où je me suis arrêté.

J'observai un mieux évident, le lendemain de mon départ ; ma douleur se modifiait insensiblement en tristesse confiante, dont je nuançais à mon insu tous les paysages ; j'appris à méditer durant ce mois de voyage, et je ruminai d'antiques philosophies dont le sens m'apparut certain en face de la nature.

— Abrégeons.

— Par un reste de sauvagerie, j'avais coutume d'attendre le crépuscule pour pénétrer dans les villes où je devais passer la nuit. Plusieurs fois il m'est arrivé de m'attarder à la contemplation d'un coucher de soleil, — car j'ai l'âme d'un raisonneur sentimental — et, ensuite, de me perdre ; j'errais à l'aventure, cherchant une maison où l'on acceptât de me loger. C'était une occasion d'étudier l'altruisme ; le plus souvent on m'accueillait mal ; l'homme qui heurte la porte à nuit tombée, ne peut avoir que de mauvais desseins. Ceux qui possèdent ont peur des ténèbres et de l'inconnu. Je m'habituai vite à ces menus affronts.

Il y a quatre jours, j'avais décidé de coucher à X***. J'atteignais déjà les sapinières, sur le sommet qui domine votre cité ; le couchant était d'un gris perle si distingué que je restai à en analyser les teintes ; et puis je n'ai jamais résisté à l'attrait mystérieux des bois de sapins, où il

règne une paix hautaine de cathédrale. Quand la lueur de l'horizon eut pris cette teinte fixe, d'un jaune un peu lourd, qui marque la fin de la fête solaire, je voulus descendre vers la ville ; je pris le mauvais chemin, et je m'égarai ; comme dans les contes de fées, après une infinité de détours et de traverses, j'aperçus une petite lumière rouge, qui scintillait entre les arbres ; je me dirigeai de ce côté, et je fus arrêté par le mur d'un parc ; je suivis ce mur, et je parvins devant une grille de belle apparence, ouvrant sur une allée, au bout de laquelle je découvris le château illuminé, avec un air de fête. J'hésitai à sonner ; par expérience, je sais qu'il ne faut rien demander aux riches, surtout lorsqu'ils se réjouissent. Mon cheval hennit, sentant l'avoine. Cela me décida ; je tirai la chaîne qui pendait le long d'un pilastre ; la cloche retentit, et soudain les fenêtres du château s'éteignirent ; tout rentra dans l'ombre.

— Vous n'avez pas conçu de soupçons ?

— Pourquoi ? Chacun a le droit de souffler sa bougie comme il l'entend. Je comptai jusqu'à cent, et je recommençai à tirer la chaîne de la cloche. A la troisième reprise, j'entendis crier le gravier de l'avenue près de moi ; je devinai que l'on m'observait. J'excuse toutes les défiances, monsieur le juge ; aussi j'allumai un cigare afin que la lueur de l'allumette éclairât la placide physionomie qui est la mienne.

Aussitôt, une voix forte, et comme fêlée d'inquiétude, s'éleva dans l'ombre, de l'autre côté de la grille :

— « Qu'est-ce que vous demandez ?

— Je suis perdu dans le bois, et je désirerais un logement pour la nuit.

— Passez votre chemin.

— Volontiers, mais j'ignore où il me mènera ; mon cheval a faim et je suis fatigué, ou, si vous préférez, mon cheval est fatigué et j'ai faim ; voilà quatre raisons qui vous commandent de m'accueillir.

— Bon, fit la voix... Vous êtes seul ?...

— Oui.

— Comment vous appelez-vous ?

— Baron de Sembach, venant de Durnstein, allant à Paris.

— Alors, attendez là ; il faut que je parle au patron. »

L'homme invisible s'éloigna en courant ; bientôt il reparut, balançant à ras de terre le feu-follet d'une grosse lanterne d'écurie ; il leva son falot comme un ostensoir et me dévisagea ; puis, il inséra une grosse clef dans la serrure, entre-bâilla la grille en me disant : « Faites passer le cheval d'abord. » J'obéis ; la lumière se haussa jusqu'à la bride ; l'examen fut sans doute satisfaisant, car la voix reprit : « Entrez, monsieur, et pardonnez-moi ; les routes sont si mal fréquentées par le temps qui court ! Nous allons emmener votre bête à l'écurie. »

Après avoir refermé la grille à clef, l'homme me mena dans un corps de bâtiment placé presque à l'orée du parc ; l'écurie était fort vaste ; je comptai sept boxes ; mais aucun animal ne les occupait, et je fus surpris de ne point trouver trace de litière ; mon compagnon apporta de la paille, de l'avoine et du foin, et me laissa m'acquitter des soins que réclamait mon cheval. Comme je demandais s'il n'y avait pas de palefreniers au château, il me fut répondu qu'on avait congédié le dernier, qui buvait.

Je sortis de l'écurie, suivi de mon guide. Le château s'était rallumé comme par enchantement et les fenêtres flamboyaient ; on m'introduisit dans un vestibule où j'eus loisir de me rajuster et de me laver. L'homme, qui ne m'avait pas quitté, se tenait près de moi ; afin de m'éclairer ; il avait échangé son falot contre un flambeau d'argent à quatre branches ; il portait un habit à queue un peu trop large pour lui ; je pensai que j'avais affaire à quelque laquais, et je le questionnai :

« Mon ami, est-ce que votre maître est visible ?

— Je n'ai pas de maître, » me répondit-il.

En effet, il avait une figure à n'en pas supporter, une face maigre, boucanée, des yeux noirs ardents et une barbiche quasi bleue. Je ne cherchai pas à réparer mon pas de clerc.

Sur un geste de l'homme, je poussai une porte, et je me trouvai brusquement ébloui en pénétrant

dans une salle resplendissante de lumières ; assurément, tous les chandeliers du château étaient là, garnis de ces longues bougies provinciales qui tiennent du cierge ; sur la table s'érigeaient de grands candélabres à branches multiples ; le long des murs, sur les crédences et les meubles, d'autres flambeaux allumés ; des guirlandes de fleurs arrangées avec un goût exquis couraient autour des surtouts ; j'admirai le sens du confort qui avait présidé à l'ordonnance du souper ; car, au rebours de l'ordinaire, l'argenterie était étalée, comme si l'on eût attendu des invités.

J'observai que tous les mets étaient disposés en bel ordre sur la nappe ; aucun laquais ne se tenait derrière les convives ; au cours du repas chacun allait chercher lui-même les objets dont il avait besoin.

— Et cette absence de domestiques ne vous parut pas étrange ?

— Nullement ; je conclus qu'il y avait une grève de gens de maison, ou bien que mes hôtes voulaient se servir eux-mêmes, afin que la conversation fût plus libre.

Autour de la table, sept personnes étaient rangées. A la place d'honneur, un vieillard de grande apparence, à qui l'on témoignait beaucoup de respect et qui ressemblait au Père Eternel, en mieux ; il portait un frac, un peu large pour lui. Aussi bien, les habitants du château semblaient-ils peu se soucier que leurs vêtements fussent taillés

à leur mesure; les uns flottaient dans des habits trop amples; les autres faisaient craquer les entournures de leurs gilets. A la droite du vieillard, une dame âgée, de physionomie fine, dont les bandeaux blancs s'abritaient sous une dentelle ; à sa gauche, un gros homme papelard, plein d'onction, doué d'un extérieur imposant qui n'excluait pas une certaine jovialité. En face, une merveilleuse jeune femme.

Ici le baron se tut, absorbé en des songeries personnelles ; je l'éveillai brusquement.

Il reprit :

— Une jeune femme rousse, dirai-je décolletée? non : presque entièrement libérée d'un corsage de bal, sans épaulettes et qui donnait à une impériale gorge toute licence d'être admirée. Ah ! monsieur le juge! de pareilles splendeurs vous feraient croire en Dieu ! et, si l'on désespère, c'est par là que l'on trouve quelque prise où se rattacher à la vie. Nul ne pouvait apercevoir cette jeune femme sans aussitôt désirer la prendre dans ses bras, ne fût-ce qu'un instant ; sa chair éblouissait et l'on n'en supportait l'éclat qu'avec angoisse ; je me sentis mal à l'aise de l'avoir regardée. Sans doute remarqua-t-elle ma gêne, car ses étranges yeux bleus s'animèrent d'une gaieté intérieure et soudaine. Je m'occupai de dévisager le convive placé à sa gauche, un petit monsieur à mine spirituelle, qui ratatinait sa menue personnalité presque au ras de la table ; une mince bouche en sourire de

tirelire reliait deux favoris bellement taillés, tandis que le nez semblait piquer dans les assiettes les morceaux de choix ; il avait une façon avisée d'examiner les choses et les gens comme s'il les eût évalués à un centime près.

Plus loin, vers le long bas de la table, un seigneur ahuri, tel que La Bruyère dépeint le Distrait, mâchait malproprement, en fixant du regard un point de réflexion, placé contre le mur ; il était de mise négligée, et perdait tout ou partie des mets que sa main portait à sa bouche.

Enfin, au bout opposé de la table, mon guide de tout à l'heure échangeait à voix basse des paroles animées avec un dernier personnage, un peu prétentieux d'aspect, qui avait les cheveux très longs, ondulés sur la nuque.

A mon entrée, chacun s'était levé, et le vieillard, que je considérai comme le chef de la famille, s'avança au-devant de moi ; il me dit : « Monsieur de Sembach, soyez le bienvenu dans le château du prince de Thune ; nous nous mettions à table et nous accueillons avec joie, et quels que soient ses projets, l'hôte envoyé par la nuit. » Et il me tendit la main.

Je la serrai en improvisant quelques phrases de remerciement. Le prince de Thune reprit : « Je vous présente madame la marquise Macette des Armoises (la vieille douairière me salua, certes avec beaucoup de noblesse). Elle m'est alliée, car notre

famille, monsieur, remonte à la plus haute antiquité, et la mère de madame se rencontra fortuitement avec mon père, il y a quelque cinq mille ans, dans une station balnéaire fort à la mode ; ces deux aïeux fondèrent la race d'où nous sommes issus. Vous voyez que nous pouvons marcher de pair avec les plus grands princes. Mademoiselle Raïa (la jeune femme s'inclina légèrement) m'est aussi parente, mais plus directement, étant ma petite-cousine à la mode de Bohême. Voici notre digne aumônier, l'abbé Faulxsemblant (mon chapelain et ami) ; maître Joachim de Bonneprise, vieille noblesse de *robbe*, monsieur de Sembach, et qui vaut bien la nôtre. Voici M. William Doublemain, mon alchimiste, un savant prodigieusement érudit, et versé dans toutes les sciences occultes et exactes. M. Fonsec, l'artiste bien méconnu, le fondateur de l'école des néo-sensationnistes ; et M. le chevalier Le Daguet, mon capitaine des gardes, qui vous a conduit parmi nous. Maintenant, prenez place et achevons de dîner ! »

A son exemple chacun s'assit ; il ne restait qu'une place vide à la droite de mademoiselle Raïa ; je m'y rendis. L'abbé Faulxsemblant répéta le *Benedicite* à mon intention ; et les mâchoires de travailler !

J'étais un peu décontenancé, d'abord parce que mon habit de voyage, grossier et de coupe démodée, faisait disparate au milieu d'une si belle assemblée ; et puis parce que, ayant l'envie de re-

garder les admirables épaules de ma voisine, je n'osais y céder, de peur de trahir un trop vif appétit de cette personne.

On servit à la ronde de toutes sortes de plats froids, dont je mangeai : pâtés de venaison, poulets farcis, foies gras en croûtes, écrevisses, langues, jambons et viandes fumées, sucreries et châteaux de nougat, crèmes, biscuits et fruits à foison. Le chevalier Le Daguet et mademoiselle Raïa me versaient à qui mieux mieux des vins les plus délicats et s'étonnaient de ne me pouvoir griser. Peu à peu, les conversations particulières se mêlaient, et l'entretien devint bientôt général; je secouai vite ma timidité naturelle. On s'enquit des péripéties de mon voyage, avec une bonne grâce qui m'obligea de décrire les pays par lesquels je venais de passer; il se trouva que le prince de Thune les avait traversés, jadis, au temps de sa jeunesse; nous discutâmes les itinéraires, le prince laissa échapper de nouvelles indiscrétions, et fut amené à nous raconter sa vie; je ne crois pas manquer aux devoirs de l'hospitalité en vous la rapportant, puisqu'on ne m'a pas recommandé le secret. En outre, elle est de nature à vous édifier.

II

LE PRINCE DE THUNE SE RACONTE

« Il me semble désormais acquis pour vrai, préluda le prince de Thune, que l'atavisme, cette forme moderne de la fatalité, pèse lourdement sur notre vie.

Pour ma part, je me sens à la merci d'une foule d'influences que je qualifierais d'*ancestrales* si l'Académie française n'avait récemment condamné cet adjectif. Je sais que je n'ai pas une mauvaise nature, mais je sais aussi que je suis le champ de bataille désolé où une foule de miens aïeux se livrent des combats acharnés ; et je n'en puis mais...

Certes, la tempérance serait ma qualité dominante, si un de mes ascendants les plus rapprochés ne s'y opposait de toutes ses forces ; cet homme, qui fut capitaine de gendarmerie en 1826,

est d'une tyrannie féroce ; dès que je passe devant un verre de cognac, il me pousse le bras et m'oblige à lamper le funeste alcool ; et, se fondant sur ce que ma grand'mère était Anglaise, il traîne mon pauvre individu dans les bars. Je ne lutte même plus, il est trop fort.

J'ai toujours pensé que le travail était la fin de l'homme en ce bas monde, et je m'y serais adonné avec toute l'ardeur d'une âme passionnée. Mais voilà : un autre mien aïeul, qui fut bureaucrate en 1802, retient mon effort au bon moment. Cet homme était d'une paresse inouïe ; il avait adopté pour devise le mot d'Agrippine au centurion assassin : *Feri ventrem*, ce qu'il traduisait par : « Tire au flanc ! » et sous prétexte que, de son vivant, il n'en fichait pas une secousse, il me condamne à une oisiveté combien pénible !

Un des plus despotiques est, à coup sûr, mon aïeul le garde-notes qui périt d'une indigestion en 1783, après avoir dissipé son bien en dîners monstrueux, primeurs et choses de gueule très coûteuses ; par exemple, il faisait venir à grands frais de certains oiseaux migrateurs, qui passent en Hollande du 10 au 20 mars. Et, pour les accommoder, il fallait des graines d'un genièvre particulier. Ce vieux goinfre m'attire de force aux devantures des marchands de comestibles, et me condamne à stationner durant des heures en face des langoustes parées où tant de truffes se relèvent en bosse.

Il serait inutile de me rappeler à la modestie ; si j'étais seul, je ferais peu de cas de moi-même. Mais, vers 1700, une de mes parentes eut des faiblesses pour un traitant bouffi d'orgueil. Celui-là raffole des compliments, et, plus ils sont gros, mieux ils lui plaisent ; or, est-ce à lui qu'en incombe le ridicule ? Non, hélas !

Je suis doux comme un mouton, j'ai horreur de la violence, je trouve qu'un galant homme ne doit pas battre une femme même avec une trique. D'où vient que j'entre parfois dans des colères folles ? Parce que j'y suis poussé par un ancien magister du collège de Montaigu (1570), lequel frappait ses élèves à tour de bras, pour un oui ou pour un non.

La légère cupidité qu'il me faut avouer me fut transmise d'un collecteur des gabelles (an 1405) ; mon penchant à déguiser la vérité est imputable à l'influence d'un parent qui, en l'an mil, étant moine, porta maints faux témoignages devant les tribunaux ecclésiastiques.

J'ai observé que je ne rencontrais jamais une jolie femme sans désirer aussitôt commettre avec elle le vilain péché, parce que mon ancêtre Titus Laurentius Faber fut l'amant de Messaline, qu'il reçut d'elle les plus détestables leçons et se perdit en débauches.

J'abrège la nomenclature de mes défauts que compensent faiblement les rares qualités de quelques discrètes créatures, égarées dans le syn-

dicat de mon hérédité. Au demeurant j'aurai beau faire, je n'échapperai pas à la domination de deux de mes grands-parents, dont l'un fut voleur et l'autre assassin : j'ai nommé Adam et Caïn. Quand on a un pareil *pedigree*, on doit perdre tout espoir d'être désormais un honnête homme ; il n'y a donc qu'à laisser tous ces gens-là se débrouiller entre eux et diriger la machine.

Lorsqu'il s'agit de prendre une grosse détermination, le syndicat des ancêtres se réunit et tous ces messieurs, qui ont individuellement une volonté si tenace, n'arrivent pas, une fois assemblés, à voter une décision. Des heures entières, je les entends délibérer en moi ; avec la placidité résignée d'un pays conquis, j'attends qu'ils m'indiquent ce que je dois exécuter ; et comme les voix se partagent toujours, en fin de compte je n'accomplis rien de ce que je me suis proposé.

Songez que chacun à mon exemple porte en son cœur une foule d'ancêtres qui tantôt sommeillent, tantôt s'étirent et agissent : je me les représente comme autant de messieurs graves, ayant chacun une physionomie propre ; vêtus d'une redingote noire, d'un gilet blanc et d'un pantalon gris, ils circulent en moi, vont et viennent, causent, rappellent le passé, escomptent l'avenir.

Tout d'un coup, sur un avertissement spécial, ils se précipitent, se bousculent, luttent, perdent leur dignité, se battent, se déchirent, se reprochent mille vilenies ; on se croirait au péris-

tyle de la Bourse tant le tapage est assourdissant.

Puis le calme renaît, je goûte un peu de tran quillité en attente d'une nouvelle alerte ; le lende main, cela recommence comme la veille et cela continuera encore quelques années jusqu'au moment où, à mon tour, j'irai porter le trouble dans l'âme de mes descendants...

En définitive j'avais la somme de qualités et de défauts qui constitue le caractère d'un honnête homme, lorsque je m'éveillai à la conception du monde. J'appartenais à une famille anoblie sous Charles X ; mes parents possédaient pourtant un nombre considérable de préjugés aristocratiques, comme s'ils eussent pu rattacher leur titre aux Croisades ; je ne portais pas encore le nom de prince de Thune que j'ai gagné depuis par de brillants faits d'armes. J'étais comte ; l'on m'éleva dans les idées de ma caste ; c'est-à-dire qu'à douze ans j'avais le respect et l'estime des gens qui comme moi se déclinaient au génitif, et le dédain des gens qui croupissaient dans le nominatif.

On m'apprit une foule de choses utiles à posséder pour la conduite de la vie, telles que l'équitation, la danse, les armes, une teinture de blason, quelques amusements anglais, et l'art du costume. Je complétai mon éducation moi-même, en me renseignant sur les jeux de cartes. Et je

ne mis que huit années à me perfectionner dans ces diverses connaissances ; en sorte qu'à l'âge de vingt ans j'étais prêt à fournir une belle carrière mondaine.

Ce qui caractérisait cette éducation était le manque d'éducation, puisque je n'avais aucune des notions que les adolescents acquièrent dans les lycées ; je me préparais à vivre, sans phrases. On m'avait acheté un homme, afin de m'éviter l'humiliation de la caserne. Mes parents étaient fort riches ; j'ajoute que leur économie amassait à mon intention des ressources nouvelles. Ils moururent, et leur fortune m'échut sans que je fusse préparé à la recevoir.

Je n'avais vraiment aucun désir à satisfaire ; mes passions ne s'étaient pas encore développées au contact du monde, et les faibles études que j'avais suivies n'avaient pu me monter l'imagination. Les cartes soudain me révélèrent une utilisation de ma fortune, et tout d'un coup mes ancêtres s'éveillèrent en moi !

A partir de cette époque, j'ai parcouru l'Europe dans tous les sens, et je prétends que nul aussi fructueusement que moi n'a vagabondé à travers le monde ; tous les casinos me sont familiers. Nommez-moi une ville, au hasard, je vous indiquerai où l'on y joue et combien l'on y joue, à cent francs près ; une pareille expérience vaut cher ; je ne regrette pas l'argent qu'elle m'a coûté. J'ai cultivé les sensations les plus âpres, à plusieurs

reprises j'ai jeté mes derniers louis sur une carte et le triomphe du gain subit me gonflait d'une joie de conquérant; j'expérimentai toute la jouissance d'étonner, de dominer et d'être envié; aussi d'être flatté et de dépenser sans souci du lendemain ; combien de fois n'ai-je point passé du rang le plus humble à la condition quasi royale du millionnaire ? Le jeu m'affina les sens et m'ouvrit l'esprit ; je jugeai les hommes pour les avoir surpris au moment où ils déposent leur impassibilité et ne contraignent plus leur visage ; il y a dans le cœur du joueur plus de subtile humanité que dans les autres cœurs, plus de nuances de plaisir et de douleur. Monsieur de Sembach, j'ignore si vous avez des enfants ; au cas que l'idée hypothétique de Dieu vous en ait accordé, envoyez-les apprendre la vie dans les tripots : ce ne sera point pour eux du temps gâché !

La chance, qui m'avait d'abord favorisé, se tourna contre moi ; les spécialistes ont en effet distingué, dans la carrière du joueur, deux périodes : l'une où il perd, l'autre où il gagne. J'étais au bout de ma période de gain ; je fus averti par des revers successifs. Je songeai un instant à me retirer de la partie ; j'avais assez d'argent pour n'être pas inquiet de l'avenir ; mes caprices, en admettant que j'en eusse encore à satisfaire, ne réclamaient pas un budget plus élevé. A ce tournant de ma route, j'hésitai ; car je ne suis pas cupide, au contraire.

Je décidai de ne pas renoncer au jeu dont j'attendais désormais l'activité nécessaire à mon intelligence ; j'allai donc à ma ruine, ou plutôt je la laissai venir à moi. Vous avez entendu que je bénissais le jeu qui me délia le jugement ; à plus forte raison je bénis la ruine qui m'ouvrit la porte d'un monde ignoré. Pour ma part, il me paraît impossible de comprendre l'Histoire et la Politique, si l'on n'a fréquenté auparavant les admirables fripouilles qui peuplent les bas-fonds de la Société des joueurs ; vous ne sauriez imaginer, Monsieur, ce qu'il s'y dépense d'ingéniosité, de ruse, de diplomatie, d'énergie. J'ai vu disparaître, inutilisés, des hommes qui eussent roulé Talleyrand et qui étaient réduits à employer leur adresse en des luttes sans gloire ; tel qui retournait le roi l'eût remis sur le trône. Je vous citerai des tricheries qui exigeaient de leur auteur des calculs psychologiques inouïs ; et c'est avec raison que l'on donne aux tricheurs le nom du peuple grec, amoureux des belles subtilités.

Je fus reçu sans morgue déplacée par ceux qui la veille m'avaient décavé ; ils se montrèrent à mon égard accueillants et même charitables ; ils me nourrirent, me ravitaillèrent, et par surcroît me fournirent des armes. A leur école je me formai rapidement et, lorsque je fus en mesure de me défendre, je repris l'éternel chemin du joueur, du haut en bas de l'Europe, suivant le soleil. D'abord amateur, puis professionnel, je me cantonnai

bientôt dans une spécialité, celle de *l'Invité de château.*

Ceci réclame des explications ; lorsque vous irez à Paris, monsieur le baron, vous vous lierez avec des seigneurs qui mènent grand train, dépensent sans compter, et ont pour l'argent ce mépris qui fait réfléchir les gens avisés ; sachez-le, il faut se défier de quiconque méprise l'argent : en général, c'est qu'il l'a gagné trop facilement. Si vous avez l'idée de comparer le train de ces seigneurs avec leurs ressources réelles (et rien n'est plus facile à une époque où tout s'étale au grand jour), vous serez frappé du désaccord entre la dépense et le capital. Posez alors la question : « D'où vient l'argent ? » une petite phrase courte avec laquelle on démolirait bien des devantures, si l'on avait la lâcheté de la crier par les rues ; mais on a le courage de retenir sa langue.

L'argent vient d'une manière fort naturelle. Tous les ans, à l'époque de la chasse, les fastueux personnages vont passer un trimestre dans leur château ; deux ou trois fois par semaine, après battue, on se réunit le soir, à souper. Que faire, puisque l'on ne sait plus causer ? On joue. Le maître de la maison pousse ses invités vers le tapis vert ; il ne se mêle pas de la besogne, il se contente de rabattre. Le prince de Thune se trouve là, comme par hasard, taille une banque et perd tout ce qu'il veut ; même cérémonie le lendemain, mais, le surlendemain, la veine tourne : le prince de

Thune gagne, gagne et décave messieurs les invités qui sont accourus des châteaux voisins sur le bruit de sa guigne persistante. Ainsi le veut la morale : tel est pris qui croyait prendre. Quand les victimes sont parties, je partage avec le châtelain, ou plutôt je ne prélève qu'une faible dîme.

Longtemps je vécus des profits que me rapportait ce métier ; je fréquentai chez les plus aristocratiques personnages, qui m'appréciaient pour mes talents, et aussi pour mon entregent ; c'était à qui me réclamerait. Mes succès causèrent ma chute ; comme ma clientèle, depuis mes débuts, s'augmentait d'année en année, il m'arriva d'avoir pour victimes ceux que j'avais eus d'abord pour complices. J'eus le tort de ne pas les ménager ; ils étaient payés pour ne pas ignorer mes procédés qu'ils révélèrent, usant ainsi d'un cynisme fréquent chez les honnêtes gens.

On me priva de mon gagne-pain. Dorénavant je me rabattis sur les casinos et les cercles ; toutefois, je déguisai ma personnalité que l'on commençait à trop vivement apprécier, afin de revêtir d'autres *moi* moins réputés : j'ai été major en retraite, ancien trésorier-payeur, vieux diplomate hongrois, et maréchal de la noblesse. Hélas, à la longue j'étais toujours dénoncé par mes mains, mes trop habiles mains.

J'ai omis de vous dire que ma cousine Raïa était, dans l'intervalle, tombée à ma charge ; il fallait empêcher que cette chère enfant souffrît de

la pénurie. Je me rappelai fort à propos que les nobles, jadis, concevaient l'univers comme soumis à leur volonté par loi divine ; je remis en vigueur, du moins en ce qui me concernait, les maximes altières des fondateurs de l'arbitraire. Le vilain est taillable à merci, puisqu'il n'a pas su s'anoblir et tailler autrui : qu'importe que des lois plus récentes que nos droits s'opposent à ceux-ci? l'essentiel est d'exercer la reprise, et de ne point s'arrêter au choix du moyen. Une âme bien née met d'accord sa conscience et l'occasion.

J'aurai donc la discrétion de ne pas me vanter des exploits que j'accomplis; je restaurai en plein dix-neuvième siècle les coutumes des chevaliers errants. Raïa, cet été, souffrait d'un commencement d'anémie; plusieurs d'entre vous avaient des raisons de prendre un peu d'air à la campagne; je vous réunis et je vous amenai dans ce château que j'avais remarqué autrefois, lors d'un séjour d'affaires aux environs. »

III

UN AUTRE CONVIVE PREND LA PAROLE

« Le récit du prince m'aurait peut-être intéressé au plus haut point, continua le baron de Sembach, si ma voisine, mademoiselle Raïa, n'avait effectué une diversion sournoise, qui consistait à insérer sa jambe potelée entre mes mollets.

Elle s'était rendu compte de l'empire qu'elle avait pris sur moi, dès le premier coup d'œil, et elle s'amusait de mon trouble. Le contact de cette jambe émut ma chair et, par suite, bouleversa l'harmonie de mes pensées; je balançais entre deux résolutions : ou feindre d'ignorer le manège de mademoiselle Raïa, comme s'il eût été dû au hasard et à la proximité des sièges ; ou l'encourager à la dérobée par des pressions des muscles extenseurs

du tibia ; mais pas un instant je ne songeai à écarter l'intruse.

Je me rangeai à la seconde résolution, et sous le couvert de la nappe, pressai insensiblement des genoux l'objet qui m'était confié, cependant qu'au-dessus de la table je continuais à donner les signes de la plus alerte attention. De temps à autre, avec un air détaché, je me tournais vers mademoiselle Raïa comme pour lui communiquer mon acquiescement à ce qui se disait : elle continuait à me regarder, ses grands yeux bleus demeurant fixes dans sa figure mystérieuse ; sa bouche se gardait de sourire et n'interrogeait même pas sur l'agrément que je pouvais trouver à ce passe-temps. Et près de moi, les épaules impeccables me tentaient ; je n'osais pas les considérer, encore que j'en eusse l'envie maladive. Je me bornai à rougir, de toutes mes forces.

L'abbé Faulxsemblant éleva la voix : « Mon cher hôte, fit-il, votre existence me paraît un grand sujet d'édification pour les âmes pieuses, qui de vous apprendront comment on conquiert l'énergie et comment on doit affronter le siècle ; elle ne contentera pas les esprits tourmentés d'Audelà.

Je voudrais, à ceux-ci, proposer l'exemple d'un pauvre pécheur qui parvint à la quiétude suprême par des voies détournées. Mes œuvres sont faibles, Dieu les jugera ; néanmoins elles valent la peine d'être contées. »

L'homme qui parlait de la sorte étalait un visage rasé, grassouillet, sans rides, et mollasse ; il portait un lorgnon d'or à verres bleuâtres ; et j'imagine que les chefs d'eunuques ont des faces pareilles, où la ruse dort avec les prunelles à l'abri des paupières toujours demi-fermées ; les gestes de ses mains épaisses s'équilibraient ainsi que des antithèses, ou s'élevaient comme s'ils avaient eu à secouer de larges manches.

L'abbé continua : « Les médecins qui s'occupent de pathologie et de littérature prétendent que, sur dix hommes célèbres, huit au moins sortent du peuple des campagnes. Ils octroient au paysan le privilège d'entretenir la source d'où jaillissent les génies.

Le Père de l'Église que je suis, naquit chez de modestes paysans bretons, aux environs de Lannion. Si loin que remontent mes souvenirs, je m'aperçois pourrissant avec mes parents dans la malpropreté la plus conforme à l'esprit d'humilité. Ma mère mérita d'aller au ciel, car mon père la battait vigoureusement toutes les fois qu'il était saoul, c'est-à-dire trois cent soixante-cinq jours dans l'année ; il est vrai qu'elle se vengeait sur moi, et j'attribue au désir de cette compensation l'accident de ma naissance. Mon père mérita d'accompagner ma mère, par la simplicité de son caractère et par la robuste qualité de sa foi. Chaque soir il priait Dieu de lui accorder son vin quotidien ; à quoi Dieu manqua rarement.

Je grandis auprès de ces modèles d'innocence selon le cœur de l'Eglise : ils révéraient l'autorité du prêtre, qui s'affirma pour moi comme le maître de la société, celui qui dirigeait les passions des hommes et domptait les plus fortes : la cupidité et l'indépendance. Mon père obéissait au curé du village et ma mère, à la chapelle, glissait dans la fente ironique des troncs les quelques sous qu'elle arrachait à son époux.

Il se trouva que j'avais l'intelligence prompte ; du moins je surpassais en cela les autres fils d'alcooliques dont notre hameau était peuplé. Le curé jugea qu'il fallait consacrer au service de l'Éternel un enfant si bien doué ; il s'en ouvrit à mes parents, et fort de leur assentiment, me prit chez lui où je fis les gros ouvrages et servis la messe. Entre temps, j'attrapais quelques bribes de savoir, et, par surcroît, l'esprit ecclésiastique. L'état de prêtre, outre les prérogatives ci-dessus mentionnées, comporte une foule d'avantages précieux tels que l'exemption des deux tiers du service militaire, l'assurance d'un poste bien rétribué et plutôt facile à remplir. Je me crus appelé par une voix d'en-haut et je déclarai au curé que Dieu me commandait de quitter le balai et le plumeau pour m'enrôler dans l'armée de ses lévites.

J'entrai au petit séminaire où je ne me trouvai pas déplacé, parmi d'autres paysans aux mains rudes ; nous avions les mêmes ambitions, les mêmes plaisirs, les mêmes âmes fermées et les mêmes jeux

brutaux. On s'occupa de nous dégrossir ; j'entends par là que l'on s'attacha surtout à nous imposer des attitudes et un langage professionnels : à cela se borne l'éducation spéciale de chaque métier. Lorsque j'entrai au grand séminaire, j'étais déjà prêtre des pieds à la tête ; j'avais la patience et le sang-froid qui sont les principales qualités ecclésiastiques ; je m'efforçai de les cultiver, durant mon année de service militaire. Vint ensuite l'ordination ; et j'eus le droit de lier et délier tous les péchés ; un droit de quelque importance, en somme.

C'est sous un gouvernement libre qu'un prêtre peut goûter pleinement l'orgueil de dominer le commun des mortels et d'échapper à toute dépendance ; je vécus de belles années dans de lointains pays où j'eus charge de prêcher la parole sacrée. Le Malin m'envoya de fréquentes tentations, auxquelles je succombai, suivant en cela la tactique des plus sages ; car une fois contentée, ma chair s'apaisait et laissait mon âme suivre, plus calme, les pures spéculations théologiques : je déjouais la tentation par le soin que je prenais de céder à ses pièges, afin de conserver la quiétude qui seule importe au vrai fidèle. Je tuais le désir par la satiété. Je m'adonnais à des travaux de littérature pieuse, et j'ai encore en cartons le début d'une *Biographie édifiante du R. P. François*, à qui nous devons le coup de grâce que vous savez ; il faudra que je vous lise cela.

Sur ces entrefaites, mon évêque se mêla de me taquiner au sujet de rentrées dont j'avais négligé de l'avertir; il prétendit également qu'au trésor de mon église manquaient des objets d'orfèvrerie et des meubles d'art. J'objectai que les calices de bois font les prêtres d'or, que Dieu aime la modestie dans ses sanctuaires ; quant aux rentrées, je citai la Parabole des Talents. Mon évêque, pauvre d'esprit, ne me comprit pas, et m'accusa de simonie ; évidemment de tels prélats déconsidèrent le culte.

Je devins prêtre libre ; le Seigneur m'envoyait cette épreuve pour m'arracher à l'oisiveté qui risquait d'obnubiler mes facultés. Je me retirai à Paris, le rendez-vous des prêtres dépossédés ; sur l'avis d'anciens camarades que je rencontrai, j'insérai dans les annonces des journaux ces quelques lignes :

« Ecclésiastique trente-deux ans, connaissant langues, demande place de précepteur dans famille en province ; préparerait aux examens. Références premier ordre. S'ad. Abbé F., bureau du Journal. »

Lorsque je retirai les réponses à mon insertion, je trouvai quantité de lettres offrant à l'abbé F. des places avantageuses. Je jetai mon dévolu sur une famille du Jura, des hobereaux assez riches ; le père, la mère et deux adolescents très ignares, mais beaux comme des jeunes gens du temps d'Alcibiade ; ils tenaient de leur mère qui

avait de beaux restes. Le père, une sorte de valet de ferme congestionné, passait ses journées au dehors.

» Que vous dirai-je ? Je loue l'Éternel jusque dans ses moindres créations, et c'eût été l'offenser que de négliger celles qu'il plaçait à ma portée ; je le louai peut-être trop : le chef de la maison ne se trouva pas d'accord avec moi sur les matières de mon enseignement, il me chassa, contre toute justice ; de peur d'attirer le scandale, je partis dûment indemnisé. D'autres familles m'ont accueilli ; au moment où je me croyais le mieux établi, il survenait quelque épreuve qui me forçait de reprendre mon bâton de voyage. A la dernière étape, j'avais pour pénitente, dans la maison où je m'étais engagé, une jolie femme de chambre ; elle s'enflamma d'un si beau zèle pour la parole de vérité, qu'elle ne souffrit pas d'en être privée, même la nuit ; lorsque tout le monde était couché, j'allais l'entretenir à voix basse sur divers points de notre dogme ; elle prit de l'enflure maligne, je ne voulus pas l'abandonner dans cette épreuve, et comme elle avait pris la résolution de s'enfuir, je la suivis. Les frères de Joseph, quand ils trouvèrent dans leurs sacs de blé les coupes que l'on y avait cachées, ne furent pas plus surpris que moi, lorsque le commissaire de police découvrit parmi mon bagage des diamants qui ne m'appartenaient pas. Je jurai qu'ils s'y étaient glissés à mon insu ; encore

une fois l'iniquité couvrit la voix du Juste. Je passai plusieurs mois dans une retraite forcée; cependant l'autorité ecclésiastique m'avait interdit. Il fallait vivre. Durant mes heures de méditation dans le couvent laïque où l'on m'avait enfermé, j'avais pénétré enfin le sens de l'univers; toute jouissance vient d'En-haut; c'est honorer le Maître des créatures que d'ennoblir une de ces créatures, de lui procurer tout le bonheur dont elle est capable. Donc je pris les biens que le Souverain Maître disposait autour de moi; je m'occupai aussi de réformer le clergé, en supprimant dans les églises les ornements qui rappellent le culte des idoles; chaque fois que l'entreprise surpassait mes forces, j'implorais l'aide de mes frères; je leur indiquais les chemins et je veillais à ce qu'ils ne fussent pas dérangés au cours de leur pieux ministère.

Cet hiver fut assez fatigant pour moi; j'avais besoin d'un peu de repos, et j'acceptai l'invitation du prince de Thune, auprès duquel j'ai le grand honneur de remplir l'emploi de chapelain. »

IV

LA CONVERSATION DEVIENT GÉNÉRALE

On atteignait le champagne, lorsque l'abbé acheva son histoire ; je voudrais vous rendre l'impression de bien-être qui m'élevait au-dessus de l'ordinaire condition humaine. De tout temps le grand plaisir des héros fut d'écouter le récit d'aventures glorieuses, en buvant des breuvages fermentés. Des biographies que l'on exposait, une philosophie se dégageait ; il me semblait suivre l'éternelle lutte de l'esprit d'individualisme contre les sociétés, et j'applaudissais à la victoire finale des âmes d'exception.

Aussi bien, la jambe de mademoiselle Raïa s'était-elle avancée au point de reposer presque complètement sur mes genoux, et j'en sentais délicieusement le poids tiède le long de mes mus-

cles cruraux. Comme les autres convives ne paraissaient guère s'émouvoir de cet état de choses, je me serais fait scrupule d'y rien changer, étant admis que chaque famille a sa manière de concevoir l'hospitalité. J'avais poussé l'audace jusqu'à entourer de mon bras la taille fine et ronde de ma voisine et à m'emplir la paume d'une hanche assez dodue. Vous verrez plus loin, monsieur le juge, les conséquences de cet acte, en somme réflexe.

— Je les entrevois déjà, répondis-je.

— Donc, j'étais au comble du bonheur, puisque j'avais assuré le jeu simultané de toutes mes facultés esthétiques ; les personnages qui s'étaient tus jusqu'alors se fatiguèrent d'écouter. Il s'ensuivit une légère confusion.

Tous étaient pris du vertige de se raconter, ainsi qu'il advient souvent à la fin des dîners trop copieux ; ils présentaient leurs luttes comme autant d'illustrations hors texte de la vie, comme autant d'images explicatives de ce monde qui m'est encore mal connu ; mais mademoiselle Raïa, qui ne disait rien, absorbait davantage mon attention.

Cependant M. Fonsec, l'artiste aux longs cheveux, échangeait avec l'abbé des aperçus assez justes sur la peinture italienne du treizième siècle et m'apprenait incidemment qu'il avait résidé à Rome aux frais de l'État en qualité de pensionnaire de la villa de Médicis ; Me de Bonneprise

discutait un problème de droit ; M. Doublemain crayonnait des chiffres sur la nappe, et le chevalier Le Daguet, pour rétablir le silence, imitait le roulement du tambour. J'ai donc perdu dans le bruit général les renseignements que chacun me donnait. Seule, madame Macette des Armoises me força d'entendre ses souvenirs ; depuis le commencement du dîner elle m'avait adressé des clins d'œil affectueux ; abandonnant sa place, elle installa sa chaise derrière moi et, tapotant le dos de mademoiselle Raïa, m'affirma que c'était « une excellente fille et la consolation de tous », et sans aucun détour me confia ses peines.

Vous ai-je dit que cette dame imposait la vénération ? Elle divisait en bandeaux de beaux cheveux blancs qui ne lui appartenaient pas ; un sourire d'une grâce extrême découvrait des dents trop belles pour être véritables. Elle me chuchota qu'elle n'avait pas toujours été telle que je le voyais, qu'elle avait tenu un rang très important dans la société ; des affaires considérables avaient passé par ses mains, son génie, à ce que je devinai, embrassait toutes sortes d'entreprises ; grâce à sa mère elle avait appris toutes les choses que l'on a coutume d'enseigner aux filles, plus un grand nombre d'autres qui sont de la compétence des hommes, telles que : droit, médecine, comptabilité, etc., etc. ; et cela était beau si vous considérez que la famille avait été ruinée par la Révolution.

Elle avait longtemps vendu des simples, en même temps qu'elle s'occupait un peu de contentieux et de placement de bijoux, « histoire d'obliger ses amis dans la gêne » ; elle avait mis en rapport des gens talonnés par le besoin d'argent et des gens soucieux de placer leur argent ; elle approcha ainsi des personnalités politiques, lesquelles n'avaient pas fait difficulté de lui révéler des secrets d'État ; il avait dépendu d'elle d'amener la guerre entre deux peuples de l'Europe centrale, et non des moindres. Quant aux diplomates et aux ministres, ils étaient tous ses obligés, à de rares exceptions près.

Elle n'avait aucune emphase, monsieur le juge ; et je pense qu'elle ne m'abusait que faiblement. Beaucoup de femmes ont eu de vastes ambitions, et par le seul ascendant de leur intrigue ont influé sur l'histoire de leur pays. Madame des Armoises compte parmi ces femmes-là.

Après m'avoir entretenu de ses années glorieuses, elle glissa sans appuyer sur des périodes plus récentes ; elle avait eu la douleur d'échouer dans plusieurs missions délicates. Ces mécomptes, joints à l'abus qu'un jeune homme brun fit de son affection, amenèrent pour elle des désastres. Alors, de sa propre misère, elle remonta jusqu'à la misère générale. Les humains pullulent à la surface d'une planète qui est trop étroite pour eux, il importe de régler les naissances, de manière à retarder l'heure où la

pléthore d'habitants les obligera à s'entre-tuer ; madame des Armoises s'était dévouée. A l'aide de breuvages préventifs, elle rendait à la virtualité les créatures qui s'efforçaient d'en sortir. Elle me décrivit la mission de la femme moderne, qui était de soulager les infortunes de ses camarades plus faibles ou plus ignorantes, et de les débarrasser du faix des maternités involontaires.

On entrava son œuvre, à peine entamée ; cette dame me rapporta, sans indignation, les tracasseries des docteurs et de la police ; on avait eu la hardiesse de la poursuivre pour exercice illégal de la médecine ! comme s'il était criminel d'avoir chez soi des aiguilles à tricoter ! Elle dut aux protections qu'elle s'était conciliées de ne pas être traînée en justice. On la relâcha. A l'écouter, je croyais être au temps de la Terreur, et ouïr le récit d'une vieille aristocrate qui aurait échappé par miracle au dernier supplice.

Elle s'était expatriée, à la recherche d'un pays où l'on eût la permission d'utiliser ses connaissances médicales ; partout elle s'était heurtée aux vexations et aux menaces. C'est la destinée de l'apôtre, d'être persécuté par ceux dont il veut le bien. Madame des Armoises s'était résignée. A son retour en France, elle avait repris son ancien métier d'intermédiaire commerciale ; elle se chargeait de vendre des curiosités que M. de Thune ou ses parents et amis lui confiaient, et n'en révélait pas la provenance.

Elle se recommandait à moi, pour l'achat des objets d'or et d'argent, des propriétés immobilières, pour les renseignements à prendre sur la solvabilité des hommes et la fidélité des femmes, pour solliciter des emplois et soudoyer des fonctionnaires. Ceci terminé, elle me confectionna une boisson anglaise, exquise, paraît-il, et qui rendait la vigueur aux plus débiles ; et tandis qu'elle s'y appliquait, je me retournai vers mademoiselle Raïa.

Notez qu'elle et moi, nous n'avions pas échangé trois phrases ; pourtant notre intimité se parfaisait à vue d'œil ; si nous avions causé ensemble, nous eussions été d'accord sur la plupart des sujets et, parce que nous avions compris l'inutilité de la parole, nous préférions communiquer d'une façon plus spéciale. L'âme de mon amie cheminait jusqu'à mon âme par des voies discrètes ; elle passait par la soie de son bas, le drap de mon vêtement, pour monter droit à mon cœur où j'ai coutume de situer le meilleur de moi.

Les yeux bleus sous la chevelure rousse embroussaillée ne me quittaient plus ; mademoiselle Raïa avait placé son bras sur mon épaule et jouait avec ma moustache ; je goûtais son haleine, et je respirais le parfum étrange de ses cheveux. Peu à peu les objets qui m'entouraient rentrèrent dans le vague d'un brouillard lumineux et les voix ne furent plus qu'un murmure indistinct ; j'entendis seulement M. William Doublemain crier qu'il avait

composé un savant ouvrage sur la *Psychologie du protozoaire*, qui lui avait rapporté un prix d'académie, et une *Métaphysique des nombres*, laquelle n'était accessible qu'à trois personnes dans tout l'univers ; encore le malheur voulait-il que ces trois savants ne pussent s'entendre, faute de parler la même langue. J'arrêterai donc ici les renseignements que je possède sur les hôtes du prince.

— Je vais les compléter, monsieur de Sembach. Les autres convives sont pour moi des familiers : je vous prie de parcourir les fiches que je me suis fait adresser de Paris. Mon cher monsieur, vous ne paraissez pas vous douter de la véritable qualité morale des gens qui vous ont hébergé.

— Ce sont de fort honnêtes gens à qui le siècle s'est montré inclément.

— Ce sont d'absolus fripons, et je me demande si vous ne vous moquez pas de moi depuis une heure.

— Nous les apprécions différemment, répartit le baron avec une impatience qui me piqua au jeu.

— Bien ; écoutez. Le petit homme ratatiné que l'on vous a présenté sous le nom de Me Joachim de Bonneprise appartient à une excellente famille ; d'après mes renseignements, il hérita l'étude de notaire dont les Bonneprise étaient titulaires depuis plus de cent ans. Une pareille succession dynastique n'est pas rare dans le notariat, seulement elle aboutit en général à un dernier notaire

moins estimable ou moins adroit que les autres et qui se fait pincer. A une époque de défiance maladive, je ne comprends pas que l'on se confie entièrement à des hommes de loi qui peuvent se soustraire aussi longtemps à tout contrôle. Le sieur de Bonneprise avait fait au quartier Latin des études de droit relativement bonnes ; il s'était déjà signalé par des dépenses exagérées et des dettes. Il achetait des Encyclopédies à crédit, non pour s'orner l'esprit, mais pour les revendre au comptant. Le sieur de Bonneprise avait le goût des femmes.

— Je ne l'en blâme pas ! interrompit le baron.

— Certes ; il avait cependant le goût des femmes qui coûtent cher ; il lui fallait des maîtresses de luxe et des lits célèbres. N'étant pas assez beau pour les avoir par faveur, il était forcé de payer ; il emprunta.

— A de sales juifs qui l'ont rançonné ?

— Monsieur, vous apprendrez qu'il y a dans la vie des moments où un sale juif n'est plus qu'un israëlite qui se néglige. Le sieur de Bonneprise emprunta aussi à des chrétiens qui le tondirent proprement ; lorsqu'après un stage aux diverses études il reprit la succession de son père, il était déjà criblé de dettes, le poids ruineux des Encyclopédies impayées menaçant de l'écraser ; néanmoins il n'avait pas renoncé aux relations qu'il entretenait avec des personnes dispendieuses. Il eut recours à quelques irrégularités pour conten-

ter ses créanciers. La Chambre des notaires l'avertit une première fois ; ainsi que plusieurs de ses confrères, il joua dès lors à la Bourse, se couvrit par l'argent des dépots ; d'où virements frauduleux, administration dolosive des biens de mineurs. Il s'adonna au commerce des remplois dotaux ; cette escroquerie exige un grand sens du pittoresque ; cela consiste à vendre à prix fictif et avec des dénominations ingénieuses, des territoires noyés par la mer, ou des dunes de sable, à créer d'hypothétiques forces motrices. Le Krach de l'Union générale entraîna les dernières ressources de Bonneprise ; il fut contraint de vendre son étude.

Il s'établit alors agent d'affaires et « ancien notaire ». Il se chargeait des missions délicates, des « renseignements sur les personnes » et d'une foule d'opérations qu'il réunissait sous le titre un peu vague de « contentieux ». Il fut condamné pour extorsion de fonds à l'aide de menaces ; à partir de ce moment, il ne cesse d'avoir affaire à la justice ; ces jours derniers il était condamné par contumace au tribunal de Montpellier, tandis qu'il était bien tranquille à villégiaturer dans le château où vous l'avez vu en compagnie du prince de Thune.

L'homme aux longs cheveux ne s'est pas vanté à tort, quand il vous a dit qu'il avait été pensionnaire de l'Etat à Rome ; on a de lui des toiles qui indiquent une âme d'artiste très variée. Fonsec,

par malheur, préféra les signer : Delacroix, Rubens, Rembrandt, Van der Meer, etc.; il avait été envoyé à Paris, avec une bourse d'études, il suivit la filière et obtint le prix de Rome. C'était un garçon d'avenir ; il y a d'excellentes notes sur lui ! Seulement, il ne put s'habituer à la misère, après la vie presque facile qu'il avait menée aux frais du gouvernement. Si ce n'était une vérité de la Palisse, je dirais que tout artiste pauvre est condamné à la misère.

— La Palisse est un grand philosophe méconnu, repartit le baron. Il avait compris que les vérités les plus évidentes sont justement celles qui ont besoin d'être démontrées.

— L'individu qui nous occupe prétendait rénover l'art moderne ; et, de fait, rien ne lui a manqué, que le succès. Il avait une vision assez personnelle, une « manière » ; s'il eût rencontré un critique en mal de protection, il fondait une école. Les critiques étaient tournés ailleurs. Fonsec les ayant attendus vainement, vécut de privations, ce qui eût abouti à la privation de vivre, si l'artiste n'avait été secouru par madame des Armoises, qui l'associa dans une vaste escroquerie.

Il s'agissait de passer aux principaux marchands de tableaux et directeurs des Musées européens, des toiles de maître signées et présentant toute l'authenticité voulue. Les escrocs, entre autres qualités, ont le sens de la mise en scène ; un château fut loué en province, on y ins-

talla les toiles dans un grenier, et on donna comme par hasard à un expert le plaisir de les dénicher. L'entreprise réussit au-delà de toute espérance ; les collectionneurs, les trafiquants de toiles peintes, les esthètes officiels s'offrirent le luxe de posséder des Fonsec sous les noms que je vous énumérai, et la persuasion de ces hommes fut telle que l'on ne put les détromper, même lorsque l'on eût mis sous verrous la bande des faussaires. Et Fonsec a les honneurs de la cymaise, entre Teniers et Van Ostade, dans les plus belles pinacothèques.

Mis en prison, Fonsec se lia vite avec d'autres canailles. C'est le bénéfice de la réclusion que de fournir aux filous des relations utiles. Imiter Rembrandt, c'était en somme assez bénin ; Fonsec imita Baudry, et notamment le dessin que la Banque de France fait payer cent francs.

— L'allégorie en est assez laide au demeurant.

— D'accord ; mais ce jeu entraîne avec lui des conséquences pénibles. On saisit chez le jeune maître un attirail de faussaire très perfectionné, qui inspira aux techniciens de la Banque d'heureuses modifications dans la fabrique des billets. A quelque chose malheur est bon. D'où condamnation grave. A peine sorti de la maison centrale, Fonsec est allé retrouver ses complices dans ce pays.

Celui que l'on nomme Le Daguet est peu intéressant ; un ancien lieutenant d'infanterie, qui a

lâché l'armée ou plutôt que l'armée a lâché. Dans les familles bourgeoises, quand un enfant manifeste des dispositions pour la paresse, la colère, et d'autres vices, comme on désespère de le réduire à la condition du citoyen ordinaire, on le force de s'engager ; « ce sera un bon soldat ! » comme si ces défauts que l'on doit réprimer dans la vie civile servaient au contraire à rehausser le métier militaire.

Au régiment, Le Daguet, inintelligent de nature, se perfectionna dans l'étude des boissons alcooliques ; à partir de ses premiers grades, il essaya de restreindre ses dépenses personnelles de bouche et d'habillement, en les faisant supporter par les simples soldats. Heureusement pour l'honneur de notre belle armée, de tels exemples sont moins fréquents. Néanmoins Le Daguet passa, sans encombre, les grades de sous-off, si redoutables aux caractères trop indépendants et peu scrupuleux. Il se ruinait pour les filles, mais il n'eut pas l'idée de toucher aux fonds qui lui étaient confiés. Il ne mangea pas « la grenouille » encore qu'il se laissât manger par elles. Les régiments ont méconnu le lieutenant Le Daguet ; et qui sait? il fût devenu commandant de corps, s'il avait pu retenir sa colère. Dans le métier, les officiers « sortis du rang » sont assez méprisés ; on ne leur cache pas la différence que l'on fait entre eux et les « élèves des écoles ». Ils n'ont pas le droit d'épouser de belles dots et de se

mêler au « monde » de province; on les tient à l'écart, presqu'à l'index, parce que pour la plupart ils n'ont pas d'éducation, ni de fortune ni de sentiments religieux. Du moins, c'est ainsi que Le Daguet m'expliqua sa déchéance. Il n'acceptait pas l'inégalité des conditions, qui tient à l'humanité même et non au gouvernement que se donnent les peuples ; il s'attira de mauvaises querelles; on le renvoya de l'armée, sans bureau de tabac ni perception. Il devait échouer dans la compagnie franche du prince de Thune.

Monsieur de Sembach, le sort avait rassemblé là les « ratés » des principales carrières, les irréguliers des diverses castes. Vous m'avez avoué que vous ne connaissiez pas le monde ?

— En effet, dit le baron, je fus élevé par une bibliothèque.

— Il est probable que vous rencontrerez bientôt d'autres inquiets pareils à ceux-ci ; ayez pour eux de l'indulgence. Nul ne prévoit ce qu'il peut devenir, dès qu'il a contre lui, — outre les hommes et les lois, — son propre tempérament. M. William Doublemain siégerait à l'Institut, étonnerait l'univers savant et serait glorifié dans les feuilles ; c'est un esprit de premier ordre. Ses écrits scientifiques sont fort admirés de ceux qui les comprennent, et plus encore de ceux qui ne les comprennent pas. Mais le génie se paie ; des particularités sensuelles ont conduit M. William Doublemain en des endroits

que je préfère ne pas spécifier ; il n'était pas assez notoire pour que l'on essayât d'étouffer l'affaire ; il fut condamné, avec les honneurs du huis-clos.

A sa sortie de prison, il trouva une application pratique de ses recherches sur les métaux ; c'est-à-dire qu'il força les coffres-forts ; il a un moyen à lui, on ne peut plus ingénieux : il dérive un courant électrique et fond en cinq minutes la plaque d'acier la plus épaisse.

Tels sont vos hôtes ; qu'en pensez-vous maintenant ?

— Ni plus de bien ni plus de mal qu'auparavant. Ces gens sont l'expression supérieure d'une époque ultra-civilisée, c'est-à-dire que ce sont des sauvages avec des moyens de dissimulation plus compliqués ; et puis tout est si relatif ! Il faudrait contrôler vos renseignements d'abord ; et si j'admets qu'ils soient vrais, il faudrait établir la responsabilité de chacun dans sa déchéance ; si l'on va au fond des choses, il n'y a pas de coupables, monsieur le juge !

— Sans doute ; si chacun avant de commettre une action blâmable, commençait par « aller au fond des choses », il ne la commettrait pas ; et il nous épargnerait la peine de le poursuivre. Estimez-vous que le mal soit une condition du bien ?

— Non. Toutefois, il serait bien aimable à vous de me donner à boire. »

Je fis apporter des rafraîchissements. Après quoi, le baron poursuivit son récit.

V

LE BARON ACCOMPLIT UN ACTE IMPORTANT DE LA VIE SOCIALE

« Je ne puis vous dire combien de temps je passai dans l'état de comateux bien-être où m'avaient plongé le repas et les conversations. Je laissai ces messieurs se débattre dans une discussion qui ne tendait à rien moins qu'à réformer la société ; et c'est à ce moment que je conçus quelques soupçons sur leur parfaite honnêteté; quand on est rigoureusement probe, on n'a pas les idées aussi larges que ces gens-là prétendaient les avoir.

Le prince de Thune criait : « L'argent est la principale cause du malheur des hommes. Il fait que les uns asservissent les autres ; qu'il y a des maîtres, ceux qui possèdent, et des esclaves, ceux

qui ne possèdent pas ; il fait que l'on se haït, que l'on se dispute et que l'on s'entre-tue ; pourtant, suprême ironie! les pièces de cent sous portent en exergue : *Liberté, Egalité, Fraternité* : »

Ce fut le dernier raisonnement que j'entendis de la soirée. Mademoiselle Raïa m'accaparait ; maintenant elle était tout à fait assise sur mes genoux, et elle jouait avec moi de mille manières; la bonne odeur de sa chair me réjouissait l'âme et ses cheveux, qu'elle avait dénoués, m'inondaient de leurs boucles ; les murmures du monde extérieur ne me parvenaient plus qu'au travers de ce rideau fauve ; j'étais abasourdi en même temps qu'heureux ; aujourd'hui même, à quelques jours de distance, il m'est impossible de discerner si l'ahurissement ou la félicité dominaient en moi ; et c'est le signe du bonheur absolu que l'on n'en puisse analyser la qualité.

Au demeurant, mademoiselle Raïa me parut de tous points exquise ; elle négligeait de porter un corset, parce que cela eût été un défi au sens commun ; elle s'enorgueillissait d'une poitrine qui soutenait la comparaison avec celle, mémorable, d'Hélène. Son jeune corps avait l'harmonie de la beauté antique, robuste où il fallait, et gracile en d'autres places ; il ne se refusait pas à l'hommage admiratif de mes mains, qui en suivaient avec plaisir les lignes si parfaitement rythmiques. Ne vous imaginez pas que je sois un être corrompu, Monsieur ; loin de là.

La conduite de mon hôtesse ne paraissait toujours pas surprendre les autres convives ; ils se gardaient d'interrompre leur entretien, parce qu'une jolie fille caressait un jeune homme ; événement de peu d'importance, en somme, à côté des idées qu'ils remuaient ; ou bien craignaient-ils de nous gêner ?

Au milieu du tumulte les premiers mots que mademoiselle Raïa m'adressa furent ceux-ci :

« On ne vous a encore jamais embrassé ainsi, Monsieur ? »

Comment l'avait-elle deviné ? Les femmes ont une prescience naturelle qui les avertit, et tandis qu'il nous faut des déductions nombreuses pour établir le caractère d'autrui, elles, vont droit à la vérité.

Je m'interrogeai en moi-même pour savoir quelle contenance je prendrais. Devais-je me défendre de ce que bien des gens regardent comme un ridicule ? Devais-je, au contraire, me vanter d'être, ainsi que le héros de la légende, pur de toute approche feminine ? Tandis que je délibérais, mon visage rougissait, et il me fut plus facile d'avouer.

Je vous l'ai dit, j'ai été élevé par une bibliothèque. Mon père, qui eut la douleur de perdre la baronne de Sembach sa femme, peu après qu'elle m'eut donné le jour, mon père ne se consola jamais, et ne se remaria pas. Comme c'était un des plus avisés parmi les fils d'Adam, il

croyait qu'il était prudent de ne pas courir deux fois l'aventure du mariage, surtout si l'on avait été heureux avec sa première épouse. Il avait la tristesse altière de ceux qui ont — combien rares ! — connu le vrai bonheur d'aimer sans regret et sans remords. Il avait banni de sa présence toutes les femmes de moins de cinquante ans ; lorsque la nécessité l'y contraignait, il gagnait la ville voisine et se dépêchait de rétablir, par de hâtives cérémonies, l'équilibre de son esprit. A deux ou trois reprises le danger de la femme se présenta. Alors il s'enfuyait loin, et ne rentrait à Durnstein que quand le péril était écarté.

La seule femme que j'aie connue intimement, est ma nourrice, native de Kreuznach ; elle sentait fort. Cependant j'avais pour elle une grande affection. Elle me racontait des histoires de la vie réelle et point de contes de fées ; de ces histoires, les unes étaient arrivées à de proches parents ou amis de la nourrice ; d'autres avaient pour héros des gens mystérieux qu'elle désignait par ces mots : « Un gentilhomme, ou une dame de Kreuznach. » Or, le fabuleux étant inné chez les enfants, j'imaginai que Kreuznach était une contrée irréelle ou tout au moins improbable, dont les habitants s'habillaient à l'exemple des portraits d'ancêtres que je voyais dans le château. Je ne concevais pas qu'une femme pût avoir une existence en dehors du Kreuznach de mes rêves ; le parc du château de Sembach, assez vaste,

suffisait à mes courses. Dès que je sus lire, mon père me mena dans la bibliothèque et, me montrant les rayons chargés de livres : « Tu vois, fit-il, tous ces bouquins? Je te défends de les lire. » Et il ferma devant moi les vitrines ; mais il eut soin d'oublier la clef, le lendemain, sur une table. Il avait calculé que, par attrait du fruit défendu, je la déroberais, et prendrais le désir de m'instruire. Je n'y faillis pas.

Le jour où je m'introduisis furtivement dans la salle de lecture date dans mon existence. J'étais seul au château, et j'avais la clef du trésor. J'hésitai devant le nombre infini des volumes, reliés ou non, qui encombraient les rayons ; je n'avais nul guide ; mon père s'en était remis au hasard du soin de guider mon choix. Quel fatalisme ! Songez à l'importance du premier livre, celui qui influera sur l'avenir tout entier, et passera dans l'âme comme le vaccin dans le sang. Je tombai sur un Molière à grandes images.

C'était le texte qui m'avait séduit ; il était imprimé en larges lettres, très lisibles et nettes; cela décida de mon orientation intellectuelle. Je lus et je relus mon Molière ; je ne comprenais pas que les jeunes gens se donnassent tant de mal pour obtenir la propriété de jeunes filles ou de jeunes femmes. Il me paraissait qu'il y avait ici-bas des intérêts plus graves que de rechercher des dames en mariage ; il est vrai que je ne concevais qu'une idée vague de la différence des sexes.

Cette idée, je ne la précisai que fort tard, encore, n'eus-je qu'une expérience assez lointaine. Ceci vous explique, Monsieur, que j'aie conservé une certaine fraîcheur de sensibilité, à l'âge où d'autres sont déjà roués comme potence.

Après Molière, j'entamai *Robinson Suisse*, puis Rabelais. A dix ans, je me plongeais dans le *Pantagruel*, que je déchiffrais Dieu sait comme! mais avec un intérêt inlassable; je passai, en toute innocence, parmi les plaisanteries les plus osées du maître; puis je retournai aux livres d'enfants; d'abord les *Contes de Fées*.

Influence du fantastique sur une imagination vive! Je pris au sérieux ces faussetés; lorsque je rencontrais dans les bois une orde vieille, traînant un trop lourd fagot, j'insistais pour lui porter son fardeau jusqu'à sa demeure; et là, j'éprouvais un gros désappointement à la voir garder sa forme de mendiante, au lieu de se muer en fée comme je l'avais espéré.

Ce fut mon premier malentendu avec la réalité. Par dépit, je m'attachai aux ouvrages de vulgarisation scientifique; puis les dramaturges me retinrent six mois; je découvris le coin aux romans, qui m'absorbèrent quatre ans, avec de courtes haltes aux classiques. Désormais, je lisais au grand jour, sans avoir besoin de me cacher. J'ai passé des journées couché à plat ventre sur le tapis, lisant, la tête dans mes paumes, au-dessus du volume ouvert, jusqu'à ce que la crampe me forçât

de changer un peu ma position; je sortais de ces séances presque gris et trébuchant le long des murs; le monde extérieur disparaissait presque dans un brouillard où voletaient de lumineuses mouches d'anémie.

Mon père m'ordonnait de prendre l'air; je lui obéissais, c'est-à-dire que j'emportais deux ou trois volumes avec moi, de peur de manquer de lectures, et j'allais me cacher en quelque coin du parc où je bougeais si peu que les écureuils sautaient de branche en branche sans s'inquiéter de moi. Je rentrais à nuit tombante.

Tout s'enchevêtrait en ma cervelle; aujourd'hui même, je ne parviens pas à ranger ce qui s'y est entassé durant des années et sans ordre; cela vaut mieux, puisque cela me permet de raisonner autrement que ne font mes contemporains ; mes idées s'associent comme le macaroni file, si j'ose m'exprimer ainsi ; une idée en attire une autre au petit bonheur et sans méthode; celle-ci en attire une troisième et ainsi de suite; et comme j'avais le don d'évoquer les images de tout ce que je lisais ce sont ces images qui ont subsisté, plutôt que le sens des ouvrages.

Les écrivains du dix-huitième siècle achevérent de me bouleverser l'esprit de la plus heureuse façon; ils m'enseignèrent, avec la complication du sentiment, l'ironie qui nous procure des jouissances si raffinées, et l'analyse qui est si précieuse à qui veut vivre complètement. Je ne me dissimule pas

qu'avec tant de maîtres successifs, accueillis sans choix, et dans un tel désordre, il m'était difficile de développer une énergie ; j'ai peur de n'être jamais qu'un dilettante, si le sens des choses ne m'est révélé plus tard par la souffrance. La philosophie que je possède, pour être livresque, ne m'en défend pas moins contre l'émotion, j'entends l'émotion sincère. A quatorze ans, j'avais dépouillé des centaines de volumes ; un précepteur me fut donné, qui ne chercha pas à diriger mon appétit de science ; c'était un garçon poli, spleenétique et peu communicatif ; il m'apprenait tout juste ce qu'il était tenu de m'apprendre et rien de plus ; et je le méprisais parce qu'il ignorait beaucoup de bouquins inutiles ; j'avouais, par exemple, avoir lu la traduction du *Satiricon;* il ne cachait point sa surprise et j'étais vexé qu'il n'osât pas me dire tout haut le blâme qu'il concevait.

Au bout de quatre ans, il me quitta et nous n'étions pas amis. Mon père m'envoya terminer mes études à Leipzig ; il m'engagea « à me dégourdir ». Ce qu'il entendait par là, je l'avais compris ; je comprenais surtout qu'il m'envoyait au loin, afin que je prisse une conscience plus nette de ma virilité. Au château je n'avais, au sujet de la femme, que des conjectures ; sans doute les livres et gravures m'avaient révélé des nudités dont j'avais rêvé plus qu'il n'eût fallu. J'aimais à les regarder et à imaginer l'émoi qui se fût emparé de votre serviteur, si ces dames s'étaient présentées à

sa vue dans le moment même. A certaines époques, ces images m'obsédaient au point de m'interdire toute pensée un peu ardue; alors je ressuscitais une arrière-grand'tante dont le pastel souriait dans le salon; elle avait failli être guillotinée sous la Terreur; rien que cela l'eût rendue charmante à mes yeux, si elle n'avait eu sa jolie figure rieuse, et des cheveux arrangés en une coiffure dont la négligence habile faisait ma joie. Ma grand'tante avait un fichu croisé, découvrant le col, et elle tournait entre le pouce et l'index une guirlande de fleurs, sans affectation. Aux heures de sensualité, il me semblait que ma grand-tante, à qui j'attribuais la nudité des gravures, allait sortir de son cadre, et placer ses lèvres rouges sur les miennes; et l'attente de ce baiser me causait une volupté infinie. Cette sensualité rêveuse me préserva de basses intrigues, ou de pires erreurs. Quelques filles des villages environnants m'eussent volontiers initié au mystère; mais elles ne ressemblaient en rien au pastel du salon; au lieu de compromettre avec elles mon idéal, j'attendais que durant mon sommeil, mon arrière-grand'tante me vînt utilement visiter.

A Leipzig, je me liai avec de jeunes gens qui buvaient force bière en fumant force pipes. Le tabac m'écœurant, la bière me brûlant l'estomac, je ne pus profiter de la compagnie qui m'était offerte; je me tins à l'écart, moins par orgueil que par timidité; mes amis avaient trop de certi-

tudes sur tous les sujets pour qu'il me fût possible de discuter avec eux ; car je ne suis qu'incertitude et doute, et, comme disait l'autre : « J'ai mal à mon siècle » d'une façon surprenante !

Les ci-dessus jeunes gens tenaient pour certain que Dieu existât, que les lois fussent inventées pour le bonheur des hommes, que le plus fort eût toujours raison, et que trois femmes du nom de Margit, Mina et Ida fussent disposées à dormir avec le premier venu qui les en prierait poliment.

Moi, je tenais pour certain qu'aucune femme ne pouvait m'aimer, gauche et pataud comme j'étais, et cachant une âme curieuse sous des dehors médiocres. Je refusai d'accompagner mes camarades dans plusieurs maisons où, suivant leur expression, ils contentaient leur *épithumetikon*. D'ailleurs l'essence de ces hommes m'était complètement étrangère ; j'avais une éducation toute française, et parfois je croyais être émigré parmi ces barbares trop bien portants.

Donc, à Leipzig, je dédaignai les occasions que j'avais de me « dégourdir ». A chaque séjour que je faisais au château, mon père s'efforçait de connaître mes progrès dans la science des femmes, et il se désolait de me voir stationnaire. Certes, il m'était arrivé de rencontrer une fille qui m'eût plu ; mais, ou bien elle paraissait honnête, et alors je reculais devant les difficultés, ou bien elle ne l'était pas, et je m'abstenais par dé-

goût ; de telles hésitations entravent la vie sentimentale de beaucoup d'adolescents.

Pardonnez-moi d'avoir insisté sur ces détails puérils et que je vous expose plutôt pour le plaisir de me les rappeler que par nécessité de vous éclairer. Vous avez tous les éléments de ma formation psychologique, arrêtée au moment où mademoiselle Raïa m'embrassa dans le cou. Je fus bouleversé ; la saveur de ce premier baiser laisse après elle un regret indicible ; plus jamais on ne la goûtera ; d'autres baisers seront donnés ou reçus, mais aucun d'eux ne causera le trouble presque douloureux que je ressentis quand les lèvres de ma voisine se posèrent contre ma peau, un peu au-dessous de l'oreille ; le frisson qui me secoua soudain avertit mademoiselle Raïa, et elle répéta : « On ne vous a encore jamais embrassé ainsi ? »

Puis, charitable devant ma confusion, elle ajouta : « Il n'y a pas de mal à ça, au contraire ! »

A partir de ce moment, elle changea d'attitude, comme si la révélation de cette mienne particularité eût modifié ses projets à mon égard. Ses yeux prirent une douceur un peu craintive ; elle me parla ainsi que l'on parle aux trop jeunes enfants, de peur de les scandaliser. Elle fut tendre et maternelle, ce pendant qu'une tristesse lointaine faisait trembler sa voix ; elle quitta mes genoux, et s'assit tout près de moi ; et elle jouait avec ma main.

Je devais me manifester par une entreprise hardie, et ne point rester dans un rôle dont la passivité eût fini par m'humilier. Je me penchai, et je rendis à mademoiselle Raïa la politesse qu'elle m'avait faite ; c'est-à-dire que j'enfouis mes lèvres dans son opulente, odorante et merveilleuse toison, que je m'y noyai la face, embrassant au hasard, haletant d'une immense joie, et tout près de pleurer.

Lorsque je revins aux lumières, fort ébloui de ma prouesse, l'intéressée ne semblait s'être aperçue de rien, continuait à lisser de l'index le revers de mes doigts, et rêvait. Néanmoins, nos cœurs étaient d'accord ; nous aurions passé dix mois ensemble, nous ne nous serions pas mieux pénétrés qu'à cette heure de fiançailles muettes ; j'oubliai que j'étais venu en France pour épouser mademoiselle de Schwartzpflantz ma cousine ; j'oubliai que je risquais de compromettre ma quiétude d'esprit, j'oubliai qu'il me fallait repartir le lendemain même ; l'être nouveau que crée le Désir, naissait en moi.

Combien s'écoula-t-il de minutes ? L'entretien était tombé, formalité inutile ; il y avait entre moi et mademoiselle Raïa un courant de pensées, dont l'intensité nous oppressait d'une semblable angoisse. Chez toute femme qui délibère de se donner, il surgit soudain une mélancolie que l'on ne saurait attribuer qu'à la peine de ne pouvoir limiter ce don ; demain, il ne subsistera plus rien

à donner et ce sera fini de cette fleur de désir qui est le meilleur de l'amour. J'ose affirmer que Raïa m'aimait, puisqu'elle hésitait à céder ; elle cacha ses yeux derrière sa main, et soupira. Autour de nous, le silence s'établissait ; l'abbé dormait, le nez dans son assiette ; le prince de Thune, anxieux, causait à voix basse, sur le canapé, avec M. de Bonneprise et madame des Armoises ; Le Daguet avait roulé sous la table, Fonsec chantonnait, et M. Doublemain continuait de crayonner des chiffres sur la nappe.

A bout de forces, Raïa se leva brusquement, m'indiqua le candélabre le plus proche, et, s'emparant de ma main, m'entraîna ; ce fut si rapide que j'eus à peine le temps de prendre le flambeau. Il était superflu, dans ces conditions, de présenter mes respects à la compagnie, et de lui souhaiter bonne nuit ; je partis à l'anglaise.

D'un pas pressé, Raïa m'attira le long d'interminables corridors. Nous montâmes des étages ; puis ce furent d'autres corridors ; la porte d'une chambre s'ouvrit, et, comme je déposais mon candélabre sur une table, Raïa se pendit à mon col et s'empara de mes lèvres. Et je défaillis. Vraiment, l'imaginaire étreinte du pastel n'était que peu de chose auprès de ce qui me fut révélé ; nul ridicule ne gâta ce début, nulle brutalité n'en atténua pour moi le charme. Quoi qu'il arrive, l'acte de l'amour ne saurait m'être vulgaire ou banal ; mes premiers souvenirs sont trop beaux ! Quelle

reconnaissance ne dois-je point à Raïa qui fut la maîtresse des maîtresses, si subtile que j'appris, quasi à mon insu, une leçon jugée pénible par les autres hommes ? On n'attache pas assez d'importance à cette préface ; combien de gens ont méconnu l'amour, tout au moins en ont mésusé, pour l'avoir abordé dans de fâcheuses conditions.

Dans la première ferveur de ma gratitude, je jurai à Raïa un amour éternel ; elle secoua la tête, me suppliant de ne pas perdre de temps en vaines paroles ; elle était heureuse de mon bonheur, et s'offrait de nouveau avec une libéralité délicieuse. J'approfondis un sujet que je n'avais qu'effleuré, non sans satisfaire des curiosités accessoires. Puis j'admirai mon amie.

Ce moment est d'un singulier délice, lorsque toute frénésie calmée, on se considère avec l'unique étonnement de se retrouver l'un à côté de l'autre; et las, comme des voyageurs arrivés au sommet d'une côte contemplent le pays parcouru. Il subsiste un plaisir alangui, et de menus jeux empêchent encore la contrainte du silence ; et c'est une minute d'infinie volupté que l'on voudrait prolonger malgré la fuite de temps. Je fixai dans ma mémoire le corps adorable de Raïa, assise sur le pillage du lit et souriant à mon ravissement. Des mots que j'assemblais au hasard disaient mon allégresse ; cela se formulait, sans que je m'en rendisse compte, à peu près comme le cantique de Pascal que l'on découvrit cousu dans son

vétement : « Joie ! joie ! certitude !... Des éternités je t'ai cherchée, etc., etc. » Dites s'il y eut jamais plus bel hommage à la beauté d'une femme !

Raïa se prêta volontiers à une reprise d'hostilités ; mais elle en profita pour mettre un peu de méthode dans mon ardeur naturelle ; à voix basse — parce que la lumière n'était pas éteinte — elle m'indiqua les préceptes d'un art où j'étais trop novice, de sorte que je ne fusse plus le seul à bénéficier de ses leçons.

Vous m'autorisez à ne pas insister davantage.

Il devait être tard quand Raïa s'endormit ; dans la campagne un coq chanta, et la nuit des fenêtres s'opalisa ; je perçus le chant d'autres coqs, plus lointains. Raïa s'était pelotonnée contre ma poitrine, au creux de mon bras ; elle dormait régulièrement d'un sommeil de petite fille, que coupait par instants un soupir de lassitude ; ses cheveux s'épandaient sur elle et sur moi, nous couvrant d'une nappe fauve ; sa petite main s'était posée d'elle-même sur mon cœur et s'y crispait en signe de possession ; la légère brûlure de cette paume me pénétrait intimement ; je songeais à mes rêves d'autrefois, que le hasard venait de réaliser au delà de mes espérances ; l'initiation à la femme ne pouvait être plus épurée d'inévitables grossièretés.

Je n'ai point le dédain du romanesque et de la sensibilité ; j'aime à les susciter dans les circons

tances où on a coutume de ne pas les faire intervenir ; il n'est rien de vil pour une âme bien née. Et, tandis que j'embrassais en sourdine les cheveux de Raïa, je me chuchotais à moi-même des actions de grâces. Mes réflexions s'égaraient aussi sur le décor, sur le lit Louis XVI aux cuivres finement ciselés, sur les tentures à fleurs, la table ronde, la glace à carquois et les gravures en couleurs, représentant l'*Indiscret*, le *Lever des Ouvrières*, le *Verrou*, par M. Fragonard, peintre du Roi, gravé par M. Blot, et la *Surprise*. L'aboi d'un chien errant me remémora mon grand danois Fanfare que j'avais laissé à Sembach ; comme le sommeil tardait à venir, je concentrai mon attention sur le flambeau ; les bougies arrivaient à leur fin et grésillaient, échevelant leurs lumières ; une à une les bobèches éclatèrent avec un bruit sec ; mon cheval hennit au jour naissant... l'aube blanchit les vitres...

Et je m'endormis...

J'ignore combien de temps dura mon repos ; j'en fus tiré fort incivilement par des agents de police, lesquels ne purent admettre qu'un sommeil aussi robuste fût celui du juste ; ils m'octroyèrent force bourrades et me jetèrent hors du lit ; j'ouvris les yeux, le soleil entrait à flots par les fenêtres ouvertes ; je me rappelai soudain les événements de la veille. Hélas ! Raïa avait disparu !...

On me mit les menottes et l'on m'emmena dans une voiture à compartiments, puante et rude ; j'ai

passé quatre jours en prison ; j'ai cherché une explication aux violences que l'on me faisait. N'en trouvant point, je me résignai, car tout finit par s'expliquer, il ne faut que patienter ; et j'avais assez de souvenirs pour occuper six mois de geôle.

Maintenant que je vous ai tout raconté, Monsieur le juge, pourriez vous me dire si l'on a donné à manger à mon cheval ? »

VI

LE BARON ARRIVE A PARIS

Le baron se tut.

On lui tendit sa déposition à signer; il ne la relut pas. Je ne différai plus de mettre en liberté un homme qui s'était confessé avec autant de candeur, et qui apportait si peu de défiance aux choses de justice. Les renseignements de Durnstein étaient excellents, ceux de Paris ne leur cédaient en rien ; et les cambrioleurs avaient mis leur hôte hors de cause. Je donnai l'ordre d'élargissement. Mais les formalités d'écrou retinrent encore M. de Sembach sous les verrous.

Aussitôt dehors, il s'enquit de son cheval et de Raïa. On lui annonça que Raïa, bénéficiant d'une ordonnance de non-lieu, avait été relaxée un jour avant lui ; comme elle s'était gardée de réclamer

son reste, on ignorait où elle avait porté ses pas. Le baron eut beau s'informer auprès des aubergistes et des voituriers; personne n'avait vu Raïa ; était-elle partie ? se cachait-elle ? attendait-elle que l'on eût statué sur le sort de son amant, le prince de Thune ? Le baron me rendit visite; il me remercia des bons procédés que j'avais eus à son endroit, me fit ses doléances au sujet de son amie qu'il ne se consolait pas d'avoir perdue.

Il se plaignit aussi des vexations que lui avait infligées le véritable maître du château ; mandé de Saint-Raphaël par dépêche, ce propriétaire, après avoir expertisé le dégât assez faible qu'on avait commis chez lui, trouva dans l'écurie le cheval de M. de Sembach ; la bête valait mille écus; le châtelain déclara qu'il la retenait à titre d'indemnité, pour les dégradations dont le baron devait répondre. Et il lança une assignation en dommages et intérêts.

« Comment obtiendrai-je que l'on me restitue mon cheval ? interrogea M. de Sembach.

— Par les voies légales.

— Mais cela peut me retarder de quelques jours ?

— Quelques mois, plutôt !

— Me conseillez-vous d'aller en justice ?

— Hélas ! non ; toute escroquerie qui s'appuie sur le droit a des chances de réussir.

— Ainsi, dans ce pays, il vaut mieux avoir affaire aux voleurs qu'aux volés.

— Ce n'est pas à moi de vous répondre ; monsieur de Sembach, l'expérience vous enseignera qu'il faut se défier surtout des honnêtes gens. »

Le baron prit congé de moi, me promit qu'il me tiendrait au courant de ses faits et gestes. Sans doute aurait-il tenu parole s'il n'avait dépendu que de lui ; mais je ne devais plus revoir cet ingénieux jeune homme. Ce ne fut que plus tard, six ans après notre première rencontre, que j'eus occasion de m'entretenir de lui avec un de ses amis qui avait assisté au drame de son existence ; ainsi j'ai pu reconstituer ses aventures dans leur suite logique.

Le baron se dirigea vers Paris, avec la ferme intention d'épouser mademoiselle Hilda de Schwartzpflantz; il s'applaudissait d'avoir pour prochaine épouse une femme qui faisait sonner tant de consonnes à l'aide de deux voyelles seulement. A part ce détail, il ne possédait aucune donnée certaine sur le caractère, la beauté et les mœurs de cette demoiselle. Mais, si l'on exigeait plus ample informé, on ne se marierait jamais. On épouse et l'amour vient après. L'essentiel est d'entrer en relations.

A Paris, M. de Sembach descendit à l'*Hôtel des Deux-Mondes*, qui lui était recommandé. En réalité, c'est par pure modestie que cet hôtel se bornait à ne déclarer que deux mondes ; car il y avait là de tous les mondes possibles et imaginables. Il était

situé dans une rue du centre, mesquine et tumultueuse, dont il était difficile de retenir le nom ; tout le jour, des camions encombraient la rue et c'était un incessant vacarme de roues, de chaînes, de coups de fouet, de chevaux frappant du fer contre les pavés, de colis précipités à terre, de jurons et d'appels. Le baron en conclut que les races latines avaient le travail bruyant.

Il prit une chambre au second étage, avec vue sur la rue ; au bout de cette rue, on en apercevait une autre plus large où elle aboutissait. Des voitures apparaissaient pour disparaître aussitôt ; des hommes se hâtaient vers des besognes ; un va-et-vient de gens à figures résignées ou inquiètes animait ce coin. M. de Sembach s'était mis à la fenêtre, tandis que l'on montait ses bagages ; il se sentit navré rien qu'à regarder les maisons — trop hautes dans la rue trop étroite et qui se resserraient comme pour aplatir les passants entre leurs murailles, — à calculer toutes les existences superposées dans chaque immeuble, à scruter la monotonie des fenêtres pareilles. La chambre était propre, d'ailleurs ; un papier à fleurettes, et le meuble en pitchpin ; les tiroirs de la commode ne fermaient point, ou refusaient de s'ouvrir ; le lavabo recélait une cuvette trop petite, le lit vallonnait, et l'armoire à glace, quand on l'entre-bâillait, jetait une plainte déchirante ; une carpette se plissait à terre. Le jeune étranger pensa qu'il se plairait beaucoup dans cet intérieur.

Il descendit à table d'hôte; on en était au début du dîner. Dans la salle à manger, éclairée à profusion, une quantité de cristaux scintillaient pour détourner l'attention et empêcher qu'elle ne s'arrêtât à la mesquinerie du dessert étalé dans les vasques. On avait rassemblé là des exemplaires de toutes les races qui peuplent le globe ; on causait deux par deux, dans les langues les plus diverses ; seulement, dès que la conversation devenait universelle, tous les pensionnaires se hâtaient de mettre en commun le peu de mots français qu'ils avaient retenus, et l'on finissait par se comprendre; on confondait un peu les genres et les verbes irréguliers gagnaient des participes imprévus, quoique logiques : « Vous avez prendu ma chapeau » était une phrase courante. A partir du potage; il devenait impossible de s entendre, circonstance heureuse grâce à laquelle les ragoûts les plus nocifs passaient sans incident. Le baron prit place entre un ménage chilien et un indigène de Christiania ; il était difficile de dénicher des sujets d'entretien assez généraux pour intéresser des citoyens de contrées aussi différentes. Le lieu commun — qui est en quelque sorte le lien commun — s'épanouit hors de toute contrainte, puis on fournit le baron d'adresses utiles et de renseignements topographiques; et des gentlemen désintéressés s'offrirent à le présenter dans des cercles très fermés. Notre ami ayant commis l'imprudence d'avouer qu'il avait horreur du jeu, son prestige diminua

notablement et on le laissa en pâture à l'homme de Christiania, sorte de sociomane qui rêvait le bonheur des nations, après boire ; un Japonais narquois, qui avait dix jours à passer en France, combinait l'emploi de son temps afin de visiter au moins quatre lieux de plaisir par soirée ; des roumains se racontaient des anecdotes où le poker jouait le principal rôle ; des Américains se donnaient rendez-vous pour une séance de boxe clandestine offerte par un champion nègre aux seuls invités, à l'insu de la police. Un pensionnaire, qui avait dîné hâtivement, se retira, et aussitôt, les autres, suivant la coutume, parlèrent de l'absent en termes peu charitables. Les mieux intentionnés lui attribuèrent tous les métiers qui exigent un certain mystère : croupier, ou mouchard, ou espion. Ainsi le veut la vie en commun.

Le baron, décidément trop dépareillé au milieu de ces brutes cosmopolites, se leva et s'en fut au dehors. Le plaisir de la flânerie nocturne à Paris est le seul dont les étrangers ne se lassent pas ; la ville prend, au soleil couché, un air de fête ; les boutiques semblent ne s'illuminer que pour le plaisir des yeux, toutes affaires cessantes ; une gaîté factice anime les visages ; on dirait que les rues s'éveillent et vivent jusqu'au matin gris.

M. de Sembach s'était vissé au coin des lèvres un approximatif havane et s'en allait, mains en poches et nez au vent ; il gagna les boulevards, dont

l'épine dorsale de lumières électriques le sollicitait, puis il tourna court dans une grande rue et monta vers Montmartre. Il marchait à petits pas de rentier, comme un que rien ne presse; un instant, il voulut s'arrêter dans un café. Il s'aperçut à temps qu'il avait oublié sa bourse. La belle ordonnance des boulevards extérieurs le séduisit. Il entreprit de les suivre jusqu'au bout et s'engagea dans les allées d'arbres. Cette journée de fin d'automne avait été lourde ; des couples assis sur les bancs cherchaient le frais; des marmailles se poursuivaient; des bonnes, leur ouvrage terminé, déambulaient par groupes de trois ou quatre; aux fenêtres, des citoyens en bras de chemise s'accoudaient en fumant.

Les quartiers se succédèrent, étalant une quiétude analogue; à mesure que l'heure s'avançait, les flâneurs désertaient les bancs, les cochers quittaient les stations et les bonnes se restituaient aux maisons d'alentour. De la sorte, vers minuit, le baron se trouva dans un carrefour éloigné. Il s'assit; devant lui, plusieurs dames, dépourvues de chapeau et de préjugés, vaquaient à leur commerce; lentement, elles mettaient un pas devant l'autre, chantonnant un refrain champêtre ; arrivées au bout du bitume, à l'endroit où il s'ourle de granit, elles viraient de bord et reprenaient en sens inverse leur promenade. Un passant venait-il à portée, elles se hâtaient, l'accompagnaient pour le lâcher quelques mètres

plus loin, non sans lui jeter toutes les épithètes qu'inspire la déconvenue.

De son banc, l'indigène de Durnstein étudiait ce manège ; il admirait les gestes simples de ces personnes, leur ingénuité, la bonne humeur avec laquelle toutes accomplissaient une fonction plutôt pénible ; par une pente naturelle, il vint à se rappeler Raïa et la nuit qu'il avait passée en compagnie de la jeune femme. Il en était là de ses réflexions, lorsqu'un coup de sifflet le redressa ; au signal, les femmes s'enfuirent comme sous la menace d'un cyclone ; ramassant leurs jupes à poignées, elles couraient à toutes jambes vers les cafés et les hôtels encore ouverts ; c'était le désordre subit d'une basse-cour effarouchée ; au sifflet d'autres sifflets répondirent ; le gibier, rabattu au milieu du carrefour, se trouva cerné par une centaine d'agents de police. Le baron avait été entraîné ; il interrogea son voisin, un loqueteux qui lui répondit : « C'est la rafle, nous sommes faits ! » Au même moment, M. de Sembach reçut quantité de coups de poings et de coups de pieds, qu'il reconnut pour être la manifestation qui précède tout acte de justice.

Il fut emmené au poste le plus voisin, où il passa la nuit mêlé à des citoyens mal odorants et d'une éducation rudimentaire. Au matin, il fut interrogé par le commissaire qui lui lut les articles 269 et suivants de la section 5 du titre Ier du livre III du code pénal : « Crimes et délits contre la chose publi-

que. » D'où il appert : 1° que le vagabondage est un délit ; 2° que les vagabonds ou gens sans aveu sont ceux qui n'ont ni domicile certain, ni moyen de subsistance, et qui n'exercent habituellement ni métier, ni profession.

A la question : « Avez-vous un domicile certain ? » M. de Sembach ne put répondre d'une manière satisfaisante, car il avait oublié le nom de la rue où se trouvait son hôtel ; il n'avait aucun document officiel qui lui permît d'établir qu'il était M. de Sembach et qu'il arrivait le jour même. A la question : « Avez-vous des moyens de subsistance ? » il répondit qu'il était titulaire d'un majorat, mais il ne put le prouver ; enfin, il n'exerçait aucun métier ni profession. On le retint en prison quelques heures, jusqu'à ce que son ambassadeur le fît réclamer. Il lui fut décerné des excuses.

Cependant, il ne jugea pas qu'il eût été emprisonné à tort. « En effet, pensait-il, l'argent est le signe de la probité ; quiconque porte sur lui de l'argent est honorable, puisqu'il n'est pas à la merci de la misère. Dorénavant, j'aurai soin de ne jamais sortir sans billets de banque. Les magistrats ont pu se tromper, voyant mon habit défraîchi et déformé par l'usage ; ils m'ont pris pour un vagabond ; si j'avais eu cent francs sur moi, ils m'auraient pris pour un homme économe. »

Le soir même, il recommença de plus belle à flâner dans Paris ; mais au lieu de tourner à droite, il obliqua vers la gauche. A minuit, il se trouva

aux environs de la place d'Italie ; au moment où il s'asseyait parmi les pauvres gens accroupis sur les marches d'une église, le fatal coup de sifflet retentit, amenant le retour des cérémonies habituelles, à savoir : fuite éperdue des pauvres, rabattage sur la place, pluie de horions, et emprisonnement au poste.

Le baron, sûr de son effet, guetta l'arrivée du commissaire ; dès qu'il fut entré dans le cabinet du magistrat, M. de Sembach tira de sa poche un billet de mille francs, qu'il agita en disant :

— Vous voyez, je ne suis pas un vagabond, j'ai des moyens de subsistance.

— Oui, dit le commissaire. Mais d'où vient cet argent ?

— De Durnstein, Monsieur.

— Sans doute ; avez-vous des papiers à l'appui de vos assertions ?

— Non, fit-il tout décontenancé.

— Alors reprit l'inflexible commissaire, je vais vous lire l'article 278 du paragraphe IV de la section V, du titre Ier, du livre III, du Code pénal : « Tout mendiant ou vagabond qui sera trouvé porteur d'un ou de plusieurs effets d'une valeur supérieure à cent francs et qui ne justifiera point d'où ils proviennent sera puni de la peine portée en l'article 276 : « deux ans à six mois de prison. »

Cela ne souffrait pas de réplique ; le baron était accessible à tout raisonnement, même absurde, pourvu qu'il fût rigoureux ; des heures de violon

supplémentaires lui ménagèrent le loisir de méditer sur la sagesse du législateur qui ordonne de fourrer d'abord les citoyens en prison, d'après ce principe : « Moins il y a de personnes en liberté, moins il y a de craintes de désordre public. »

L'ambassade réclama de nouveau son national ; mais l'on pria le baron de ne plus se faire mettre aussi souvent à l'ombre. Il promit de se bien conduire ; il se mit à la recherche de mademoiselle de Schwartzpflanz, et s'adressa en premier lieu aux anciens amis de son père. Partout, il fut reçu avec la politesse défiante, si précieuse pour tenir à distance les nouveaux venus desquels on n'a pas de références suffisantes. On l'interrogeait :

— Sembach ! vous êtes parent des Sembach de Durnstein ? Vraiment ? c'est un beau nom ! Mais comment se fait-il ! Ah ! vous êtes titulaire du majorat ? Curieux ! j'ignorais que Sembach eût un fils ! Car vous ne lui ressemblez guère ; vous devez ressembler plutôt à votre mère, que je n'ai pas connue !

Et, quand il était prouvé que Sembach était bien Sembach, on entamait le chapitre des doléances, afin de le dégoûter de Paris : « Une ville dangereuse pour les étrangers, remplie de pièges et de périls ; il fallait se garer sans cesse, éviter les camaraderies trop promptes, et surtout se sauver dès qu'on le pouvait, l'air n'étant pas sain ; des mœurs relâchées et une morale trop facile, un gouvernement changeant, une police rudimen-

taire, et partout l'empire fallacieux de la débauche et du plaisir. »

Si le baron hasardait quelques questions sur la colonie étrangère : « Oh ! monde mêlé, trop mêlé ; des nomades qui vivent chez eux comme s'ils étaient à l'hôtel et à l'hôtel comme s'ils étaient chez eux. Impossible de frayer avec des familles que décorent trop de scandales successifs ; Paris est le lieu d'asile de quiconque s'est exilé de son pays et cherche la *virginité de l'oubli ;* les financiers viennent y attendre la prescription de leurs kracks, les femmes adultères y attendent la mort de leurs époux ; les filles perdues s'y retrouvent ; les fortunes mal acquises s'y consacrent, et les comtés du pape s'y vieillissent. Les généraux d'Amérique du Sud qui ont levé le pied avec la caisse de leurs administrés (cela s'appelle là-bas : faire une révolution), accourent à Paris ; les grecs qui se retirent y prennent leurs quartiers de vieillesse ; les catins enrichies y achètent des maris et de la respectabilité. Dans ces conditions, il importe d'être circonspect dans le choix des amitiés ; on reçoit peu, on reçoit mal ou l'on ne reçoit pas du tout. Toutefois, j'espère que nous aurons le plaisir de vous voir un de ces prochains jours ! »

Le baron se confondait en remerciements, saluait, et s'en allait dans une autre maison amie, recevoir le même accueil empressé.

Il avait remarqué, au cours de ces entretiens,

que ses habits n'inspiraient pas confiance et qu'il devenait urgent de les remplacer ; outre qu'ils étaient usés, ils trahissaient une coupe par trop welche. Jadis, M. de Sembach s'était égayé aux dépens des Français égarés à Durnstein, dont les costumes lui paraissaient injustifiables. Il pensa qu'il lui importait de ne point prêter à rire à son tour, et il voulut s'habiller à la française ; il alla donc chez un juif portugais, tailleur national ; et là il arrêta son choix sur des étoffes anglaises fabriquées en Allemagne. Claude Michel était bien découplé et beau garçon : on fit en sorte de lui voûter les épaules et de dissimuler ses formes ; on cintra son pantalon de manière à lui donner l'apparence d'un cagneux ; il acheta du linge si dur et si brillant que l'on aurait dit de la porcelaine. Alors, ayant acquis un petit chapeau et une grosse canne, il n'eut plus peur d'être ridicule.

VII

LE BARON PREND CONTACT AVEC LA BOURGEOISIE MOYENNE

Un intempérant célèbre disait : « Heureux les lapins qui n'ont jamais bu ! Ils ne savent pas ce que c'est que d'avoir soif ! » Le baron rééditait ces paroles avec une légère variante ; le souvenir de Raïa l'obsédait de plus en plus. Or, assuré d'un logis et d'une table, il se préoccupait d'organiser ses affaires sentimentales (d'ordinaire on nomme affaires sentimentales et peines de cœur des intrigues où le sentiment n'a rien à voir et où le viscère psychologique appelé cœur est le moins intéressé.)

Il avait appris que mademoiselle Hilda de Schwartzpflanz, partie en compagnie de ses parents pour soigner sa chlorose, ne serait de re-

tour à Paris qu'au milieu de janvier. Donc, il fallait se pourvoir d'une amie provisoire. Claude-Michel respectait la femme ; le spectacle de son avilissement lui eût été trop pénible ; dès lors, il renonça aux solutions si simples que comportait le problème. Beaucoup de jeunes gens ne sauraient aimer que les femmes qu'ils ont conquises ; tel est le résultat d'une education spritualiste à l'excès.

Durant les chaudes soirées de l'automne, le baron vaguait le long des boulevards, en quête de l'impossible aventure, et déplorant que dans une ville si bien fournie de créatures gracieuses et peu farouches, il ne se rencontrât pas une dame à demi-honnête, qui encourageât sa timidité et, sans en avoir l'air, lui tendit la perche. C'est qu'il y a, pour chaque pays, un cérémonial particulier des rapports entre femmes et hommes, cérémonial réglé par l'usage, que l'on doit observer de point en point ; tout un protocole de regards et de signes, de démarches muettes, d'approches prudentes, d'entrées en matières plus ou moins audacieuses. Les vrais amants ont, dès l'âge de vingt ans, approfondi ce code préliminaire faute duquel M. de Sembach errait vainement à la découverte : les signes d'indulgence qu'on lui prodiguait n'étaient pas compris de lui, et il ignorait le moyen d'aborder les femmes qui lui plaisaient. En somme, il manquait d'expérience.

Coûte que coûte, il voulait consacrer à l'amour les heures que le sommeil et les repas n'occu-

paient point, il ne supportait pas d'être désœuvré, encore qu'on lui eût promis un poste non rétribué au consulat général ; il n'était pas de ceux que la promesse d'un emploi suffit à occuper mieux que l'emploi lui-même. A mesure que les jours se passaient il rabattait de son idéal et devenait moins exigeant sur les qualités de celle qu'il souhaitait comme maîtresse ; il fût arrivé à désirer de basses souillons et y eût peut-être trouvé de l'agrément ; il se disait qu'après tout la femme étant un mannequin sur lequel nous drapons notre sensibilité, la perfection du mannequin importait peu.

Cette crise que subirent tous les jeunes gens le lendemain de leur initiation fut surtout pénible à un jeune homme qui avait si heureusement débuté ; le malaise dont il souffrait ne faisant même qu'empirer il s'en ouvrit à un Valaque de la table d'hôte.

Ce Valaque, du nom de Manonlesco, était un splendide gaillard brun, qui avait la réputation de fasciner les femmes par le seul ascendant de sa complexion amoureuse ; il avait beau se raser chaque matin, son menton et ses joues, fertiles comme le sol de la Havane, se teintaient de bleu dès le midi ; ses moustaches faisaient l'arc et ses cheveux étaient si bien coiffés qu'ils semblaient en bois noir verni. A chaque courrier, il recevait des tas d'enveloppes de couleurs tendres, qu'il décachetait d'un doigt négligent et rejetait sur la table en soupirant

comme un homme accablé de besogne. Dans les conversations, lorsque l'on discutait femmes, il intervenait et lançait des phrases décisives qui révélaient l'autorité d'un expert en la matière.

Aux premiers mots que lui toucha le baron, le Valaque se renversa sur le divan du fumoir, et vérifia en silence la taille de ses ongles. Au bout de trois minutes, il issit du sanctuaire de ces réflexions : « Que désirez-vous ? *Une* maîtresse, ou *des* maîtresses ? »

— Je pense qu'il faudra d'abord me contenter d'une maîtresse », fit le baron surpris : « C'est plus facile à dénicher.

— Erreur ! il est plus facile d'avoir des maîtresses qu'une maîtresse accomplie et réalisant toutes les conditions voulues.

— Alors, je désire une maîtresse.

— Bien, dit le Valaque ; ne croyez pas qu'elle se cache dans la foule et ne vous obstinez pas à l'y rechercher. Sans doute le corps des modistes regorge de fillettes disposées à prendre l'entreprise de votre bonheur ; si cela vous convient, je vous enseignerai l'art de joindre les modillons et de leur proposer la bagatelle ; mais je vous suppose plus difficile.

— Heu, heu !

— Oui, vous ne tarderiez pas à être blessé de mille négligences ; ces petites ont un trop absolu mépris du détail ; on finit vite par s'en apercevoir. Je ne vous conseillerai pas une liaison avec

une jeune fille de bonne famille ; tôt ou tard, il faut épouser, sinon c'est le boulet affreux. Et voilà ce que vous devez éviter : n'épousez jamais une femme qui a été votre maîtresse.

— Pourquoi ?

— Parce que ça ne se fait pas, dit Manonlesco. Il n'existe pas d'autre explication ; depuis l'Age de pierre, les hommes ont coutume de ne pas épouser leur maîtresse. Il doit y avoir une raison à cela. Alors se pose le problème de l'enfant : s'il est agréable de fréquenter charnellement une dame il est moins agréable de supporter la conséquence logique de ce genre de sport ; la paternité de rencontre nous crée une foule d'obligations et d'ennuis, qu'il est préférable d'éviter en s'adressant aux deux catégories de femmes avec lesquelles on ne risque rien : les courtisanes et les femmes adultères. On recherche chez ses maîtresses ce que l'on recherchera plus tard chez sa fiancée, à savoir : la fortune, une importante position sociale, et, à la rigueur, de la beauté. J'ai souvent entendu des éphèbes se vanter d'avoir pour amies des filles qui roulaient carrosse : remarquez, monsieur, qu'ils n'en acceptaient pas d'argent ; mais ils s'enorgueillissaient d'avoir été distingués par une femme riche.

Toutefois, je ne vous conseille pas d'être l'amant de cœur d'une courtisane ; sous prétexte que vous ne les payez pas, ces dames réclament de vous une docilité, une soumission, une fidélité surnaturelle ;

par contre on est exposé à des humiliations, à des ruptures ; le caractère des filles varie d'une heure à l'autre.

Donc, jetez votre dévolu sur une femme mariée riche, ayant la trentaine sonnée, un mari âgé, dans le commerce, et pas d'enfants ; si vous mettez la main sur ce trésor, estimez-vous heureux ; et tâchez de gagner, sans autre relais, le jour de votre mariage.

— Et si je prends plusieurs amies à la fois ?

— Vous aurez tort. Retenez bien cette maxime qui contient le secret de la tranquillité : « Il ne faut pas compliquer sa vie ! » Écrivez-la en grosses lettres et placez-la bien en vue dans votre chambre.

— Hé ! fit le baron perplexe, n'auriez-vous pas sur vous une autre maxime qui corrigeât la première ?

— Certainement. « Tout s'arrange ! » Cela signifie qu'il n'est pas de position critique et fâcheuse qui ne se dénoue à un moment donné ; et au demeurant, quand on a quelque finesse, et qu'on ne contrarie pas le hasard, il se déclare neuf fois sur dix en votre faveur. Moi qui vous parle, je me suis tiré de passes terribles, rien que par la force de l'inertie.

— Je vous remercie vivement, conclut M. de Sembach.

Et il s'en fut méditer sur les choses profondes qu'il avait entendues. Le Valaque, resté seul,

sourit à ses ongles et murmura : « Pauvre garçon ! »

Le lendemain, M. de Sembach, fatigué de la table d'hôte, dîna au restaurant. La brasserie où il s'installa fleurait la fumée de tabac refroidie, la bière renversée, le chat mouillé et le vieux cuir ; une pintade dorée était perchée au-dessus du tambour vitré de la porte. Les fenêtres offraient à l'admiration des connaisseurs des verres de couleur assemblés avec du plomb, en arabesques autour de culs de bouteilles ; au centre, un reître était peint levant une énorme chope, ou bien une ribaude apportant un vidrecome ; des devises en lettres gothiques s'enchevêtraient au-dessus de blasons fantaisistes. La salle où l'on dînait était plafonnée de fausses poutres apparentes ; on n'avait pas épargné le bois ciré qui évoque le Moyen-Age à l'esprit peu averti des commis de magasin. Au-dessus de la caisse, un haut relief en faïence glorifiait l'obésité d'un gros ventru à cheval sur une tonne. Comme l'heure de l'apéritif s'achevait, de joyeux drilles avalaient des reconstituants, du quinquina, du coca, de la kola, du lait frelaté, des vins composés à base de fer, des toniques, des eaux minérales : bref, quantité de médicaments et jusqu'à de la tisane.

Puis les nappes égayèrent la salle. Un divan régnait le long du mur ; devant lui, les tables étroites. Le baron s'assit, mangea de bon appétit.

Vers la fin du repas, des voisins qui avaient terminé avant lui se retirèrent, démasquant une femme que le baron n'avait pu apercevoir. Cette dame était assise à côté d'un monsieur malingre, poussiéreux ; en face d'eux, un jeune enfant d'un sexe incertain épuisait les dernières fureurs d'un siphon au-dessus d'une grenadine. Le père jouait aux dominos avec l'enfant, ce ne devait pas être un méchant homme ; il trahissait une grande contention d'intellect et calculait la marche de la partie comme s'il eût dû en retirer un gros bénéfice. La dame, par exemple, s'ennuyait visiblement ; ses doigts battaient sur la table le galop de l'impatience ; à des intervalles réguliers, elle se penchait vers les joueurs et les suppliait tout bas de cesser leur partie : le fracas macabre des dominos sur le bois l'horripilait. On la rembarrait et elle se reprenait à fixer d'un œil lamentable l'apothéose du gros bonhomme califourchonnant sa tonne. Combien de soirées semblables avait-elle déjà passées !

M. de Sembach s'intéressa aussitôt à la détresse de cette femme qui devait être l'épouse légitime du monsieur poussiéreux ; il s'y intéressa plus encore, dès qu'il eut constaté que la dite personne possédait des yeux noirs très vifs et une opulente chevelure brune. Il se demanda s'il serait agréable d'essayer avec cette partenaire les divertissements que mademoiselle Raïa lui avait appris ; et dans le moment même, en guise de

réponse, il sentit gronder dans sa poitrine la subite allégresse du désir.

Il s'interrompit de lire l'*Illustration* qu'il berçait sur ses genoux et resta en arrêt. Bien avant de se savoir regardée, une femme éprouve le malaise d'être regardée ; la dame brune détourna les yeux, inspecta la salle jusqu'à ce qu'elle eût rencontré les prunelles admiratives de M. de Sembach. Alors elle rougit, baissa les paupières, et parut trouver un intérêt inattendu au jeu de dominos ; de nouveau, elle releva la tête, comme indifféremment, du côté du baron, et la courba ensuite ; deux ou trois fois elle réitéra ce manège qui enchantait le cœur novice du jeune homme ; puis elle fronça le sourcil, comme une qui n'aime pas être dévisagée. Le baron reprit pour un instant la lecture de l'*Illustration*, afin de permettre qu'on l'examinât à son tour. Apparemment cet examen fut-il à son avantage, car les sourcils ne se froncèrent plus. Un sourire, si faible, qu'il fallut le surprendre au passage, détendit à peine les lèvres de la dame ; elle consentit à regarder en face M. de Sembach.

Celui-ci réunit la force nécessaire pour accomplir un acte d'audace ; il hocha le menton — oh ! imperceptiblement — mais assez pour que cela signifiât : « Est-ce que vous êtes disposée à entrer en relations avec moi ? Peut-on *jeter les bases d'une entente ?* » La dame sourit d'une façon plus accentuée, presque affirmative. Le baron, encouragé,

inclina à plusieurs reprises la tête sur son épaule, désignant un coin obscur de la brasserie; cela voulait dire : « Venez donc là-bas, nous causerons plus explicitement. » A quoi la dame répondit par des secousses négatives du chef. Le baron, en manière de supplication, plissa les paupières, arqua les sourcils et ramassa les lèvres. O merveille de la pantomime ! la dame comprit la nuance exprimée par cette grimace, pourtant insaisissable, car elle indiqua du menton son mari absorbé par le jeu de dominos. C'était l'obstacle ; elle ne pouvait bouger de place.

Le baron, chez qui l'ingéniosité naissait peu à peu, tira un crayon de sa poche, le montra des yeux, puis désigna l'*Illustration ;* au bas de la dernière page du journal, il écrivit ces mots : « Demain, trois heures, omnibus, place de la Bourse. » Il ferma le carton-reliure et le jeta négligemment sur une table voisine. Et il compta les solives du plafond.

Deux minutes après, la dame profita d'une pause pour envoyer son enfant chercher l'*Illustration ;* le précoce amateur de dominos obéit en rechignant et le jeu reprit, tandis que cette mère extraordinaire semblait se plonger dans la lecture d'une *Excursion chez les Galibis*. Le baron guettait anxieusement le résultat de sa démarche ; la dame leva la tête, acquiesça des paupières ; elle eut soin de déchirer à la dérobée, et de façonner en boulette le coin de la page où M. de

Sembach avait écrit. L'homme poussiéreux gagna une dernière partie, étira ses bras, paya les consommations, et emmena son enfant et sa femme; celle-ci se leva avec beaucoup de dignité et suivit son époux sans regarder en arrière. Le baron remarqua même qu'elle avait les jambes relativement courtes.

A l'idée de se conjuguer avec une personne douée de tant d'astuce, M. de Sembach gambada de joie. Il repassa en sa mémoire les biographies des séducteurs illustres auxquels il osa se comparer ; dans la rue, il traduisit tout haut la conclusion qui s'imposait, par cette phrase dénuée d'élégance : — « Les femmes quand elles s'y mettent sont de fières gueuses ! » A quoi un passant, chez qui la phrase saisie au vol éveillait de sympathiques constatations, répondit : « Pour sûr, alors ! »

La veille d'un rendez-vous, on dort peu ; la nuit s'écoula, pour Claude-Michel, en conjectures touchant la journée du lendemain. L'épouse du joueur chétif viendrait-elle ? ne viendrait-elle pas ? Avait-elle voulu, comme tant d'autres, s'amuser à l'exposition d'un roman dont le dénouement l'eût effarouchée ? M. de Sembach essaya toutes les postures que l'on peut prendre dans un lit : la planche, le chien de fusil, le plat ventre, l'arc de cercle, etc. ; aucune ne lui procura le sommeil ; tantôt il se voyait en attitude mythologique auprès d'une déesse aux yeux

ardents et au torse bas; tantôt il se figurait battant la semelle aux portes d'un bureau d'omnibus et se morfondant en pure perte; il ne s'endormit qu'à l'heure trouble où les tombereaux de voirie trimballent leur morne plainte dans le froid du matin.

Vers midi, réveillé par le chant national d'un danois qui logeait près de lui, Claude-Michel s'assit sur son séant; confusément il songea: « J'ai quelque chose d'important à régler tantôt! — Mais quoi? » Et cela se précisa tout d'un coup: « C'est à deux heures que je m'abouche avec madame X...! » Il élabora une tenue où la sobriété le disputait à l'élégance; il mangea peu, selon la recommandation du Valaque; il ne s'agissait point de se congestionner le cervelet. Et, le cœur cerclé d'une joie anxieuse, il se dirigea vers le bureau d'omnibus dont le chalet s'érige à gauche de la Bourse; il était moins le quart à l'horloge infaillible.

M. de Sembach s'adossa à la grille, afin d'opposer plus de résistance aux allants et venants, et il regarda le spectacle de la place; les hurlements barbares des financiers derrière lui l'assourdissaient; impossible de s'analyser au milieu d'une clameur pareille; l'effort admirable des percherons démarrant et tirant les omnibus lui procura une sensation esthétique assez satisfaisante; la noblesse de ces bêtes et la classique beauté de leurs formes pleines le frappèrent; il

avait oublié le motif qui l'amenait à cet endroit, lorsqu'un frôlement rapide le suscita : madame X... était là ! elle avait pris les devants, et ne se retourna qu'une fois pour voir si on la suivait.

Sembach emboîta le pas. Madame X... avait une tournure preste ; elle cheminait avec l'inconcevable vélocité des petites femmes et figurait assez bien une menue fourmi brune regagnant sa fourmilière ; elle fit mille détours et gagna par des rues écartées le square des Arts-et-Métiers où elle s'assit. M. de Sembach osa l'aborder Comme il y avait entre eux la complicité d'une fourberie, ils étaient déjà de vieilles connaissances, et ce fut sans rire que Claude-Michel balbutia à madame X..., en guise de préambule : « Comment vous portez-vous, chère madame, depuis hier ? »

Madame X... répondit à la hâte : « Très bien, merci ; vous savez, je n'ai qu'une minute à moi, et nous sommes dans un quartier où logent beaucoup de mes clients. »

Le baron ne laissa pas tomber l'entretien, qui commençait pourtant assez mal : « Je vous remercie d'être venue ; j'avais tellement peur de ne pas vous voir.

— Dame, vous avez une certaine audace ; mon mari est très jaloux ; s'il avait surpris votre mot, j'étais perdue.

— Pas de danger, il était trop absorbé par ce jeu ridicule.

— Oui, croyez-vous ! fit la petite dame soudain communicative ; dire qu'il m'emmène chaque soir dans cette brasserie où je m'ennuie à périr, pendant qu'il remue ces machins d'os ! Pas une fois il ne m'a proposé d'aller au théâtre. Dès que le magasin est fermé, on dîne, et en route pour la *Pintade*. Quel supplice ! » Elle parlait précipitamment, avec un léger accent méridional ; cependant, des yeux, elle détaillait le baron qui s'efforçait à des attitudes désinvoltes. « Vous non plus, reprit-elle, vous n'aviez pas l'air de vous amuser ?

— Je suis si seul, sans un parent, sans un ami, dans cette grande ville.

— Vous êtes dans le commerce aussi ?

— Non... je vais entrer dans un consulat.

— Oui, je vois, vous ne faites rien ; vous êtes étudiant.

— C'est cela même, affirma le baron, sérieux. Donc, je me sens très isolé à Paris, et le cœur trop vide.

— Bien vrai ?

— Oh ! si vous vouliez, vous seriez mon amie, vous.

— Comme ça, tout de suite !

— J'ai pour vous une très vive inclination ; toute la nuit j'ai songé à vous.

La petite dame parut flattée d'avoir été la cause d'une insomnie. Les femmes ne sont jamais indifférentes aux souffrances qu'elles déterminent. Le

baron insista : « M'acceptez-vous comme ami ? » Madame X... hésitait à s'engager : « Je réfléchirai... Comment vous appelez-vous ?

— Claude-Michel de Sembach.

— Claude, c'est joli ; vous êtes noble ?

— Baron. »

La perspective de commettre l'adultère avec un gentilhomme ne fut point désagréable à madame X... (Elle avait lu des romans historiques.) M. de Sembach savait vivre ; il s'abstint de réclamer le nom de la dame, pensant bien qu'elle le lui dirait un jour ou l'autre. Avant tout, il fallait boucher les silences avec des banalités flatteuses.

— Vous êtes fort jolie...

— Mais je n'ai pas eu le temps de me coiffer, figurez-vous ; je suis partie à l'improviste. D'ordinaire, je ne puis m'absenter avant trois heures ; mais je tenais à ne pas vous faire attendre.

— Ça, c'est gentil ! (Pourquoi ? ce n'est que poli, pensa-t-il en même temps.)

— Il faut que je rentre.

— Déjà ! (Au fond, nous en avons assez dit pour une première fois.) Restez encore un peu.

— Le magasin est seul ; mon mari me gronderait.

— Quand vous reverrai-je ?

— Je vous écrirai ; donnez-moi votre adresse.

— Devrai-je vous répondre ?

— Oui, de vive voix. » Elle lui tendit la main qu'il baisa au poignet, pour se renseigner sur le

grain de la peau. Puis madame X... partit ; elle emportait dans son ridicule la carte du baron.

Celui-ci s'étonna de la simplicité avec laquelle les choses s'étaient passées ; il avait imaginé une entrevue dramatique où il aurait été obligé de trouver des phrases passionnées et persuasives ; il en avait déjà préparé quelques-unes qui lui restaient pour compte, inutiles, comiques même comme un feu d'artifice contremandé. Madame X... n'avait eu aucun trouble ; elle l'avait examiné de même que l'on examine un employé avant de l'engager ; elle avait remis à plus tard sa décision ; et voilà !

Or, le baron avait cette forme romanesque de la sensualité qui ne s'accommode pas des aventures communes ; il fut déçu et se demanda s'il ne valait pas mieux se réserver pour une autre maîtresse. Mais cela dura peu ; le travail de l'imagination se fit dans le trajet du jardin à l'hôtel, et en passant le seuil des *Deux-Mondes*, le baron avait découvert au sujet de Madame X*** mille particularités mystérieuses qu'il narra au Valaque.

Le jour suivant s'écoula sans incident ; à neuf heures du soir, le suisse de l'hôtel apporta une petite enveloppe d'un rose commun ; l'adresse semblait écrite par une gamine d'école primaire. M. de Sembach décacheta et lut :

« Monsieur,

» Vous m'avez dit que vous aviez besoin d'une

amie ; moi aussi, j'ai besoin d'un ami, parce que je m'ennuie. Seulement, je suis une petite créature qui s'attache très vite, et je ne voudrais pas m'embarquer dans une amitié, et que ça ne soit pas sérieux de votre part. Je souffrirais trop.

» Vous ne me déplaisez pas, vous avez l'air comme il faut. Soyez au square des Arts-et-Métiers demain, à cinq heures, quand la nuit tombe ; on cause mieux et on n'est pas vu.

» Agréez mes civilités empressées. »

Un B. majuscule était toute la signature. L'orthographe réclamait une grande indulgence. M. de Sembach se consola en se souvenant que madame de Sévigné n'était pas trop scrupuleuse sur ce chapitre. Déjà les préjugés sociaux agissaient sur lui ; il s'était préoccupé de la toilette de madame X*** ; il l'avait jugée plus soignée que son style. C'était l'important.

Madame X*** se trouva exacte au rendez-vous ; elle se glorifiait d'une probité commerciale. Elle ne tarda pas à poser la question, comme il convenait :

— Eh bien ! vous avez reçu ma lettre ; que répondez-vous ?

— Je vous appartiens pour l'éternité.

Madame X*** déposa la défiance dont elle s'était armée ; elle devint prodigue de détails sur elle et sur ses entours. Elle dit son nom, mais, par une malechance inouïe, le baron l'entendit mal et n'osa le lui faire répéter ; plus tard il ne

se soucia plus de ce détail. En sorte que madame X*** resta cataloguée dans son souvenir, sous ce titre assez vague : « *Berthe ou la Femme de l'horloger de Goblet.* »

Elle vendait des montres dans le quartier du Marais ; le commerce ne marchait pas mal ; sans doute, elle eût préféré vendre des curiosités, mais enfin on ne choisit pas son destin, n'est-ce pas ? Elle avait été mariée à l'homme qui avait l'insigne honneur de remonter la pendule d'un grand parlementaire.

La nuit s'appesantissait sur le square ; M. de Sembach prit l'horlogère dans ses bras, et tendit une oreille attentive au flot de sottises qu'elle déversait constamment ; elle lui apprit que son mari ne lui plaisait pas ; d'abord, il était phtisique. Ce n'était pas de sa faute, soit ; tout de même elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir. L'horloger aggravait son mal par l'abus de la bicyclette ; chaque jour, il rentrait en nage, et suffoqué ; le dimanche, il partait de bon matin, passait douze heures à trépigner entre deux roues et vers le soir, s'échouait à la maison, harassé, toussant à rendre l'âme. Était-ce une existence pour une femme jeune, solide, aimante et douée de quelque tempérament ?

Le baron accorda que ce n'était pas en effet une existence pour une femme jeune, etc., etc. Et pour se récompenser, il l'embrassa dans le cou ; la peau était chaude aux lèvres ; il s'y attarda. L'en-

tretien prit alors un tour plus intime; le baron supplia madame X*** de consentir à une entrevue privée; l'hôtel des *Deux-Mondes* était situé dans une rue déserte, au beau milieu d'un quartier populeux, au centre des affaires : deux avantages. Mais la Femme de l'Horloger de Goblet résistait ; non qu'elle voulût retarder sa chute, elle était trop pratique pour bouder contre son cœur. Mais elle préférait un autre local. Des clients à elle habitaient auprès de l'hôtel. Comment faire? Bah! Elle chercherait ; et elle accorda ses lèvres, en guise d'arrhes, au jeune homme. Cette fois il la reconduisit; ils se quittèrent après de nouveaux jeux de lèvres.

Madame X... n'en était pas à son coup d'essai. Elle avait l'expérience des hommes et de la vie; le soir même elle envoyait sous enveloppe à son ami une découpure de journal, glorifiant la somptuosité d'ameublement d'un hôtel spécial situé aux environs de la Chaussée-d'Antin. « Allez m'attendre à cet hôtel et donnez votre nom au bureau. »

Le baron avait moins de curiosité d'un dénouement aussi calme; il était trop tard pour reculer. Il s'en fut au rendez-vous. A première vue, il crut s'être trompé; dans la rue discrète, au numéro indiqué, il ne semblait pas qu'il y eût trace d'hôtel; pas d'écriteau, pas de plaque en zinc mentionnant l'heure des repas; point de chasseur en attente sur la banquette; un vestibule pareil aux vestibules

des maisons tranquilles. Cependant, à son entrée, une bonne en tablier blanc sortit d'une porte latérale ; il s'informa : « Pouvez-vous me donner une chambre ?

— Oui, monsieur... Au mois ou à la journée ?

— A la journée, » fit-il, en rougissant.

On le mena au premier ; l'annonce n'avait pas exagéré la somptuosité de l'ameublement ; le thuya plaqué y alternait avec la peluche bleue et la soie jaune. Dans un coin sombre, un paravent dissimulait la toilette ; devant la fenêtre, des rideaux épais verts à bandes grenat tombaient d'un lambrequin drapé ; la glace de l'armoire reflétait la glace de la cheminée, ouvrant à l'infini de chaque côté de la chambre une enfilade de salles pareilles. Dès que l'on passait entre elles, on voyait surgir quantité de figures fraternelles qui vous tenaient compagnie. Il y avait sur la cheminée une pendule de porcelaine représentant un Amour hydrocéphale qui guidait à l'aide de rubans roses deux lions couleur cachou : exercice bien difficile à exécuter. Des bougeoirs flanquaient le jeune dompteur.

Les adultères qui s'étaient succédé en cette chambre depuis la fondation de l'hôtel y avaient laissé une odeur complexe de poudre de riz et d'eaux de toilette, dont le tapis s'était imprégné. Le baron butta contre un des poufs de velours saphir qui obstruaient le passage, de complicité avec les fauteuils crapauds ; en se retournant, il découvrit le lit.

Ce lit était large et triomphal; on eût dit l'autel consacré au culte d'une divinité clandestine, tant il resplendissait de soie et de brocart, sous le baldaquin Louis XVI à panaches sculptés en plein bois. Le rouge cerise de la couverture luttait avec le bleu ciel de l'édredon, tandis qu'un rose éteint doublait les draperies adjacentes; ces teintes s'accordaient de leur mieux au vert pomme de la soie qui garnissait les murailles. Le baron s'étonna d'avoir à débourser dix francs seulement pour toutes ces splendeurs. On les compléta en apportant une bouteille de champagne et des coupes : c'était l'habitude de la maison.

Ces préparatifs s'achevaient au moment où la Femme de l'horloger de Goblet entra. Elle vérifia la chambre d'un coup d'œil habitué, la trouva jolie. Aussi, dès le départ de la bonne, elle leva sa voilette, et tendit au baron ce que nous appellerons le « baiser à Dieu » de cette location; elle dit : « C'est coquet, ici. » Et elle essaya plusieurs sièges, les déclara confortables. Cette chambre meublée avec un goût barbare réalisait le comble du luxe, comme on le décrit dans les feuilletons.

Elle se prêta de bonne grâce à tout ce que voulut M. de Sembach; elle se laissa enlever ses vêtements superficiels et ceux, plus intimes, que défendent une infinité de cordons noués plusieurs fois. Elle dit : « Prenez garde, vous allez tout emmêler »; et « Vous vous casserez un ongle »; et « Non, ce n'est pas comme ça » et « Ça s'enlève par en bas. » Elle

prouva qu'elle était femme de méthode, ne consentit pas à ôter son corset avant d'avoir déposé son chapeau sur l'amour hydrocéphale ; elle pliait proprement cnaque pièce qu'elle avait retirée. A partir du moment où elle fut en tenue de cycliste, elle déclara qu'elle terminerait seule, et s'enfuit derrière le paravent.

Le baron procéda, de son côté, aux derniers préparatifs, et s'inséra dans le lit ; durant les quelques minutes où il dut patienter, il médita sur la beauté d'une organisation sociale qui permettait à deux personnes venues de pays différents, et qui s'étaient ignorées jusque-là, de se rencontrer ainsi et sans plus tergiverser, sur l'oreiller bienveillant d'un lit de garni ; les rideaux se fermèrent, une demi obscurité créa du mystère, et la forme petite quoique grassouillette de madame X... monta à l'assaut du sommier.

Le reste est physiologie...

La Femme de l'horloger de Goblet possédait une excessive dignité qu'elle affirmait dans ses moindres gestes. L'adultère même n'arrivait pas à la lui faire perdre. Elle était de celles qui, au cours des pires luxures, se refusent néanmoins à vous tutoyer ; elle n'avait pas de ces abandons, de ces câlineries d'après aimer. Aussitôt la chanson finie, elle sautait à terre et revenait ensuite calme, grave, réservée. C'était une bourgeoise à qui ses sens n'enlevaient rien de son sens commun ; elle avait pour principe de tout faire

en son temps ; et, dix secondes après le dernier baiser, elle croisait sa chemisette, rentrait les épaules, et causait de choses sérieuses. Le baron, l'ayant questionnée sur sa conception de l'amour, s'attira, avec un regard surpris, un « qu'est-ce qu'il vous faut donc ? » Madame X... divisait l'amour en deux phases : *avant*, la poésie de romances populaires ; *après*, la mutuelle satisfaction des désirs robustes. Comme elle appréciait peu la première phase, elle avait soin de l'abréger le plus possible.

Des générations de bourgeoises, ses grand'-mères, avaient stratifié en elle un égoïsme pratique ; elle n'eût jamais quitté le magasin avant trois heures, n'y fût jamais rentrée passé cinq heures. Elle s'accordait par semaine trois séances de volupté en cachette, pas une de plus. Durant ces séances, elle s'ingéniait à utiliser le temps de son mieux. Si elle bavardait, c'étaient réflexions et calculs faits tout haut. Un seul sujet la distrayait de ces préoccupations : son mari. Elle nourrissait à l'endroit de ce pauvre homme malingre une rancune d'autant plus forte qu'elle était injustifiée ; on cite plusieurs cas analogues.

L'horloger n'avait qu'une passion : la bicyclette. Le dimanche, il invitait à déjeuner un personnage que l'on nommait le *Capitaine*. « A quelle arme appartient ce militaire ? » demanda le baron, soudain jaloux. On lui répondit que le *Capitaine* n'était pas soldat, mais capitaine de route dans l'association de touristes à laquelle le mari de madame X...

était affilié. L'invité du dimanche mangeait impudemment, et persistait malgré les rebuffades à revenir le dimanche suivant. L'horloger partait avec lui, et le soir, à sa rentrée, il fallait le frictionner arrêter les quintes de toux qui le brisaient. Quant à l'enfant, il détestait sa mère et l'espionnait.

Cette narration, arrosée de champagne, remplit les pauses inévitables. A la tombée de la nuit, madame X... se réfugia derrière le paravent, reparut ensuite en cycliste, réintégra ses jupons, sa robe, son corsage; elle tira d'une pomme de bois une houppe qu'elle secoua d'un coup sec, afin de jeter l'excès de poudre, puis elle se la promena avec soin sur la figure, mouilla ses deux index qu'elle passa sur ses paupières ; elle plaça son chapeau, le perça d'épingles, noua sa voilette, et disparut après un baiser d'adieu, subi à la hâte.

M. de Sembach avait tout lieu d'être ravi ; jamais la Femme de l'horloger de Goblet ne l'induirait en dépense de sentiments ; elle le mènerait sans encombre jusqu'à l'époque de ses fiançailles avec mademoiselle Schwartzpflantz. Le Valaque avait proclamé : « Il ne faut pas compliquer sa vie ! » Madame X... était régulière comme une fonction ; elle n'attribuait aucune importance aux choses du cœur. Bref, la maîtresse rêvée.

Dorénavant, le lundi, le mercredi et le vendredi, la maison spéciale abrita les amours du baron et de la petite bourgeoise. Parfois la chambre où ils s'étaient connus se trouvait occupée ; on leur

en donnait une autre un peu plus somptueuse, ornée d'une table en faux Boule. Madame X... réclamait le champagne, non qu'elle en fût très friande, mais elle entendait ne rien changer aux habitudes prises. La conversation roulait comme de coutume sur l'horloger, sur ses dernières promenades. Le « Capitaine » avait failli se tuer dans une descente ; le commerce prospérait et l'enfant continuait à épier sa mère pour la prendre en faute ; curieuse précocité, vraiment !

Claude-Michel amena son amie à lui parler du passé; naturellement, ce passé jeta quelque lumière sur le présent. Madame X.. raconta ses débuts dans la carrière du mensonge. Un de ses cousins marié l'avait serrée de près, à la campagne; tous deux étaient à l'écart, dans une chambre attenant au salon où M. X... et la cousine jouaient au piquet. Madame X.., n'osa se défendre « crainte d'attirer son mari par le bruit » et le lâche cousin n'abusa pas que de la situation ! S'il avait déployé une virtuosité supérieure, un pareil manque d'égards se fût excusé ; hélas ! il n'avait aucune excuse. De cela surtout la Femme de l'horloger de Goblet lui garda rancune. Depuis, d'autres maraudeurs s'introduisirent par la brèche faite à sa vertu. Elle prononçait avec respect le nom d'un individu redoutable, « le Général, » ainsi appelé parce qu'il était inspecteur général des douanes en Bretagne; il écrivait tous les quinze jours à madame X... des lettres

tendres d'homme sur le retour. Elle en lisait des passages, pour occuper les *temps froids* de ses rendez-vous, et c'était un sujet de conversation difficile à épuiser. Le Général avait depuis trois ans le poste d'amoureux principal de cette accorte bourgeoise; il nourrissait l'espoir de se rapprocher, sollicitait une nomination dans la zone de Paris. Il avait échangé des fantaisies avec l'horlogère, mais il préférait les heures d'intime confiance, où les messieurs âgés donnent de sages conseils à leurs amies plus jeunes, et leur déversent paternellement sur le front des pannerées de souvenirs.

Au bout d'un mois de ce régime, M. de Sembach, qui ne s'accoutumait pas aux délices d'une vie régulière, découvrit soudain que sa femme mariée était une simple dinde. Il y a de ces révélations; elles se produisent lorsque ce compagnon intérieur — que saint Antoine avait on ne sait pourquoi extériorisé, — demande à se rendormir. La tranquille, monotone et incurable sottise qui ornait la Femme de l'horloger de Goblet resplendit alors comme le Dôme des Invalides après un orage. M. de Sembach ne se pardonna pas d'avoir aimé une bête, et il le lui pardonna moins encore à elle-même; il est rare que l'on n'en veuille pas aux gens de ce que l'on se soit trompé sur leur compte.

Etrange harmonie des couples! Juste à ce moment, madame X... s'applaudissait d'avoir élu un

amant aussi accompli à tous égards, régulier, bien élevé, correct, exact, ayant des muscles rudes et une voix douce; les symptômes de lassitude qui assombrissaient le dit amant lui échappèrent. Elle apportait trois fois par semaine une quantité de potins absurdes qu'elle débitait d'affilée; longtemps Claude-Michel se retint d'endiguer ce flux de paroles avec l'édredon, comme Othello fit pour Desdémone. Lorsque l'horripilation dépassa les bornes, il adopta une tactique : il se jeta sur madame X... lui scellant rageusement les lèvres à coups de baisers; pendant qu'elle embrassait, elle ne parlait pas, et c'était toujours ça de gagné. D'abord elle fut charmée de ce supplément de caresses, et les subit volontiers; puis, comme elle avait le sens de l'opportunité, elle se débattit : chaque chose en son temps, n'est-ce pas? Elle imposa quand même son bavardage; le baron s'exaspéra; on lui répondit : « Qu'avez-vous donc? Vous êtes malade? »

Une découverte en entraîne une autre; M. de Sembach aperçut divers détails qui ne l'avaient point frappé auparavant : madame X... n'était plus de la première jeunesse; les lignes jadis rigides de son corps tendaient à s'infléchir, et il y avait autant de circonspection que de dignité dans son entêtement à ne jamais retirer sa chemise et à fermer les rideaux; et puis la vision du malingre et poussiéreux horloger gâtait les meilleures joies; après tout, la phtisie

est en une certaine mesure contagieuse. Cela conduisit M. de Sembach à ne plus supporter le cynisme qui l'avait d'abord amusé. Il arriva en retard à un rendez-vous, s'en excusa mal ; au rendez-vous suivant, il fut également en retard ; il n'attendait plus que madame X... donnât le signal de cesser ses hostilités ; il lui rappelait l'heure, ou, sournoisement, avançait sa montre d'une belle demi-heure.

Ils n'étaient plus retenus que par le lien si frêle d'une habitude ; mais ni l'un ni l'autre ne voulait assumer l'initiative d'une rupture ; la situation se fût traînée des mois et des mois, si le baron, en sa qualité d'homme, ne l'avait dénouée comme il sied par un de ces manques d'égards que les femmes ne pardonnent point : il ne vint pas au rendez-vous, et n'eut pas même l'attention d'envoyer contre-ordre.

Le lendemain, il reçut, à l'heure du dîner, le billet ci-dessous :

« Monsieur,

» Vous vous êtes conduit comme un grossier personnage ; vous m'avez fait poser deux heures, et vous n'êtes pas venu ; la chambre n'était pas payée, le gérant a couru après moi dans la rue pour me réclamer l'argent. Je ne veux plus revenir dans cette maison, et je ne veux plus vous revoir.

» C'est égal, je n'aurais jamais cru çà de vous. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

» BERTHE. »

Il afficha un soulagement immense ; Manonlesco, mis au courant de cette rupture et des conditions dans lesquelles elle s'opérait, conclut : « Que cela vous serve de leçon! Voyez-vous, ici-bas, on est toujours récompensé des mauvais procédés que l'on a eus avec les femmes. »

Ce sage émettait là une vérité indiscutable ; faute de l'avoir approfondie, le baron devait plus tard souffrir dans son cœur. Pour l'instant, il faisait le bilan de sa liaison, laquelle avait duré trois mois ; en ces trois mois, il avait acquis quelque connaissance pratique de la femme ; il devait aux leçons de madame X... une science du plaisir qu'il n'aurait pas poussée aussi loin avec une personne moins « matérielle. » Il en est des liaisons comme des plaisanteries, les plus courtes sont les meilleures ; elles ne vous laissent ni remords ni regrets.

Toutefois Claude-Michel apprit dans la suite que l'hôtel où il s'était diverti possédait un corridor secret d'où l'on pouvait espionner les voyageurs de passage sans qu'ils s'en doutassent ; il déplora que ce trafic lui interdît dans l'avenir l'accès d'une maison si commode. D'autre part le directeur de l'*Hôtel des Deux-Mondes* avertis-

sait MM. les pensionnaires non mariés qu'il leur était défendu d'accueillir des dames chez eux. Le baron décida de quitter la table d'hôte de Babel et de se mettre dans ses meubles. Le Valaque fut triste lorsque son ami l'informa de cette décision. Il lui dit : « Quoi qu'il vous arrive, soyez assuré que vous aurez en moi un conseiller scrupuleux et un camarade dévoué. » Et il lui emprunta cinq louis.

En vérité, ses avis valent mieux que cela.

VIII

LA PETITE FEMME DU QUATRIÈME

Le choix d'un appartement nécessite un nombre incroyable de courses, d'escaliers montés et descendus ; tantôt les logis, démeublés et trop grands, vous donnent l'impression d'une solitude que rien n'égaiera ; tantôt, habités encore par les derniers locataires, ils offrent le spectacle d'une existence médiocre sans espoir de mieux. L'odeur de la peinture fraîche vous saisit à la gorge, ou l'odeur du moisi vous indispose ; partout la même ordonnance : au rez-de-chaussée, une boutique ; un bureau à l'entresol, une administration au premier, un tailleur en chambre et une fleuriste au second, et au-dessus le fretin des rentiers en ordre décroissant jusqu'aux chambres de bonnes.

M. de Sembach courut les quartiers les plus divers, les rues désolées et vides qui descendent de la Butte, les rues solennelles et trop neuves des quartiers riches, Batignolles où grouille l'employé, Montrouge où l'étudiant abonde ; au cours de ces visites, il surprenait des coins de drames lamentables, ou le vaudeville du déménagement proche ; dans les locaux déserts, il disposait par la pensée un hypothétique mobilier, disant : « Là se placera le lit ; ce vide sera rempli par l'armoire ; ici, le buffet à bottines ; plus loin, une longue commode, et des étagères très anglaises, supportant des vases et des faïences colorées dont la gracilité me ravira. »

Il finit par louer un appartement rue Drouot, au troisième au-dessus de l'entre-sol : un salon, une salle à manger où il ne mangerait pas, une chambre à coucher, plus une pièce innommable, d'une ridicule exiguïté, sans air, sans jour, et qui s'intitulait cuisine. Le salon et la salle à manger prenaient vue sur la rue ; au-dessous on apercevait le balcon du premier où des employés de banque fumaient de continuelles cigarettes ; plus bas, les passants en raccourci et des fiacres qui s'accrochaient à partir de deux heures.

La chambre donnait sur une de ces immenses cours qui desservent quatre maisons différentes ; le nombre des fenêtres défiait l'imagination et causait le vertige ; la diversité des tuyaux de cheminées attestait la fantaisie des fumistes ;

et cette cour était sonore, et renvoyait l'écho des pas sur le pavé. La fenêtre du baron s'ouvrait à l'un des angles, en équerre avec les les fenêtres d'un appartement important, non loué, dont les persiennes restaient closes ; à la droite, l'accrochement de la maison voisine, en saillie, et l'escalier de service d'icelle ; la lumière était belle, l'exposition au midi. Le baron se promit des couchers de soleil flambant sur les ardoises ; il fut rassuré par la vaste étendue qui le séparait des voisins d'en face ; et, sûr d'un isolement relatif, d'un incognito suffisant, il loua.

Les peintres égayèrent de nuances claires les murailles et les boiseries ; un tapissier apporta des tapis si épais qu'ils vous donnaient l'impression de l'ataxie, et des meubles frêles, mais si distingués ! plus des divans à ravir un romancier mondain et des fauteuils de philosophe. Le lit, une merveille ! fut l'objet de soins attentifs ; le baron étudia vingt modèles de sommiers, et fixa son choix sur le sommier anglais, sans ressorts. Puis vinrent de vastes armoires à compartiments appropriés, où l'on avait installé tiroirs, planches à glissières, glaces tournantes, extenseurs, tringles, etc. Une grande table fut mise devant la fenêtre et garnie de ces accessoires de bureau qui vous persuadent que l'on travaille ; et, considérant l'aspect confortable et avenant de son chez-lui, le baron se jura à lui-même que jamais une femme ne troublerait

l'harmonie de ce sanctuaire. Puis, il s'installa.

Ayant un intérieur, il sentit le besoin d'une position sociale ; (un jeune homme doit exercer une carrière autant que possible libérale, voire officielle). Il sollicita un emploi, mal rétribué quoique très honorifique, au consulat de son pays ; l'emploi lui fut accordé, non parce qu'il était honorifique mais parce qu'il était mal rétribué. Les attributions du baron restèrent toujours assez vagues ; il était assimilé à d'autres personnages éminents dont les fonctions n'étaient guère mieux définies, encore qu'elles fussent plus grassement payées. Une ou deux fois par semaine il se rendait au consulat, causait familièrement avec des compatriotes, lisait des journaux, et recevait la visite d'individus auxquels il répondait, par ordre, que l'on ne pouvait rien faire pour eux. Au bout de quelques semaines, comme il parlait assez purement le français, il fut chargé de recherches sur l'Histoire du Droit des Étrangers en France, depuis les temps les plus reculés ; ce travail ne répondait à aucune utilité ; mais si l'on s'arrètait à de pareilles considérations, on ferait bien peu de chose ici-bas.

M. de Sembach se dressa un plan d'existence. On était en décembre ; il espérait atteindre sans encombre le mois de mars, où il serait présenté à mademoiselle Hilda de Schwartzpflantz Jusque-là il se consacrerait à l'ouvrage qu'il avait entamé.

Le matin, il se levait de bonne heure, travaillait

à débrouiller son sujet, descendait manger chez un gargotier isolé, relativement honnête ; et, le café bu, il courait s'installer à la Bibliothèque Nationale, devant des recueils d'ordonnances, et des encyclopédies juridiques ; puis il rentrait en flânant, musait jusqu'au dîner qu'il prenait en compagnie de camarades. Les soirées lui paraissaient interminables, ainsi que les dimanches ; la musique, le théâtre, les distractions bruyantes, les ordinaires palliatifs de l'ennui, ne le distrayaient qu'à moitié. Il s'enferma chez lui pour lire et fumer beaucoup. Cependant la nature protestait contre ce régime, et souvent la dame du pastel revenait hanter les rêves du baron.

L'hiver, au mois de décembre, a parfois des indulgences inattendues ; il est des jours de beau soleil où l'air s'anime d'une chaleur de printemps factice, où la douceur de vivre se réveille pour un temps dans le cœur des pauvres gens ; au charme de ce renouveau fugitif se mêle un rappel de froid, très discret, la menace des nuits de gel terrible, que l'on oubliait déjà. Il est exquis, en ces après-midi fallacieuses, d'ouvrir les fenêtres et de laisser entrer à flots la belle lumière qui réchauffe, et de songer à toutes les choses délicieuses, vaines, qui dépendent de cela : la gaîté, la méditation, et aussi l'amour.

Le baron s'abandonnait à la mélancolie, car il eût mieux goûté ces plaisirs s'il avait eu quelqu'une à qui confier ses impressions ; ces jours-

là, il restait accoudé à sa croisée, épiant d'un œil de regret l'atelier de plumassières placé à l'autre bout de la cour, hors de portée ; il y avait là une vingtaine de femmes que Claude-Michel désirait en bloc, de confiance. Peu à peu le jour déclinait, l'ombre paraissait monter du fond de la cour et envahir les murailles : une lueur d'un rose très fin s'allumait sur les ardoises du toit, caressait les cheminées de pierre, mourait sur l'arête de zinc du faîte ; un petit nuage au ciel se teintait soudain, passait au mordoré, puis au gris foncé ; le calme du crépuscule venait alors tandis que les bruits de la cour se faisaient plus rares et plus sonores ; des pas attardés prenaient une signification mystérieuse ; et le froid surgissait.

Le baron aimait cette heure qui l'obligeait à l'analyse de soi-même. Amiel prétendait que les premières heures du jour étaient les plus propices à la phénoménologie ; les dernières favorisent l'autopsychologie. Claude-Michel distillait de la tristesse noble.

Un soir, il suivait selon sa coutume, le reflet tendre du couchant sur les ardoises, quand il fut tiré de son extase par le choc de persiennes contre le mur. A l'étage supérieur, une fenêtre venait de s'ouvrir ; cette fenêtre se trouvait en équerre avec celle du baron ; une jeune femme très accorte y apparut un instant, contempla la cour comme si c'eût été un site des Alpes, finit par découvrir

M. de Sembach le nez en l'air ; elle rougit, et ferma la croisée. Il n'en fallait pas plus pour lier deux êtres.

Le baron resta quelques minutes à guetter le retour de la jeune personne. Ce soir-là, le soleil se coucha sans lui, tant Claude fut absorbé par la voisine. Il retourna s'asseoir sur son divan afin de méditer plus commodément ; au bout d'un certain temps, il se résuma ainsi : « Il y a dans la maison une petite femme qui est joliment jolie ! » et ce simple énoncé lui sembla fécond en déductions. Ce n'est pas qu'à plusieurs reprises, il ne se fût levé pour vérifier l'état de la croisée susdite, et ne se fût désolé de la voir close. Il refusait d'admettre que la jeune femme ignorât le bouleversement amené par sa seule présence dans l'univers de Claude-Michel. Evidemment, il n'y avait pas que cette créature ; le dehors regorgeait de ses pareilles. Mais qu'elle fût installée à proximité, cela troublait fort notre ami.

A nuit noire, il se décida pourtant à quitter la place et à sortir ; il en était à se questionner sur l'état civil de la personne. Quand un homme se demande au sujet d'une femme : « Qui est-ce » ? il a le pressentiment inconscient qu'il sera son amant, et neuf fois sur dix, cela se produit. Sembach aurait pu questionner le concierge ; il craignit que cet esclave ne se permît de sourire ; le jugement des inférieurs lui était insupportable. Il dîna vite, mal, employa piteusement sa soirée, et

rentra de mauvaise humeur. La voisine avait refermé ses volets.

Le lendemain, il passa la journée chez lui, à travailler ; il avait tout à fait oublié les événements de la veille ; à deux heures, il ouvrit la fenêtre pour renouveler l'air et chasser la fumée. Tandis qu'il annotait des fiches, à sa table, il sentit qu'on l'observait ; il leva la tête, et surprit le regard de la voisine fixé sur lui. Comme la veille, elle se retira ; mais quelques minutes plus tard, elle était encore accoudée à l'appui de sa fenêtre, d'où elle découvrait à vol d'oiseau le baron en train d'annoter. Cette besogne excitait sans doute sa curiosité, car elle se penchait un peu pour voir dans la chambre ; elle se laissa prendre une seconde fois en flagrant délit de curiosité, et se sauva

Le jeu de cache-cache se répéta le lendemain et les jours suivants ; puis la voisine feignit soudain d'ignorer qu'il y avait, à l'étage inférieur, un garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, que sa présence émouvait grandement ; bien mieux, elle parut supposer que la maison ne comportait pas de troisième étage, car elle regarda successivement toutes les parties de la cour à l'exclusion de la fenêtre du baron ; elle affectait la nonchalance d'une qui ne se croit pas épiée. M. de Sembach avait beau jeter à terre de lourds et bruyants objets, afin d'attirer l'attention de la dame. Elle semblait affectée de la pire surdité, celle des gens qui ne veulent pas en-

tendre ; mais selon l'expression du poète allemand, « la queue d'un sourire frétillait à l'angle de ses lèvres. »

Toujours à l'heure de dîner, la petite femme fermait ses contrevents et descendait ; le baron s'ingéniait à la rejoindre sur l'escalier et n'y parvenait point, il partait trop tôt ou trop tard.

Il apprit du moins son nom ; il était entré dans la cage vitrée — où l'esclave préposé à la porte accomplissait d'obscurs travaux d'art sur des pantalons — et il examinait des enveloppes à son adresse. Soudain, l'esclave bondit au dehors et appela : « Mademoiselle Verdier ! Il y a une lettre pour vous ! » Le baron eut le temps d'apercevoir la voisine qui murmura un merci et disparut. Aussitôt, le dialogue suivant s'engagea entre lui et le concierge :

— Tiens ! il y a une nouvelle locataire ?

— Non, monsieur le baron.

— Quelle est donc cette dame à qui vous avez parlé ?

— C'est la Petite Femme du quatrième. Elle est dans la maison depuis un an !

— Ah ! je ne l'avais pas remarquée.

— Elle habite au-dessus de vous !

— Vraiment ? C'est bizarre. (Au fond, cela n'avait rien de bizarre !) Je croyais que ce n'était pas loué.

— Elle était en voyage ; elle est revenue il y a une quinzaine.

— Une quinzaine ! Tiens, tiens !

— Elle est bien gentille, bien tranquille ; elle se conduit très convenablement ; on dirait presque une femme honnête, vous savez.

— Tant mieux pour elle ! termina le baron qui comprenait que l'entretien avait assez duré.

Ainsi, mademoiselle Verdier était une femme « pas honnête » qui se conduisait très convenablement ; dès lors, M. de Sembach redoubla d'assiduité à la fenêtre, et s'il lui arrivait de recevoir la visite d'un collègue, il avait soin de l'éloigner, par les tactiques les plus habiles, de l'endroit d'où l'on pouvait apercevoir Mademoiselle Verdier ; le soir, il fuma de nonchalantes cigarettes en plein air par des froids de plusieurs degrés au-dessous de zéro. Tant de preuves de constance et d'une robuste constitution finirent par émouvoir la Petite Femme du Quatrième ; un jour elle sourit ouvertement ; le lendemain elle daigna chantonner, et lorsque le baron, tout à fait à son aise, eut risqué le salut préliminaire de toute liaison, elle le rendit sans hésiter.

Mon Dieu, le bonheur des uns fait souvent le plaisir des autres ; l'atelier de plumassières situé au fond de la cour manquait de distractions ; le manège du baron et de mademoiselle Verdier lui en fournit une. Ces demoiselles s'intéressèrent vivement à l'intrigue qui se nouait, elles apportèrent des jumelles afin d'en suivre les évolutions ; et elles se repassaient les lorgnettes avec une

fraternité touchante. Toutes, elles souffraient d'un romanesque aigu et c'était l'apaiser, en une certaine mesure que d'espionner le roman d'autrui.

Longtemps ces demoiselles discutèrent entre elles l'état civil de leurs personnages ; elles trouvèrent le baron fort bien, quoique « un peu zozo »; elles trouvèrent mademoiselle Verdier pas mal, elles la classèrent dans le genre « chiffonné ». Elles avaient tout de suite reconnu la jeune femme pour une de leurs pareilles. Figurez-vous un drôle de petit museau qui tenait de la souris, des yeux gris très gais, une bouche fraîche en « promesse de baisers » et des cheveux blonds ondulés; une taille bien prise, peu de poitrine, et pourtant des épaules ; l'ensemble représentait une jeune personne, infiniment gracieuse et spirituelle d'allures, qui possédait à fond l'art de s'habiller avec goût et de se déshabiller avec à-propos.

Donc, l'atelier de plumassières éprouva, par un obscur esprit de corps la plus complète sympathie pour mademoiselle Verdier que l'on surnomma aussitôt « la Souris ». On appela Sembach le « Terre-Neuve », sans doute parce qu'il avait de bons yeux de chien. Le Terre-Neuve ayant salué la Souris, et celle-ci lui ayant rendu son salut, l'événement fut commenté. Allait-il lui parler? Répondrait-elle ? Non, ils ne se parlaient pas. Durant trois jours, à la grande impatience de ces demoiselles, leurs comédiens ordinaires se main-

tinrent sur la réserve et tout se borna, hélas ! à des saluts échangés.

Le quatrième jour, on constata que la conversation s'engageait. En effet, le Terre-Neuve avait dit à la Souris :

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, monsieur, avait-elle répondu.

— Il fait bon, ce tantôt ! ajouta le Terre-Neuve.

— Meilleur qu'hier.

— On se croirait presque en mars.

— Parce que le soleil donne ; à l'ombre, il y a de la glace.

— Vous êtes frileuse ?

— Non ; vous non plus ?

Certes, l'amorçage de l'intimité était pénible ; enfin, les choses se trouvaient en bonne voie, lorsque, tout à coup, la figure un peu moqueuse de la Souris prit une expression grave. Mademoiselle Verdier plaça son index contre ses lèvres, et mima un « chut » imperceptible ; puis elle quitta la fenêtre, la ferma, et on ne la revit plus.

Le baron en conclut qu'une visite inopinée avait motivé cette brusque retraite ; ainsi, il y avait une personne, probablement du sexe masculin, qui eût pris ombrage d'une simple conversation de croisée à croisée entre la Souris et lui. Le lendemain, il fut exact à son poste, vers deux heures ; mademoiselle Verdier ouvrit sa fenêtre, lui envoya un beau sourire, et lui dit :

— Nous n'avons pas eu le temps de causer beaucoup hier ; *On* frappait à la porte ; et *il* n'aime pas que je parle au monde.

— *Il* est jaloux ?

— Comme un curé ! Il m'aurait fait une scène ! Vous allez bien ?

— Pas mal. Je puis causer un peu avec vous, aujourd'hui.

— Oui. *Il* viendra très tard. Mais je vous empêche de travailler.

— Oh ! pour ce que je fais !

— Vous êtes écrivain ?

Le baron eut envie de mentir, de s'attribuer le titre glorieux et méprisable de journaliste ; mais il surmonta cette tentation et déclara :

— Je suis dans un consulat.

— Ah ? J'ai une amie qui est l'amie d'un vice consul, M. Peigneux. Vous le connaissez ?

— J'ai entendu ce nom-là.

— C'est un grand type blond, très riche ; je l'ai connu aux Folies-Bergère.

— Il est vice-consul aux Folies-Bergère ?

— Mais non ! fit la Souris en riant, il est vice-consul à Singapour. Seulement il n'y va jamais ; on n'a pas besoin de lui là-bas.

L'atelier de plumassières était en ébullition ; on s'arrachait les lorgnettes, et on reconstituait au juger la conversation. La Souris et le Terre-Neuve devenaient les meilleurs amis du monde ; ils riaient, le baron d'un rire timide, la Souris

d'un rire pointu et court, qui s'entendait à merveille. Evidemment cela marchait. A un moment donné, on vit le baron incliner le chef comme pour inviter la Souris à venir causer plus près ; la Souris secoua la tête en signe de refus.

Mademoiselle Verdier répondait :

— Je ne peux pas. *Il* viendra d'un moment à l'autre, et il se fâchera s'il ne me trouve pas ; le concierge sait que je ne suis pas sortie.

— Un instant, un instant seulement !

— Non, ce ne serait pas prudent. Et puis vous avez à écrire sur vos petits bouts de papier.

Et comme la veille, au moment où l'entretien prenait un ton plus familier, *On* troubla la fête ; ces surprises ne faisaient qu'augmenter l'intimité.

Le lendemain, mademoiselle Verdier dit :

— Vous savez, j'ai failli être pincée ; un peu plus et ça y était ; aujourd'hui j'ai mis une cheville dans la charnière de la porte ; ça criera.

L'atelier des plumassières s'impatientait ; décidément ces gens-là perdaient un temps précieux. Qu'est-ce qu'ils attendaient ? On eût voulu les pousser dans les bras l'un de l'autre, puisqu'ils ne demandaient pas mieux. Or, en amour comme en commerce, les affaires conclues d'avance sont les plus difficiles à terminer ; le Terre-Neuve et la Souris persistaient à converser d'un étage à l'autre sans résultat ; ils ne s'envoyaient même pas de baisers ! L'atelier les blâmait, et se désintéressait peu à peu d'une liaison aussi platonique,

lorsqu'une après-midi, à la rentrée de deux heures, l'apprentie signala chez le Terre Neuve le museau fûté de la Souris. Et, le chœur des plumassières s'écria :

— Enfin, elle a sauté le pas !

Eh bien ! non, elle n'avait point *sauté le pas !* Le baron l'avait suppliée de venir chez lui ; elle était descendue, en camarade, si « à son aise », que l'autre se sentit incapable de tenter aucune violence de mauvais goût ; elle avait admiré le salon, avait dit dans la salle à manger : « Vous n'y mangez que les trente-six du mois ! » et dans la chambre : « Oh ! quel lit étroit ! » Elle avait essayé les fauteuils et s'en était attribué un « pour quand elle viendrait ! » L'appartement lui plaisait : « C'est plus grand que chez moi ; je n'ai que deux pièces ».

— Est-ce qu'on pourra voir ?

— Oh ! non ! Si M. Brévin l'apprenait jamais, ce serait fini.

— Qui ça, M. Brévin ?

— Mon ami, tiens ! Il est très bon pour moi.

— Ah ! vous l'aimez !

— Pas du tout, je ne peux pas le sentir. Parfois je le regarde et je lui dis, en pleine figure : « Monsieur Brévin, je vous déteste ! »

— Pauvre homme ! Vous lui faites de la peine.

— Peut-être. Mais c'est plus fort que moi, je ne peux pas lui cacher que je l'ai en horreur.

— Alors... comment le supportez-vous ?

— Ah ! voilà !

— Il y a des heures où son voisinage doit être spécialement pénible ?

— Mon cher, c'est très curieux ! Ces heures, ces minutes plutôt ne sont rien moins que pénibles. Dans ces moments-là, il est mon maître ; mais, aussitôt après, je suis reprise de cette espèce de répugnance que j'ai pour lui.

— Que ne le quittez-vous ?

— Je suis habituée à lui ; et puis il accepte tous mes caprices. Je vis avec lui depuis deux ans. Il m'a connue quand j'étais employée à la maison Bépoin sœurs, rue de la Paix, la grande maison de modes ; il m'a suivie, plusieurs fois ; puis il s'est enhardi, et m'a demandé d'être sa maîtresse ; longtemps j'ai résisté — oh ! pas par vertu ! — mais il me déplaisait. Et puis, j'ai réfléchi que c'était un beau parti ; il a une réelle aisance, M. Brévin. Autour de moi, mes amies avaient toutes des amants qui les aidaient ; alors j'ai lâché ma famille, et j'ai suivi M. Brévin ; il m'a retirée de chez Bépoin sœurs ; par exemple, ça m'a ennuyée. Il dit que la fréquentation des modistes ne me vaut rien. Il m'a d'abord installée rue Saint-Jacques ; mais c'était triste ; alors je suis venue ici, où c'est plus gai. Il m'a meublée très gentiment et l'an prochain il doit me louer un grand appartement ; j'habiterai rue Lepeletier, comme les femmes connues !

— Vous voudriez être une femme connue ?

— Oui, une femme dont on mettrait le nom

dans les échos parisiens de certains journaux, une demi-mondaine. « Remarqué une telle, une telle, et la toute séduisante Margot Verdier. » M. Brévin s'y oppose et menace de me quitter s'il voit mon nom dans les journaux.

— Il a raison, cet homme ! Il vous veut pour lui tout seul.

— Il m'empêche d'arriver.

— Qu'appelez-vous arriver ?

— Posséder ma voiture, mon hôtel, mes diamants, recevoir des gens célèbres, donner des réceptions dont on parle, et avoir ma photographie en décolleté aux devantures des photographes ! »

Le baron entreprit de démontrer à Margot l'inanité d'un tel programme ; il fut éloquent, dépeignit la vanité des richesses et du luxe, vanta les douceurs d'une condition modeste, et l'avenir assuré qu'elle aurait en restant avec M. Brévin. Au fond de lui-même, il redoutait qu'elle ne quittât la maison.

« Mais je n'ai pas l'intention d'abandonner M. Brévin, quoiqu'il soit très jaloux. Il ne me laisse voir que son cousin, M. Slatter, qui est capitaine de cavalerie, à Chartres.

— Il vous fait la cour, M. Slatter?

—Jamais de la vie! c'est l'ami intime de M. Brévin. M. Slatter est la loyauté même ; et puis il est marié, et il a quatre enfants. Nous sommes camarades, voilà tout. »

Le baron se sentit soulagé d'un grand poids ; Slatter l'avait assombri.

« Et M. Brévin est-il marié aussi ?

— Il est garçon. Il loge chez sa mère, qui l'adore ; aussi, découche-t-il rarement. Je le vois un peu le matin, à la fin de l'après-midi, et quelquefois à dîner ; il me mène au spectacle, me ramène ici et s'en va vers les deux heures du matin. Il est entrepositaire d'eaux minérales. Ça rapporte. »

Le baron avait assis mademoiselle Verdier sur son divan ; il lui embrassait les mains et cherchait l'occasion de s'insinuer plus avant dans ses bonnes grâces. Or, si la camaraderie permet d'approcher rapidement les femmes, elle a le désavantage de nous interdire les assauts brusques. M. de Sembach était encore trop novice pour se défier de a confiance que lui témoignait Margot. Il n'en fut que plus mortifié quand on lui fit comprendre qu'il devait rester tranquille, que l'on avait besoin d'un confident et non d'un amant.

Alors il se rabattit sur la « petite oie », c'est-à-dire sur les *menus suffraiges*, baisers sur la main, taille pincée, etc. Mademoiselle Verdier se laissait faire, presque indifférente en apparence, mais surveillant néanmoins les opérations. Lorsqu'approcha « l'heure de M. Brévin », elle s'en fut avec une belle révérence.

Resté seul, Claude-Michel se questionna : « Fallait-il forcer sa résistance ? » Comme tous les amoureux qui manquent de décision, il cherchait des

motifs habiles pour justifier sa lâcheté ; ceux qu'il s'offrit ne le satisfirent qu'à demi, et il sortit pour s'aérer les idées. Sur le palier, il heurta un monsieur en redingote, sec, long, solennel et grisonnant. A chaque marche que cet homme montait, les jointures de ses genoux craquaient avec un bruit de brindilles cassées ; il s'arrêta enfin à l'étage supérieur et ouvrit la porte de Margot. C'était M. Brévin.

Et soudain une scène éclata : une petite voix furieuse disait : — « Qu'est-ce que ça signifie ? Vous arrivez à cette heure ! Et moi qui vous attends depuis le déjeuner ! Une autre fois, j'irai me promener ; et j'en ai plein... » — Le reste s'étouffa, coupé net par la porte refermée. Et le baron, allègre, descendit, ayant dans l'oreille le son de la petite voix mutine qui répétait : « Monsiéur Brévin, je vous déteste ! Monsieur Brévin, je vous déteste ! »

M. de Sembach, lui, ne détestait pas M. Brévin; certes, il avait envie de lui emprunter sa maîtresse à son insu ; mais il le plaignait sincèrement d'aimer de passion une jeune personne qui avait un peu moins de cœur que de gorge, ce qui n'était pas beaucoup dire. Il aurait voulu lui frapper sur l'épaule et adresser quelques paroles de commisération à cet homme mûr.

Mademoiselle Verdier, jolie comme les amours et gracieuse au possible, se blindait moralement d'un égoïsme à l'épreuve de toutes les émotions ;

elle eût brûlé la moitié de Paris pour chauffer son fer à friser.

Toutes les après-midi, elle descendit chez Claude-Michel, en attendant l'heure du vieux berger

Elle s'installait avec un ouvrage, et travaillait; le baron travaillait aussi à ses fiches, et de temps en temps, il se tournait pour regarder la petite femme reprisant la dentelle d'une chemisette, ourlant à jour le feston d'un pantalon. Lorsqu'elle venait, il y avait une cérémonie préparatoire qui était la quotidienne joie des plumassières d'en face. Margot ouvrait sa fenêtre, toussait un « hem » bruyant, pour appeler M. de Sembach; le Terre-Neuve se montrait; on lui disait : « Je viens! » Et vite, il courait entre-bâiller la porte d'entrée : Margot dégringolait l'escalier avec une hâte silencieuse, afin de ne pas éveiller les soupçons des locataires, se glissait chez le baron; et, dans le premier trouble, il avait loisir d'embrasser mademoiselle Verdier et de l'étreindre à l'étouffer.

Ensuite, on se rendait dans la chambre et chacun attaquait son ouvrage. De temps à autre Margot rompait le silence afin d'exposer tout haut ses préoccupations personnelles : la principale était l'ondulation. Il n'existait à Paris qu'un coiffeur qui eût le secret de faire durer l'ondulation plus de quatre jours : ce grand homme, du nom de Martial, avait inauguré un genre d'exploitation qui ne s'excusait que par la prodigieuse niai-

serie des victimes; il mettait aux enchères les tours de faveur; « la première à passer » achetait ainsi 10 ou 15 louis le droit de ne pas attendre; les autres places se payaient en rapport. Or Margot, qui n'avait pas le moyen de dépenser des sommes folles en surenchères, Margot devait patienter dans le salon, durant des heures, jusqu'à ce que son tour fût venu; elle regardait avec envie et rancune les courtisanes bien nourries et bellement vêtues qui traversaient à grand fracas les salons; elles étaient impérieuses et insolentes, parce qu'elles se savaient admirées pour leur beauté et leurs revenus; on se les désignait à voix basse, par leurs noms, — des noms à particules suivies de localités; des Roses de Meudon et des Violettes de Suresnes. Mademoiselle Verdier comptait bien que l'avenir lui réservait un pareil anoblissement et des apanages égaux; et par avance elle cherchait dans la banlieue un village dont le titre n'appartînt encore à personne.

De ces séances chez Martial elle rapportait des anecdotes nombreuses qu'elle tenait d'autres petites femmes retrouvées là tous les huit jours; il y avait une hiérarchie minutieuse parmi ces fillettes de joie, et l'on gardait soigneusement ses distances; cela n'empêchait pas les potins les plus bizarres sur telle et telle; la petite Bourse de l'amour vénal n'y chômait pas et les heures s'écoulaient sans ennui.

Le baron prenait plaisir à écouter ce vain ba-

vardage; il était très heureux d'avoir près de lui cette petite femme si vive, si fine et d'ailleurs si inutile. Il n'y avait toujours rien eu de décisif; pourtant, à la fin de l'après-midi, Margot permettait qu'on l'embrassât et elle rendait les baisers dans la proportion d'un sur quatre. Elle appartenait à cette race de femmes qui prennent plus de volupté à susciter le désir qu'à le contenter; en quoi elle se montrait plus raffinée qu'on ne l'eût supposé. Elle se donnait ainsi, deux heures par jour, l'illusion d'un faux ménage dont elle n'avait pas les corvées; tout se bornait à des baisers très étudiés et par suite meilleurs que ceux qu'autorise l'ordinaire liaison. Cependant le baron commençait à « voir rose. »

Sa nervosité naturelle s'accentuait à ce supplice de Tantale qui s'aggrava bientôt; car mademoiselle Verdier annonça son intention de descendre aussi le soir; M. Brévin était tombé malade et gardait le lit chez sa mère; Margot, abandonnée à elle-même, s'ennuyait; elle pria le baron de l'accueillir le soir, de neuf à onze. Elle ne pouvait dîner avec lui, puisque M. Brévin lui avait pris des cachets dans une pension de famille, où elle était forcée de prendre ses repas; mais la soirée était affreusement longue pour une petite femme de sa sorte; elle espérait que son voisin l'aiderait à l'occuper. Durant ces réceptions intimes, le baron fit de sérieux progrès; Margot arrivait en robe d'intérieur; elle se glissait,

tout heureuse du romanesque dont elle s'entourait pour ces équipées, dans la chambre du baron, qu'une lampe à globe rouge éclairait à peine. Elle apportait les dernières nouvelles d'une santé qui lui était chère; M. Brévin envoyait régulièrement son cousin, M. Slatter, avant le dîner ; M. Slatter ne manquait pas de rassurer Margot sur la santé de son cousin ; la convalescence serait longue, mais on ne redoutait pas de complications. Alors le baron prenait Margot dans ses bras, entr'ouvrait le peignoir, embrassait le col, les épaules, et la gorge de la petite femme; elle fermait les yeux et s'étirait ; le baron aussi fermait les yeux et poussait des soupirs à ventiler une église ; néanmoins on lui interdisait la suprême démarche. A onze heures on se quittait, et, sur le palier, il y avait de part et d'autre un exquis instant de regrets tacites : regret de n'avoir pas osé ; regret de s'être défendue. Et le baron retournait dormir d'un sommeil troublé, où la dame du pastel ancien causait des ravages.

Or, ce jeu se jouait depuis un mois ; à chaque départ, Margot était plus alanguie ; le baron maigrissait. Et M. Brévin ne se remettait toujours pas ; au contraire, les nouvelles apportées par M. Slatter prenaient un caractère alarmant ; et maintenant mademoiselle Verdier, qui s'occupait par-dessus tout de sa chère personnalité, s'inquié-

tait de voir dépérir le protecteur attitré d'icelle ; elle s'en ouvrit à Claude-Michel, lequel afficha un air perplexe. En effet, les revenus du majorat de Durnstein n'eussent pas suffi à l'entretien de la coûteuse Margot, et au demeurant, l'intéressé n'était guère tenté d'encombrer son existence ; et il songeait que cette délicieuse camarade eût fait une insupportable maîtresse. Aussi bien est-ce le cas de beaucoup de femmes.

Margot n'insista pas ; elle appréciait son voisin, mais ne l'avait jamais jugé sérieux ; c'était l'amusement d'une saison, rien de plus. Maintenant elle songeait à remplacer M. Brévin par M. Slatter ; ce loyal militaire devenait visiblement amoureux d'elle, et luttait contre lui-même, au nom de la probité et de l'amitié ; lutte inégale, hélas ! A cette révélation, le baron sentit comme le pinçon d'une jalousie subite ; il blâma M. Slatter qui marié, père de quatre enfants, osait lever les yeux sur la maîtresse de son ami.

O monsieur Brévin, vous ne vous doutiez pas qu'un inconnu prenait si chaudement vos intérêts, qui étaient un peu les siens ! Le baron ne se montrait pas jaloux de vous qui languissiez sur votre lit de souffrance ; mais M. Slatter, en bonne santé, le rendait susceptible et chatouilleux à l'endroit de l'amitié. Margot hésitait parce qu'il n'était pas impossible que Brévin en réchappât, et dès lors il ne fallait pas courir deux lièvres à la fois ; elle disait avec admiration : « M. Slatter est très

riche ; sa femme lui a, dans le temps, apporté beaucoup d'argent ; cet homme-là est très passionné, comme tous les roux : on en ferait ce qu'on voudrait ! »

Puis, elle oubliait ses préoccupations ; et la reprise de baisers ne la laissait pas indifférente. Aussi, il advint ce qui était prévu ; un soir, M. de Sembach et mademoiselle Verdier dépassèrent toute mesure ; ils s'embrassèrent si fort et si longtemps que leurs pauvres nerfs faillirent se briser ; selon la coutume, aucune sanction n'avait calmé leur fièvre, et ils s'allaient quitter dans le vestibule, malheureux et inquiets comme des solliciteurs éconduits, lorsque Margot, refermant la porte déjà ouverte, se jeta dans les bras de son amoureux, qui l'emporta dans la chambre et termina en quelques secondes le supplice qu'ils s'étaient imposé.

La nuit fut toute d'obscures délices ; au matin levant, quand ils reprirent conscience des choses — Margot ayant déclaré qu'il était temps pour elle de rentrer avant le réveil du concierge, — ils retrouvèrent allumée sur la table du vestibule la lampe qu'ils avaient oubliée ; la flamme grêle, dans l'aube blanche, jetait encore une lueur funéraire. Margot donna un dernier baiser, annonça qu'elle reviendrait tantôt, et se sauva. Et le baron, en s'endormant, conclut qu'il n'y avait pas de raison pour qu'il n'adorât pas cette petite femme-là.

Or, écoutez ceci : l'après-midi Margot ne se présenta pas ; elle ne toussa pas par la fenêtre pour avertir ; elle n'apparut pas à la croisée ; elle n'était pas seule, car on entendait le bruit d'une discussion. Un instant les vantaux s'ouvrirent et un visage roux, assez désagréable, orné d'une moustache en croc et de cheveux en brosse, s'offrit aux yeux de Claude-Michel. C'était évidemment M. Slatter. M. Slatter était en uniforme ; au son de sa voix, M. de Sembach comprit qu'il suppliait, et soudain le pinçon de la jalousie le poignit. Puis les vantaux se fermèrent, le baron, écoutant à la porte de l'antichambre, reconnut les pas de Margot qui s'en allait dîner avec M. Slatter.

Pour la première fois, il connut les tourments d'amour-propre froissé, de sentimentalité déçue, de déchéance et de colère impuissante qui composent le phénomène multiple appelé *jalousie*. Auparavant il se croyait incapable de cette mesquine souffrance, s'élevait au-dessus du commun des mortels qui ne raisonne pas ; à cette heure il devait s'avouer qu'il n'était qu'un pauvre homme comme les autres hommes, ses égaux devant les peines de la chair.

Il ne dîna pas, erra le long des boulevards en fête, traînant avec lui le fardeau de ses tristes pensées ; il rentra parce qu'il se disait que Margot l'attendait peut-être, qu'il s'était trompé. La fenêtre de mademoiselle Verdier ne s'éclairait

pas ; la cour était noire comme un puits ; il faisait un froid féroce.

M. de Sembach fuma d'amères cigarettes, en comptant les heures sonnées par le carillon d'une horloge lointaine; le son parvenait très distinct dans l'air tranquille et comme clarifié par le gel. Neuf heures... dix heures... la demie... onze heures. Des lueurs s'allumèrent aux fenêtres, puis s'éteignirent ; le bruit de pas attardés montait des ténèbres de la cour. Les idées du baron se mêlaient confusément, et il n'arrivait pas à en fixer une seule ; s'il souffrait c'était presque inconsciemment ; et surtout il attendait. La fenêtre de Margot s'éclaira enfin ; les vantaux s'ouvrirent, une main ramena les volets ; M, Slatter était revenu avec la Souris ; sa voix se mariait au rire de fifre de la petite femme ; les vantaux finirent par se clore ; mais la lumière persistait ; et longtemps encore le baron resta, lamentable, à regarder ces persiennes derrière lesquelles il se passait quelque chose. Etait-il possible qu'il eût tenu la veille cette même femme ! Il avait encore autour du col l'impression douce de ses bras; et son abandon quand on s'était sauvés tous les deux en folie vers la chambre ! Comme Raïa, elle s'était endormie sur la poitrine de son ami, dans la même attitude câline. Et maintenant M. Slatter usait d'elle à sa fantaisie ; la vilaine tête rousse écrasait les chères lèvres. O ironie ! (dont s'égaya la bonne face de la Lune soudain apparue au faîte du toit) M. de Sembach

pleura parce qu'une petite femme avait accordé à un autre des faveurs auxquelles il avait eu part ! A son tour il sanglota sous le faix du légendaire chagrin dont tant de philosophies souriantes auraient dû le préserver. Le froid le gagna, la fatigue l'abattit, et, le cœur gros, il finit par s'endormir sur son lit, du sommeil sans rêves qui suit les grandes crises.

Le résultat de tout cela fut un mal de tête incoercible et une grippe. Le moyen de prendre sa douleur au sérieux quand elle se résout en rhume de cerveau ! M. de Sembach se blâma d'avoir été ridicule au point de pleurer de vraies larmes, et il se confectionna des grogs. Vers deux heures, un « hem » qui partait de l'étage supérieur l'éveilla en sursaut. Mademoiselle Verdier demandait la voie ! Il lui ouvrit, de mauvaise grâce.

Elle entra, d'un pas délibéré, et déclara, sans aucune fausse honte : « Vous savez, mon petit Claude, c'est fait !

— Je m'en doutais un peu, riposta aigrement le baron. M. Slatter, n'est-ce pas ?

— Oui. Ça s'est conclu tout de suite. M. Slatter s'est présenté dans l'après-midi ; il m'a dit que M. Brévin était perdu ; cela m'a bouleversée. Aussitôt, il s'est jeté à mes genoux, m'a juré qu'il se chargerait de moi, si je consentais à l'accueillir ; je me suis fait prier juste autant qu'il le fallait, et j'ai signé un nouveau bail. Le soir, nous sommes rentrés, et puis nous avons passé la nuit

ensemble. Voilà. Quelle drôle de tête vous avez, mon petit Claude ! Cela vous surprend donc ?

— Vous ne m'apprenez rien d'inédit ; hier, j'ai pu suivre les péripéties de ce drame.

— Et vraiment, vous êtes affecté ?

— Dame, j'ai eu de la peine

— Voyons, mon petit Claude, il faut être sérieux ! Ma position avant tout. M. Slatter est déjà très gentil pour moi ; il me donne autant que M. Brévin me donnait ; il ne s'en tiendra pas là.

— Mais je ne peux oublier, moi, ce qu'il y a eu entre nous avant-hier.

— Tant mieux, ne l'oubliez pas, si c'est un bon souvenir ! D'ailleurs, nous ne recommencerons pas.

— Cela vous a déplu ?

— Au contraire. Cependant, M. Slatter est plus jaloux que M. Brévin ; tant que je ne serai pas sûre de lui, j'éviterai les imprudences. Nous restons bons amis quand même ?

— Oui, bons amis, fit faiblement le baron.

— Je reviendrai vous visiter de temps en temps.

— En passant ?

— C'est ça ! Bonsoir, mon petit Claude. »

Et elle s'en fut, très gaie. M. de Sembach admira la faculté d'amnésie volontaire qui est la prérogative des femmes, et se consola. Il ne revit plus chez lui la Souris, au grand désespoir des plumassières d'en face. Les rumeurs les plus contradictoires coururent à ce sujet.

Mademoiselle Verdier partit en voyage avec M. Brévin, qui s'était rétabli miraculeusement, et M. Slatter que cette cure merveilleuse reléguait au second plan ; Margot alternativement passa de M. Brévin à M. Slatter ; et il n'y avait que M. Slatter qui fût au courant de cet arrangement. Elle n'eut plus l'idée de frapper à la porte du troisième.

Une fois, le baron rencontra la Souris au bas de l'escalier : « Vous allez bien ?

— Très bien ; et vous ?

— Pas mal, merci. Rien de changé ?

— Rien de changé. »

Et ils se séparèrent, comme des passants qui, s'étant heurtés par mégarde, s'excusent et continuent leur route, en sens inverse.

IX

LES AMIES DES AMIES DE NOS AMIS SONT NOS AMIES

M. de Sembach, après ces péripéties, considéra qu'il était maintenant parvenu à un entier développement sentimental, et qu'il était temps enfin d'éprouver les douleurs et les félicités de la grande passion. Mademoiselle de Schwartzpflantz était revenue à Paris cependant qu'il faisait le cour à Margot Verdier; mais au moment où il s'avisa de rendre visite à la future madame de Sembach, celle-ci était repartie pour le Midi, où elle comptait rester près d'une année avant de prendre ses quartiers d'été en Norvège. Le baron avait devant lui une dizaine de mois, le délai d'une intrigue sérieuse.

Il avait arrêté d'avance le menu d'une liaison

passionnée ; ayant le souci de ne pas compliquer sa vie, il désirait s'unir de la main gauche à une jeune femme, qui aurait des ménagements à garder, un mari honorable, quelque fortune (car il faut tout prévoir), et une situation mondaine. Ces sortes de liaisons n'occupent que les heures où l'on est libre de tout travail ; elles sont distinguées, discrètes, et suffisamment nuancées de secret, pour que l'on s'y intéresse.

Le Monde, il se le figurait comme un vaste magasin rempli de femmes adultères au choix des jeunes célibataires ; il choisirait une femme, grande mince, un peu fière, sachant s'habiller, ayant des lectures, et se teignant les cheveux au henné. Il n'imaginait pas des aventures exceptionnelles où il eût engagé l'avenir ; mais comme il lui fallait provisoirement une femme dans son univers, il entendait ne pas s'encanailler chez les filles. Non qu'il fût avare ! La vénalité de l'amour lui gâtait l'amour.

Il entreprit d'aller chaque soir dans les salons à la recherche d'une âme sœur, bien en chair. Le soir, il s'adonisait de son mieux, passait son frac, nouait — avec combien de difficultés ! — une cravate blanche et piquait à sa boutonnière une fleur rare qui semblait un navet finement découpé. Il y a les salons où l'on danse et les salons où l'on cause ; c'est surtout dans les salons où l'on cause que l'on a quelque chance de se créer des relations coupables ; mais la saison était mauvaise. Toutes

ces dames avaient déjà leur amant ou leurs amants ; elles accordèrent peu d'attention au nouveau venu qui ne quittait pas les embrasures des portes et se bornait à dévisager les femmes avec des yeux stupides. M. de Sembach était l'invité déshérité qui ne connaît personne, qui n'a jamais que des vieilles à conduire au buffet, et qui arrive toujours quand il n'y a plus de champagne. C'était sur lui que l'on se déchargeait du soin d'occuper les ancêtres bavards, ou les fillettes impubères ; « il ne tirait pas à conséquence ! » Faute d'effronterie, il fut relégué au second plan ; il ne sut même pas se concilier les bonnes grâces de quelques hystériques faciles, de celles que l'on nomme : « La première leçon du Jeune Adultère ! » et qui s'accordaient à des collégiens.

Au bout de deux mois de bals, de soirées et de visites, le baron n'était guère plus avancé ; il n'était arrivé qu'à se dégoûter du monde et des cercles mondains où il s'étonnait de rencontrer toujours les mêmes figurants et les mêmes attractions : comédies de salon, concerts, danses ou causeries animées ; les mêmes académiciens piquaient l'assiette chez les mêmes salonnières, colportaient les mêmes anecdotes ; les mêmes dames y donnaient rendez-vous aux mêmes messieurs. Aussi bien, n'y avait-il pas de raisons pour qu'il en fût autrement.

En vain M. de Sembach s'attacha plus spécialement à trois ou quatre femmes qui se rappro-

chaient du type idéal de maîtresse qu'il s'était formé : elles avaient leurs pauvres. Il se résigna et adopta pour nuance d'âme une mélancolie générale, sans objet; il reprit l'étude des Ordonnances, interrompue par tant d'événements. On le revit à la Nationale, et au consulat on lui fit fête. Il essaya de l'amitié. Mais presque tous ces messieurs étaient comme lui en quête de l'inaccessible compagne ; d'autres étaient les amants de femmes qu'ils se gardaient de produire au grand jour, pour diverses raisons de sécurité, de discrétion ou de modestie ; d'autres enfin étaient mariés.

Sembach fréquenta un peu chez ces derniers ; non qu'il convoitât leurs épouses, mais il était à une de ces époques de crise où le bonheur conjugal d'autrui nous incite au mariage. Il allait visiter ces intérieurs de famille comme on visite une ferme-modèle, avec l'idée de construire quelque chose d'approchant, et il regrettait que sa cousine, mademoiselle Hilda de Schwartzpflantz fut éloignée de Paris. Oh ! n'être plus seul ! savoir que l'âtre flambe et réchauffe des pantoufles à votre intention et qu'une femme, légalement vôtre, s'est parée pour vous et vous attend ! Ces souhaits se formulent de préférence durant l'hiver, entre novembre et mars, quand on erre dehors par le froid et la neige. Il n'y avait pas jusqu'aux enfants qui n'eussent le pouvoir d'attendrir Sembach, lequel les appréciait peu en temps ordinaire. Il fut assidu auprès de la femme d'un de ses collègues parce qu'elle

avait cinq marmots et se préparait à en lancer un sixième dans la circulation. Il prenait intérêt à la vie de famille, suivait les progrès des enfants, y compris celui qui allait être jeté dans ce triste bas monde. Il était l'intime de la maison, celui qui dîne sans être invité.

Lorsque le sixième poupon fut édité, M. de Sembach alla s'enquérir des santés de la mère et de l'enfant et du mari ; on lui porta le Sixième qu'il fut obligé de bercer, et l'on déclara « qu'il savait très bien s'y prendre » ; on le félicita de n'avoir pas laissé tomber le moutard, et de ne lui avoir pas cogné la tête contre les meubles.

La sage-femme était une jeune personne très élégante, tout en soie noire, et assez jolie ; elle causa musique et littérature avec le baron, pendant qu'il berçait le moutard ; il fut étonné. Il perdit ainsi une bonne demi-heure à s'entretenir de sujets esthétiques avec la jeune sage-femme ; le Sixième s'était endormi, nul ne les dérangea ; le père pleurait de joie auprès de la mère, les domestiques restaient occupés auprès des enfants. M. de Sembach avoua qu'il était étonné de rencontrer autant de connaissances variées chez une demoiselle que son métier éloignait plutôt des pures spéculations artistiques ; le Sixième se réveilla trop tôt, au moment où son berceur se demandait s'il ne conviendrait pas de poser les jalons d'une plus ample intimité avec la jolie accoucheuse. Les hurlements du poupon obligèrent celle-ci à

fausser compagnie à son interlocuteur ; elle prit le bébé, et s'en fut d'un pas de souveraine.

Les jours suivants, M. de Sembach revint, mais cette fois ce n'était plus la santé du Sixième qui l'intéressait ; il voulait revoir la jeune sage-femme. Elle resta cachée en des cabinets de toilette voisins où elle remuait des porcelaines ; et puis elle partit et l'on n'entendit plus parler d'elle.

Claude-Michel dès lors ne trouva plus d'intérêt à la vie de famille ; il s'éloigna de son trop fécond collègue, et se rabattit sur l'amitié de quelques attachés qui tâchaient de faire la noce. « Faire la noce, » cela consistait à déambuler dans des Music-Halls, à s'apparier avec des demoiselles, à les mener paître à plus prochaine brasserie et à partager ensuite leur couche banale. A ce propos, M. Sembach nota l'étrange laideur des femmes qui font métier d'être jolies ; en outre, il était trop romanesque pour se contenter d'une femme qu'il n'eût pas gagnée par une cour préalable ; il renonça une fois pour toutes à la noce.

Il y avait parmi les attachés un jeune homme qui plaisait à Claude-Michel parce qu'il lui soupçonnait une âme pareille à la sienne : mais comme il opposait, à son exemple, une défense résolue contre toutes tentatives d'amitié, ces deux hommes faits pour se comprendre avaient fini par se détester, ainsi qu'il arrive souvent. Un hasard les rapprocha ou plutôt ils découvrirent qu'ils haïssaient les mêmes gens et méprisaient les mêmes manières

de voir ; c'est toujours sur le dos d'autrui que se fonde une amitié. Sembach se blâma d'avoir mal jugé Alain Servoise, et Servoise regretta d'avoir dédaigné Sembach.

Alain était un jeune homme très doux et très blond ; il avait une figure fine et distraite, et une moustache dorée, frisée comme une pincée de tabac d'Orient ; on craignait que par mégarde il n'en vînt à la fumer. Les habits d'Alain gardaient sur son corps les plis du tailleur ; ses chemises restaient miroitantes ; ses cravates ne se dénouaient pas, et la boue s'écartait de ses souliers vernis. Il était de cette race heureuse de gens qui n'ont pas besoin de grandes dépenses pour représenter, qui semblent toujours sortir d'un roman psychologique ou de chez le coiffeur. Encore qu'il n'eût pas de fortune, il tenait dans le monde l'état d'un jeune homme riche ; mais il n'était guère apprécié, car il semblait s'isoler dans une politesse triste qui écartait les fâcheux et les inutiles. Alain avait une horreur nerveuse de la brutalité ; il ne se sentait à l'aise qu'auprès des femmes ; elles ne prenaient pas ombrage de ce jeune homme blond, qui leur parlait doucement, ne leur demandait jamais rien, que leurs confidences. Il s'était acquis une clientèle féminine très importante, dont il soignait les infortunes passionnelles.

Cette faveur acheva de lui attirer l'inimitié des hommes ; quand un homme en veut à un autre, il se venge invariablement par une des trois

calomnies suivantes : ou bien il l'accuse d'être de la police, ou il insinue qu'il vit aux frais de sa maîtresse, ou il lui attribue des vices contre nature. On déclara qu'Alain vivait aux dépens de vieilles dames, et c'était absurde ; il n'avait pas de maîtresses, vieilles ou jeunes. N'étant pas obsédé par des nécessités charnelles, il s'abstenait ; mais il dédiait aux femmes un culte silencieux et attendri, qui suffisait à l'occuper. Au surplus, il étudiait l'Histoire de la Philosophie.

Dès que Sembach se fut lié avec Servoise, ils ne se quittèrent plus ; ils allaient sans cesse l'un chez l'autre, échangeaient des livres, et causaient, intarissables, jusqu'à des heures tardives. Ils s'exaltaient sur des lectures, et ils se portaient l'un à l'autre une affection d'autant plus vive qu'elle n'était contrariée par aucune influence féminine.

Cependant, aux premiers jours du printemps, Alain, après avoir beaucoup hésité, dit à son ami :

« Mon cher, il faut que je vous annonce une grande nouvelle. J'aime quelqu'un !

— Allons donc! fit le désolé Sembach. Vous avez une maîtresse?

— Oui, si vous l'entendez au sens ancien du mot *maîtresse* ; non, si vous l'entendez à son sens moderne.

— Un flirt, alors !

— Non plus ; où il y a flirt, il n'y a pas amour.

— Et... il y a amour ?

— Assez fort, oui. Cette jeune fille sera sans doute ma femme, dès que j'aurai une position.

— Et d'ici là ?...

— Nous resterons fiancés secrètement. Elle n'a pas de parents à Paris ; elle vit avec son frère. Elle travaille assez pour vivre ; elle traduit des romans et des pièces de théâtre. Elle est fort instruite, très jolie et pas pédante.

— Et que devient notre amitié dans tout cela ?

— Jane vous connaît par moi ; elle veut que je vous présente à elle. C'est entendu ?

— Puisque vous le désirez ! »

Le lendemain, au sortir du consulat, Alain devait retrouver sa fiancée qui l'attendait au square Montholon ; il emmena Sembach. Sur un banc était assise une jeune fille brune, grande, maigre, qui semblait coiffée d'une toque d'astrakan ; en approchant, M. de Sembach reconnut que l'astrakan était la chevelure très frisée de la jeune fille ; celle-ci se leva et vint à la rencontre de Servoise qui présenta :

« Mon ami le baron de Sembach ; mademoiselle Jane Soranié. »

Nécessairement mademoiselle Soranié accabla Claude d'amabilités, lui dit qu'elle le connaissait beaucoup, puisqu'Alain ne parlait que de lui, qu'elle lui demandait un peu de l'affection qu'il prodiguait à son ami. Bref, toutes les choses que l'on dit à l'ami de son ami. Le baron l'examinait. Elle ne lui plut pas. Elle avait un air sauvage

d'extatique, avec des yeux trop grands, des yeux bleus un peu déments ; et puis il lui semblait étrange que Servoise se prît de passion pour cette grande fille qui n'était pas coquette, et qui négligeait presque sa toilette. Seulement elle avait une voix d'un timbre délicieux. Mademoiselle Soranié s'éloigna au bras d'Alain ; le baron rentra de mauvaise humeur, se jura que Servoise était un niais, et que rien ne valait le travail, après tout. Et il alla reprendre sa place à la Bibliothèque Nationale.

La Nationale est un palais d'enchantements ; dès que l'on y entre, on perd conscience de la réalité, on pénètre dans le songe. Après le porche imposant orné de plaques de marbre à inscriptions d'or, après la cour déserte et le vestibule sépulcral, c'est la salle de travail, haute, spacieuse, solennelle, avec ses voûtes supportées par des colonnes de fonte effilée, avec ses murailles tapissées de livres à l'infini jusqu'aux fenêtres cintrées du toit ; le long des murs sont trois étages de coursives en fer, où circulent sans cesse des bibliothécaires silencieux. Un chemin central allant de la porte au bureau des conservateurs sépare en deux travées les rangées de tables. Chaque table met face à face une vingtaine de lecteurs ; la place de chacun est marquée par un carré d'ébène incrusté dans le chêne de la table ; une arête dorsale indique la frontière ; le bas-bout de la table s'inter-

rompt contre une bibliothèque-borne; c'est la meilleure place, parce que l'on n'a qu'un seul voisin à redouter; on s'acagnarde contre la borne, et on circonscrit son application plus aisément. Au fond, derrière le comptoir des conservateurs, une glace sans tain recule la perspective et laisse entrevoir d'autres salles où dorment d'un sommeil éternel les livres et les idées des autres siècles.

A la Nationale, en hiver il fait chaud, en été il fait frais; toujours règne un silence relatif, car les bruits s'assourdissent contre les parois garnies de volumes. Il ne subsiste qu'une rumeur confuse qui berce la rêverie des gens qui sont là. Dès l'entrée on se sent envahi d'une paix souveraine, les soucis s'apaisent, les pensées s'engourdissent. Des fauteuils s'offrent, cordiaux, vastes et bien cannés; on s'y assied, et aussitôt on contemple les choses plus sereinement. Les personnages qui fréquentent là ont des figures de philosophes calmés; au dehors, sans doute, leurs soucis les reprennent; ils ont des figures désolées, anxieuses; mais dans la Cité des sagesses périmées ils sont tels que Dieu les créa, tels qu'ils devraient être si le monde ne les contrariait pas, c'est-à-dire tranquilles et pensifs. La lumière qui tombe des fenêtres s'épand et se diffuse dans la salle; elle n'allume aucun reflet trop violent, caresse à peine les ors pâlis des vieilles reliures et les crânes polis des vieillards studieux. Des surveillants en bicorne se promènent lentement

entre les tables, du même pas égal et feutré

Le matin, à l'heure de l'ouverture, les habitués entraient par petits groupes frileux, se frottaient les mains, prenaient possession de leur place en posant un chapeau, un journal, sur le carré d'ébène; puis ils allaient retirer leurs livres que, par faveur particulière, on leur gardait d'un jour à l'autre. Il y avait, parmi ces familiers de la Cité Paisible, un grand nombres d'hommes revenus de tout, des déclassés, des maniaques, des ratés, des savants aussi, des résignés, et d'imprévus spécialistes, de petits vieux chargés de recherches et qui souriaient à leur besogne mesquine.

L'après-midi, la salle s'emplissait d'étudiants en médecine ou en lettres, peu attentifs à la propreté de leur linge et à la correction de leur mise, d'abbés fleurant fort, de dames à cabas, et de petites copistes. Dès deux heures, les places étaient toutes prises et un assoupissement général pesait sur les lecteurs; les uns dormaient franchement, la tête renversée sur le dossier de leur fauteuil; les autres sommeillaient en hypocrites, au-dessus de leurs livres, les yeux à l'abri de leur main en abat-jour: d'autres luttaient encore, puis fermaient les paupières, dodelinaient du chef, s'éveillaient en sursaut, et laissaient retomber sur leurs yeux hagards leurs paupières trop lourdes. Vers trois heures, les dormants s'étiraient et entamaient leur tâche.

Il existait de vieilles relations entre habitués;

les messieurs âgés avaient des galanteries pour les petites copistes, leur retenaient leur place s'ils arrivaient avant elles, les saluaient d'un sourire courtois; ils faisaient la causette, les consultaient ou leur expliquaient la vie à voix basse pour ne pas gêner les abbés voisins. Il y avait aussi des dames élégantes et presque jeunes qui s'occupaient de travaux historiques ; les étudiants les regardaient longuement et en concevaient de la distraction. Il y avait enfin une menue personne qui intriguait fort le baron de Sembach.

Jamais il ne sut si elle était jolie; elle n'avait pas les traits réguliers; mais elle était la grâce et le charme mêmes, et le moindre de ses mouvements était agréable à regarder. Elle n'avait pas des yeux splendides ; pourtant ils passaient, en expression, les plus beaux yeux du monde et on ne se lassait pas de les chercher : elle n'avait pas une chevelure de fée; toutefois, ses cheveux étaient d'une nuance rare, d'un châtain à peine roux et ondulaient naturellement; on ne pouvait dire de la figure si elle était sérieuse, ironique, ou triste, ou gaie ou pensive, mais elle était tout cela tour à tour ; si les lèvres avaient plus d'esprit que Voltaire, les yeux étaient le plus souvent graves et comme habitués à la tristesse ; cette jeune fille savait qu'elle avait le col blanc et délicat, car elle le montrait en des corsages ouverts ; ainsi quand elle travaillait les yeux baissés elle ressemblait aux petites madones des vieux tableaux italiens,

qui contemplent l'Enfant-Jésus couché sur leurs genoux.

Elle eut été élégante avec la plus vilaine robe, car elle était souple et bien faite; et, pour petite qu'elle fût, elle ne semblait pas petite, étant de tout point harmonieuse. Elle venait toujours seule, et s'en retournait seule. Elle ne permettait pas qu'on lui adressât la parole, elle était «distante». Tout le jour elle travaillait; et se retirait un peu avant la fermeture annoncée. Les étudiants, les gardiens, les conservateurs, les petits vieux, levaient la tête pour la suivre du regard, tandis qu'elle gagnait la porte de sortie. Et le baron de Sembach les imitait. Après quoi, la porte refermée, il restait à rêvasser, et il rentrait plus triste, ou bien il allait écouter Servoise qui l'entretenait de mademoiselle Soranié.

Désormais, il ne manqua plus d'aller à la Nationale; le travail sur les Ordonnances n'en avançait pas plus vite; mais M. de Sembach s'intéressa de plus en plus vivement à la petite Madone.

Chaque jour, il découvrait en elle une nouvelle raison de l'apprécier; elle avait de jolies dents, le front bien dessiné; une boucle de cheveux tombait au-dessus des sourcils, en forme de point d'interrogation retourné. Elle était soucieuse de correction, ne partait pas avant d'avoir mis ses gants. Claude osa se rapprocher d'elle, non pas au point de s'installer juste en face, mais aux en-

virons. Au bout de deux mois de ce manège, il n'avait pas encore attiré l'attention de la jeune fille lorsqu'une circonstance inespérée le servit à merveille.

Une après-midi, comme il levait les yeux, il aperçut mademoiselle Soranié, debout auprès de la petite Madone et causant familièrement avec elle ; il salua de loin. Au moment où mademoiselle Soranié quittait son amie, il s'arrangea pour se trouver sur son passage.

— Comment allez-vous ? Comment va Servoise ? Je ne le vois plus.

— Il va très bien. Vous devez me détester, je vous enlève votre ami.

— Non, c'est lui que je déteste, il est trop heureux. Depuis quand vous rencontre-t-on dans la Cité du Sommeil ?

— J'avais une commission à faire. D'ailleurs, je viens quelquefois ici.

En quittant mademoiselle Soranié, il épia les yeux de son amie qui le guettaient curieusement. Enfin, il était entré dans l'univers de l'irritante jeune fille ! Il se promit d'interroger Servoise, puis il y renonça, ayant réfléchi qu'Alain rapporterait à mademoiselle Soranié les questions qu'on lui aurait adressées.

Le hasard est malveillant ; mais quand il consent à nous servir, son obligeance touche à l'indiscrétion. Une semaine s'était écoulée ; le baron entrant à trois heures surprit mademoiselle So-

ranié assise auprès de son amie et travaillant ; c'est-à-dire qu'elle feignait de travailler. En réalité, elle se divertissait à semer le trouble dans l'âme des étudiants mal peignés et des chartistes râpés. Dès qu'elle s'avisa de la présence du baron, elle lui fit signe de venir la rejoindre ; il ne laissa pas perdre cette aubaine et entama avec mademoïselle Soranié une conversation à demi-voix où il espérait attirer son amie ; celle-ci, couchée sur son travail, ne leva pas la tête, et ce fut en pure perte que Claude Michel s'efforça d'avoir de l'esprit et de briller. Il se replia rageusement sur les Ordonnances antérieures à la Restauration. Tant pis pour cette petite fille ! il ne ferait plus attention à elle !

Il eut le courage de se tenir parole, six bonnes minutes.

Alain Servoise était toujours amoureux de mademoiselle Soranié qu'il rejoignait chaque jour dans un endroit différent ; ils inspectèrent successivement tous les squares ou jardins publics de Paris Le dimanche et les jours fériés, ils exploraient les bois de la banlieue, et ils élaboraient des projets d'avenir, ce qui est encore la meilleure façon d'occuper le présent. Dans le wagon, ils se donnaient de chastes baisers de religieuses ; comme tout est relatif, cette maigre débauche leur tenait lieu de plus completes voluptés. Ils comptaient se marier dans un an, au plus tôt, dès que

les difficultés matérielles se seraient aplanies ; rien ne pressait, ils avaient encore beaucoup d'excursions sentimentales à effectuer.

Dans les récits qu'Alain faisait de ces calmes folies, le nom d'une Lise Mérat revenait assez souvent ; Lise Mérat était la confidente de Jane ; on l'avait admise à voir Servoise, elle avait approuvé le choix de mademoiselle Soranié. Depuis, elle l'avait accompagnée à plusieurs rendez-vous ; Lise Mérat passait pour joviale et insensible, néanmoins elle n'était pas heureuse dans la vie. Et qu'est-ce que tout cela faisait au baron, qui n'était pas non plus très heureux dans la vie. Qui donc est heureux dans la vie ? Les pauvres d'esprit, et encore !..

Et puis Alain invita son ami à une « partie de plaisir. » Il s'agissait d'aller dîner avec mademoiselle Soranié au restaurant et de se rendre ensuite au théâtre ; Lise Mérat serait de la fête. M. de Sembach eut un pressentiment : si Lise Mérat était la jeune fille de la Nationale ? Il n'osa questionner Servoise et accepta. A six heures, il suivit son ami : ils rejoignirent mademoiselle Soranié au terre-plein du Gymnase ; elle arrivait accompagnée de Lise Mérat et Lise Mérat était en effet la jeune fille de la Nationale ! Claude-Michel sentit aussitôt qu'il devenait stupide, gauche et ridicule. Il ne sut plus que faire de ses mains, et tomba comme on dit, en *figure d'âne*. Il avait escompté cette joie — quelle est la joie que l'on n'escompte pas ? — Mais il ne s'y était pas assez

préparé ; il bafouilla d'une façon lamentable, lors de la présentation, ensuite il chut en des perplexités terribles : Alain s'écartait avec sa fiancée, et laissait son ami tenir compagnie à Lise Mérat.

Comment allait-il entamer l'entretien? La timidité le serrait à la gorge, et il éprouvait des difficultés insurmontables à remuer sa langue ; il se décida pour ce préambule : « Il me semble vous avoir déjà rencontrée à la Nationale, mademoiselle. »

Et cela suffit ; à partir de ce moment, l'entretien ne chôma plus. Sembach tremblait d'émotion en proférant des niaiseries sur les sujets les plus sérieux ; il était au supplice, parce qu'il avait conscience de sa sottise en un moment où il lui eût fallu « faire donner », le meilleur de son esprit. Lise Mérat, au contraire, affichait une aisance parfaite. Comme de coutume, le pauvre Claude mesurant la distance qui le séparait de la femme désirée, pensait : « Jamais elle ne m'aimera ! » S'il n'était pas de ceux qui conquièrent les femmes, du moins gagnait-il assez rapidement leurs sympathies. Au bout d'une demi-heure, il était très camarade avec Lise, sa timidité disparaissait, et il commençait à s'attribuer une foule de beaux sentiments qu'il n'avait pas.

Chez le baron, par un phénomène commun à tous les nerveux, une excitation loquace et plai-

sante succédait à la timidité ; puis venait ensuite une sorte de mélancolie élégiaque. La phase de loquacité, Claude-Michel la traversa durant le dîner et la représentation ; il ne fut mélancolique et morne qu'au retour. On reconduisit Lise au domicile maternel, place Clichy ; puis Alain et son ami menèrent mademoiselle Soranié à sa porte, Chaussée d'Antin ; comme ils descendaient vers la Trinité, Alain et sa fiancée, suivant l'involontaire proxénétisme qui incite les amants à prêcher l'amour et à unir les voisins, engagèrent Claude-Michel à flirter avec Lise : « Elle a le cœur libre, elle n'a jamais aimé. » Il tourna la chose en raillerie, encore qu'il lui fût pénible de railler à ce propos ; et nul ne s'y trompa. Jane s'offrit à questionner Lise « sans avoir l'air ! » Ce maquignonnage ingénu devait avoir de tristes conséquences.

M. de Sembach, le lendemain, fut des premiers à la Nationale ; il se posta de manière à surveiller la porte d'entrée. Dès que mademoiselle Mérat prit sa feuille au bureau, il la salua et alla ensuite s'enquérir de sa santé ; il la salua encore lorqu'elle partit. Le soir, Alain lui dévoila que Lise, habilement sondée, avait avoué que « M. de Sembach était un toqué qui ne ressemblait pas à tout le monde. » Servoise et mademoiselle Soranié se divertirent à rapprocher leurs confidents ; ils sentaient le besoin de compagnons, ou mieux de complices, depuis que l'ennui s'était glissé en tiers dans leurs paisibles fiançailles.

Pauvre petite Lise Mérat ! Elle ne demandait qu'à aimer, ou plutôt, elle n'était qu'amour contenu. Elle avait vécu trop seule et trop laborieuse, pour s'être déjà laissé prendre aux serments d'un d'homme. Elle se fût défiée d'un audacieux et d'un habile, elle fut sans défense devant le baron qui était maladroit. Jamais il ne lui dit un mot de tendresse, il eût cru commettre une action honteuse ! Jamais il ne lui fit un compliment ; mais ce qu'il pensait, il le répétait à Servoise, qui le répétait à mademoiselle Soranié, qui n'avait garde de ne pas le transmettre à son amie, et le mal était fait tout de même.

Quelques semaines après, Lise avait pris l'habitude de s'asseoir à la Nationale auprès du baron. S'il arrivait le premier, il avait soin de retenir une place auprès de lui ; mademoiselle Mérat lui rendait le même service. Réunis, ils causaient à voix basse, s'interrompaient dix minutes pour travailler, et reprenaient ensuite leur causerie jusqu'à la fin de la séance ; ô la rapidité des heures bien employées ! Le gardien proclamait à haute voix : « Messieurs, on va bientôt fermer ! » Il fallait se quitter. Et le jour suivant, le jeu recommençait de plus belle.

De quoi parlaient-ils ? de choses puériles ; petit à petit Claude Michel obtint de Lise des détails sur l'existence qu'elle menait, sur ses travaux ; elle traduisait pour le compte d'un éditeur améri-

cain des classiques français ; elle traduisait divers romans anglais pour le compte de journaux français bien pensants, et peu pensant. C'était moins une besogne qu'un passe-temps et une précaution pour l'avenir. Sa mère n'était pas sa vraie mère, mais la seconde femme de son père, qu'elle avait perdu ; elle aimait Lise de son mieux, toutefois son *mieux* ne valait pas un *bien*.

A vingt ans, Lise avait ce que peu de femmes possèdent même à quarante ans : un caractère et une volonté ; c'était le bénéfice de la presque solitude où elle avait grandi. Son âme était gracieuse et frêle comme elle, et robuste néanmoins, capable de grandes souffrances et capable de les supporter. Lise était douée de bon sens et d'esprit pratique ; à quoi bon, puisqu'elle était dévouée, dupe par conséquent. Son intelligence ne lui servait qu'à mieux distinguer les méchancetés dont elle était victime.

Longtemps l'intimité en resta au même point ; les habitués de la Nationale avaient fini par remarquer l'assiduité de M. de Sembach auprès de Lise ; les vieux chargés de recherches leur adressaient des coups d'œil affectueux, les gardiens avaient des mines entendues. Pourtant les deux jeunes gens ne s'étaient rien avoué. M. de Sembach apportait des bouquets de violettes qui n'avaient pas grande signification, et qu'il glissait à la dérobée sur le pupitre de sa voisine. Si leur idylle eût été interrompue à ce point, ils auraient pu se quitter sans difficultés, faute d'une parole

qui n'avait pas été dite ; tant il est vrai que, même dans les choses de cœur, la formalité domine.

Le soleil anémique de février éclairait parfois d'une gaieté pauvre la Cité du Sommeil. Un désir impérieux s'emparait de Lise et de son camarade : s'en aller ensemble vers le soleil; ils n'osaient se le communiquer. Enfin Claude-Michel se risqua; il avait coutume — lorsque ses chuchotements prolongés avaient lassé la patience des abbés circonvoisins — d'écrire sur de petits bouts de papier ce qu'il n'avait pu dire à mademoiselle Mérat; il lui passait les billets dans un livre; elle écrivait la réponse et lui repassait le volume. Il rédigea sa question : « Il fait un beau soleil. Venez-vous vous promener avec moi? » inséra le pli dans un tome des *Provinciales*, et le poussa du côté de Lise. Elle lut, hésita, très grave ; puis elle écrivit, et les *Provinciales* firent retour à l'envoyeur; au bas du billet était un « oui » très décidé. Il se pencha et murmura : « Dépêchons-nous. » Elle écrivit. « Je pars devant, vous me retrouverez au Square Louvois, un quart d'heure après ma sortie. »

Elle se leva, lui serra la main en signe d'adieu ostensible, et se sauva ; on se rejoignit au square et d'un commun accord on choisit le Bois pour but de promenade. Alors Lise prit le trottoir de droite, Sembach prit le trottoir de gauche, et ils feignirent de ne pas se connaître, jusqu'à la gare Saint-Lazare. Dans le wagon seulement ils ces-

sèrent cette comédie dont l'imprévu les amusait; arrivés à la station, ils choisirent dans le Bois les allées désertes, le long des fortifications vers Neuilly, puis aux alentours de Madrid. Il y avait dans l'air des promesses de printemps, et cela suffisait à les rendre heureux, sans arrière-pensée. Au crépuscule, ils rentrèrent et se quittèrent dans la cour de la gare. Telle fut leur première escapade.

Dorénavant ils renouvelèrent cette fugue presque chaque jour; leur départ était précédé de la même comédie d'adieux destinée à donner le change aux gens de la Nationale; mais ils n'attendaient plus d'être en wagon pour reprendre l'entretien où ils l'avaient interrompu; et nul ne s'y trompait.

Le baron fut averti par une personne qu'il n'avait pas revue depuis longtemps; une après-midi, il aperçut en face de lui un vieillard qui lui sourit avec affabilité, et lui tendit la main par-dessus l'échine de la table. C'était le prince de Thune. Sembach alla lui parler :

« Vous êtes surpris de me voir? interrogea le prince.

— Dame, je vous croyais en vos terres.

— Oui, j'ai passé quelques mois dans mon château de Poissy; je reviens hiverner à Paris. Nous nous sommes séparés un peu brusquement, à X...

— Je vous excuse ; il y a des nécessités qui font loi.

— Et des lois qui, hélas ! font nécessité. Ecartons ces tristes souvenirs. Vous ne désirez pas des nouvelles de Raïa ?

— Elle ne s'est guère souciée de moi.

— Au contraire, elle vous a cherché. Vous lui plaisiez, mon cher ; elle parle souvent du jeune cocquebin à qui elle doit les plus belles heures de sa vie. Mademoiselle Raïa, pour l'heure, habite Bruxelles ; je lui écrirai que je vous ai rencontré ; elle viendra tout de suite.

— Gardez-vous-en bien ! s'écria le baron qui se tourna malgré lui vers la table où Lise Mérat travaillait.

— Ah oui ! fit le prince de Thune avec un sourire entendu, vous ne tenez plus à Raïa. Vous avez tort, croyez-en quelqu'un qui ne vous veut pas de mal ; pour un jeune homme, il n'y a que les filles, surtout quand elles sont bonnes filles. Prenez garde, l'avenir, n'est pas à Dieu comme on le pense généralement, il est à nous. Sachez discerner les sottises que vous allez faire ; ça ne vous empêchera pas de les commettre, mais vous aurez au moins le mérite de la clairvoyance, et c'est une consolation. »

Sembach salua le prince de Thune. De quoi se mêlait ce vieil aigrefin dont la présence était au moins inattendue, dans la Cité du Sommeil ? Quelque temps après on apprit que plusieurs

ouvrages de prix avaient disparu sans qu'il fût possible de découvrir la « fuite ». En même temps, le prince de Thune cessa de fréquenter à la Nationale. Seul, M. de Sembach établit une corrélation entre ces deux événements.

Jamais il n'avait été aussi complètement heureux ; de ses promenades au Bois, il rapportait une foule de sensations rares, une compréhension plus vive de la nature ; il était content d'exister. Les moindres de ses pensées allaient à Lise, non directement, mais à travers d'anciennes lectures. Ce jeune homme avait trop lu pour avoir un geste inédit, et qui le surprît lui-même. Cependant la force de jeunesse qui était en lui se rebellait ; il y avait des mots irrévocables qui voulaient être dits. De semaine en semaine l'ardeur qui l'échauffait ne cessa de croître ; et, de son côté, Lise n'allait plus au Bois par jeu. La première, elle s'était doutée du danger, mais pour le reconnaître inévitable. Elle ne tentait plus de repousser les invitations à la promenade ; en revenant elle se promettait à elle-même que ce serait la dernière fois !

Et le lendemain, elle était lâche ; le soleil, la fatigue, la lourde rêverie de l'après-midi, tout l'obligeait à céder, à gagner la gare Saint-Lazare. Il y avait quatre stations avant l'arrêt au Bois. M. de Sembach n'était communicatif qu'à partir de la troisième, dès que les autres voyageurs étaient descendus. Il se sentait toujours incertain

de la conduite à tenir, et tremblait de tenter un aveu, auquel rien ne l'obligeait. Une fois sur la route du Bois, mille distractions se jetaient à la traverse et le baron, soudain tranquillisé, ajournait encore la cérémonie; quand il était débarrassé de ce souci, il reprenait toute sa gaieté.

L'aveu se produisit à l'improviste, au moment où Claude et Lise y songeaient le moins; ils étaient partis de meilleure heure, incapables de s'acharner plus longtemps à leur besogne. Ils s'en furent par le chemin accoutumé, plus joyeux qu'à l'ordinaire; ils avaient hâte d'être loin de Paris, et ils comptaient les quatre stations comme si elles les eussent séparés du Havre. Arrivés au Bois, ils coururent au sentier qui les menait à l'écart des passants, jusqu'au coin qu'ils s'étaient choisi; le sentier, longeant la crête du fossé des fortifications, s'ouvrait près de la porte du Bois, à droite. Il y avait trois marches de pierre à monter. Le chemin dominait la tristesse de la douve pelée, toujours déserte; puis il fallait traverser une large route et rejoindre un autre sentier qui s'enfonçait dans le Bois; par là on atteignait l'endroit abrité, où l'on avait loisir de s'asseoir; un banc de bois était installé dans un petit carrefour, à proximité d'une allée cavalière, un semblant de rivière stagnait à quelques mètres; il était rare que ce banc fût occupé; le coin eût paru triste à d'autres que Lise et son ami. Eux l'aimaient parce qu'ils y étaient en sûreté. Ils pouvaient

sans inquiétude y attendre l'approche de la nuit qui survenait sournoisement, apaisant un à un les murmures du Bois, éteignant toutes les teintes; le mystère du crépuscule dans la futaie dépouillée de feuillage était profondément goûté par deux esprits dont l'un était romanesque et l'autre aimant. Mais Lise, qui avait encore de la raison, se défiait de l'impression trop forte et, dès que le soleil avait disparu, elle se levait du banc, prenait sa serviette de maroquin; et l'on rentrait, cette fois par la grande route, où l'on ne craignait plus de croiser des fâcheux.

Ces départs brusques causaient de vives déceptions, non seulement au baron, mais à d'autres personnes. Car le Bois, dans ses moindres taillis, est hanté par une population fantômale de vagabonds inoffensifs, qui errent sans bruit à travers les fourrés, dormant le jour, flânant la nuit; il y a aussi des escarpes qui se cachent, des employés éconduits qui vont réfléchir en paix au parti qu'ils prendront, et de terribles vieux messieurs qui guettent l'aventure, espionnant les couples amoureux, et, dissimulés derrière le tronc des arbres, restent des heures à l'affût; il y a aussi des agents de police sur la piste d'un flagrant délit.

Le baron connaissait à merveille ces hôtes muets de la forêt; il les découvrait mussés contre un hêtre, ou couchés à plat ventre dans l'herbe; parfois il comptait cinq ou six de ces faunes vulgaires qui s'immobilisaient aux alen-

tours ; le plus souvent, ils s'en allaient les premiers, à bout de patience et désespérant de voir en venir aux mains ces amoureux trop circonspects.

Le jour décisif, Lise Mérat oublia de se lever à temps ; le soleil avait disparu et l'inquiétant silence de l'entre-chien-et-loup était survenu. Le taillis prenait la teinte solennelle et douce que l'on voit dans les tableaux du maître du Bois Sacré ; on ne distinguait plus les nuances du terrain, mais le jour était encore clair au haut des arbres ; on eût dit que tout se fût recueilli pour un acte que les choses elles-mêmes attendaient dans un religieux apaisement. Depuis quelques minutes l'entretien avait cessé, les mots étaient tombés, comme inutiles. Lise fixait des yeux la rivière ; elle était oppressée, presque triste, ainsi qu'il arrive lorsque l'on est frôlé par un pressentiment ; le baron regardait le fin profil de Lise, et ses pensées étaient si fortes qu'il lui semblait que son amie pouvait les entendre ; il était au seuil de l'aveu, hésitant et tremblant comme un gamin qui vole ; une intense envie de sangloter le serrait à la gorge. Qui dira le désarroi de ces minutes où l'on a la prescience de jouer toute sa vie sur un mot que l'on ne saurait retenir et que l'on ne peut se décider à prononcer. « Elle est exquise... je l'adore... elle s'en doute... et pourtant !... Ah ! si elle m'aidait !... Ne va-t-elle pas se lever, indignée, et s'enfuir ?... Il faut que je parle, sinon c'est fini ! »

Il avait placé sa main sur le dossier du banc, en sorte que son bras se trouvait derrière la taille de Lise ; il se pencha un peu ; elle ne se recula pas, mais trembla d'une manière imperceptible, sans cesser de fixer les ténèbres devant elle. Mais tout bas, tout bas, si bas que ce fut presque un souffle, il chuchota : « Lise... je vous aime. » Elle ne répondit point ; sans doute, à cette heure, eut-elle la vision de ce qui lui était réservé, et du surcroît de souffrances que l'amour lui apportait : sans doute, hésitait-elle devant sa destinée; une immense amertume l'envahissait. Claude répéta : « Ma petite Lise, je vous aime » et posa ses lèvres sur la nuque de Lise, entre les cheveux et le col du vêtement. Ce ne fut pas un baiser, mais plutôt l'effleurement d'un baiser. La jeune fille s'abandonna et, enfouissant sa tête sur l'épaule du baron, elle pleura. Ainsi son premier baiser d'amante eut le baptême des larmes, « et la fée Douleur, qui n'avait pas été invitée, fut au berceau de cet amour (1). »

Le baron, fort troublé, demanda : « Vous ne m'aimez pas?. . » Lise répondit enfin : « Oui... mais... » les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage ; elle rendit à son ami le baiser qu'il lui avait donné. Dans l'obscurité, leurs lèvres se rencontrèrent timidement ; et de nouveau, on se tut. Lise eut un frisson.

(1) Tennyson.

« Vous avez froid ? dit Claude.

— Oui, et il se fait tard. »

Ils partirent, et faillirent se perdre dans les ténèbres. Lise se serrait tout contre le baron ; de temps à autre, ils s'arrêtaient et leurs bouches se cherchaient pour se quitter aussitôt. Et ils reprenaient leur route. Dans le train, Lise resta les yeux grands ouverts sur ses pensées ; par moments, elle regardait le baron, puis se détournait et reprenait sa rêverie. Il y avait déjà trop de choses entre eux pour qu'ils pussent se parler sans contrainte. A Paris, elle insista pour rentrer seule ; après de courts adieux, elle disparut vers les hauteurs de la Place Clichy.

Le baron était si bouleversé, qu'il en oublia de dîner. Une fois chez lui, il s'assit à sa table, écrivit à Lise Mérat une lettre folle, une de ces lettres que l'on s'étonne, plus tard, de trouver si banales, quand on vous les a rendues et qu'on les relit. Cela commençait ainsi :

« Ma chère petite Lise,

» Je vous aime, je vous aime, et j'ai eu le courage de vous le dire et vous ne m'avez pas repoussé. M'aimez-vous ? je n'ose le croire, j'ai peur que ce ne soit pas vrai. Ma petite Lise adorée, il faut que vous m'aimiez, sinon je serai trop malheureux » ; etc., etc...

Il y en avait ainsi des lignes et des lignes ; le baron rappelait les débuts de leur intimité, les

voyages au Bois, et la dernière journée; il aurait continué, si sa lampe n'eût peu à peu baissé, et fini par s'éteindre; à la lueur bleue de la flamme expirante, il eut le temps de glisser deux ou trois phrases passionnées. Ensuite, il se déshabilla à tâtons et se coucha.

Or, il y a en nous une voix secrète qui nous avertit au moment où nous allons commettre une faute irréparable. Cette voix, les impulsifs seuls l'écoutent; les hommes raisonnables, tels que M. de Sembach, la dédaignent. Tandis qu'il s'endormait d'un sommeil délicieux, il entendit sonner à son oreille le conseil du Valaque Manonlesco : « Sembach, mon ami, il ne faut pas compliquer sa vie ! »

X

EN ILLUSION

Les êtres qui portent en eux une passion forte sont silencieux, presque recueillis ; il ne leur est pas difficile de garder leur secret, puisqu'il les isole de ceux qui les entourent ; rien n'est inaccessible comme un amour qui commence. Lise se tenait désormais à l'écart de toutes confidences ; mademoiselle Soranié s'étonna de cette attitude, et conçut du dépit ; il lui semblait qu'elle avait un droit de contrôle sur cette intrigue qu'elle avait suscitée, et qui était son meilleur sujet d'entretien avec Servoise ; elle reprocha violemment à Lise son manque de confiance, et se fâcha.

Servoise n'insista pas pour forcer la réserve de son ami ; il regardait la discrétion comme obligatoire entre intimes ; à partir du jour où Claude se

fut déclaré, il n'en continua pas moins à voir Alain, le soir, comme il avait accoutumé ; mais ils ne parlaient plus ; des heures durant, ils restaient à réfléchir, l'un en face de l'autre, à des intérêts personnels, et se quittaient fort tard n'ayant échangé que de rares répliques. Claude-Michel, qui était heureux, se complaisait à « construire » sur son bonheur ; Alain, qui était malheureux, ciselait sa tristesse, et le silence en commun était propice à ces deux états d'âme.

La grande erreur des jeunes gens de ce temps fut toujours la défiance envers eux-mêmes ; jamais ils ne se résignèrent à accueillir leurs sentiments tels qu'ils leur venaient parce qu'ils ne les jugeaient pas assez nobles pour eux ; ils s'ingénièrent à les travailler et à les dénaturer de telle sorte qu'on pût les avouer ou les décrire, au besoin. Le baron s'était forgé par avance une image de la Femme aimée ; il avait aimé Lise, parce qu'elle se trouvait approcher de très près cette image ; il prit donc pour de l'amour ce qui n'était qu'un désir d'objectiver ses lectures. Au Bois de Boulogne il fut pénétré de cet exquis sentiment d'harmonie, d'idylle réalisée, plus parfaite qu'aucune idylle lue. Le délicat poème qu'ils avaient involontairement mené à bien dans le plus prestigieux décor l'avait satisfait ; il en était reconnaissant à Lise.

Mais il eut le tort de s'abuser au point de prendre cette reconnaissance pour de l'amour. Que chacun de nous s'interroge ; il apercevra que

nos plus grandes fautes sentimentales viennent de cette *Erreur du Livre;* elle nous aura rendus injustes et mauvais, elle aura faussé en nous le sens de la vie. Chez tous les amoureux que nous avons connus il y avait un comédien qui se conformait à un rôle appris d'avance, et suivait, acte par acte, une pièce familière. Le baron, qui aimait pour la première fois, eut la sensation nette de répéter des phrases apprises, alors même que sa sincérité ne pouvait être mise en doute ; le décor de l'amour, le jeu lui plaisaient infiniment ; il ne voyait pas qu'il était comme tant de dilettanti, frappé d'impuissance sentimentale : le romanesque avait fini par étouffer en lui le naturel.

Sans doute, il avait, lui aussi, son Interlocuteur Mental, qu'il consultait, et qui l'aurait mis en garde, s'il n'eût été de connivence avec lui sur ce point à l'exclusion de tous les autres ; les choses du cœur sont les seules où il nous leurre ; du moins ne recouvre-t-il sa clairvoyance que quand il est trop tard, et ne s'en sert-il que pour nous mieux tourmenter.

Le baron contenta son goût pour l'idylle et le secret ; chaque jour, il partait en compagnie de Lise, à destination de Neuilly ; ils gagnaient le banc et sans plus de commentaires, s'embrassaient avec autant d'ardeur que de maladresse ; la présence soupçonnée des guetteurs ne les gênait plus ; ils se sentaient sûrs d'eux-mêmes, et ils avaient un peu trop conscience de « faire bien

dans le paysage » ; au demeurant cela les préservait du danger des gestes plus décisifs. Ils s'en tenaient donc à des prodigalités labiales. A nuit tombée, ils reprenaient leur route, sans oser troubler du bruit de vaines paroles les pensées qui les absorbaient.

Puis ils eurent un regain d'attendrissement pour leurs amis ; Servoise et Jane devaient connaître la vérité ; il importait de les prévenir, et de se joindre à eux. Mais Lise Mérat fut mal reçue par son amie. La liaison de mademoiselle Soranié et d'Alain se traînait dans une lassitude réciproque ; ils ne soignaient plus leurs attitudes ; l'un se révélait négligent et distrait, l'autre retenait mal certaines violences de caractère ; et le retour de la franchise dans leurs relations en annonçait le terme. Mademoiselle Soranié ne détestait pas encore son amoureux, mais déjà elle s'exerçait sur le confident, et elle avertit Lise ; elle lui prédit qu'elle se repentirait de s'être engagée avec un être aussi faible et frivole que le baron.

Servoise félicita mollement son ami, de manière à le désoler. Des parties organisées s'achevèrent dans l'ennui, ou dans les querelles des amants lassés ; à l'écart Claude et Lise contemplaient, navrés, la fin d'une union dont les débuts les avaient ravis ; et ils se demandaient, en secret, s'ils en viendraient eux aussi à ces extrémités. Ils résolurent de ne plus inviter Servoise et Jane.

Claude-Michel vivait dans l'irréalité ; chacune de ses joies était l'objet d'un travail d'imagination, d'une sorte de *préparation au souvenir*. Servoise, esprit pratique, possédait un herbier où il avait collé, rangé, étiqueté les fleurs cueillies et offertes par mademoiselle Soranié, au cours de promenades idylliques : « Fleur prise au Bas-Meudon, le 10 avril 1895 ; anniversaire de Jane ; dîner à Suresnes, retour à neuf heures. » M. de Sembach, lui, s'efforçait de modifier les sensations éprouvées, de les embellir jusqu'à ce qu'elles eussent atteint le degré de pittoresque voulu ; des choses il appréciait la seule image qu'il en gardait et qu'il déformait à sa fantaisie. Et, d'une intrigue assez courante, il se forgeait un roman d'une qualité plus rare.

Lise s'était cachée de sa mère ; elle rentrait place Clichy pour le dîner. M. de Sembach employait la soirée à reconstruire la journée ; il écrivait de longues lettres qu'il remettait le lendemain à mademoiselle Mérat. Qu'y avait-il dans ces pages ? Une paraphrase des aveux échangés dans l'après-midi, des détails rétrospectifs sur l'enfance et la jeunesse du signataire, destinés à prouver que la Providence l'avait préparé à choisir Lise, et non une autre.

Il faut se méfier des amants qui en racontent si long ; il faut se défier des passions qui se décrivent ; tout cela tourne vite en littérature, et bientôt il ne subsiste plus que des phrases, la misère

d'un mensonge que l'on n'a plus le courage de soutenir. Sembach employait sans hésiter des mots qui ont pourtant un sens précis, tels que : *bonheur*, *éternité*, *foi*, *âme*. Il les entremêlait de cent façons : « Je vous ai donné mon *âme* pour l'*éternité* » ou « en échange de votre *foi*, je vous ai promis une *éternité* de *bonheur* », ou « j'ai *foi* en votre *âme* », etc., etc. Le vocabulaire amoureux est très limité ; la difficulté consiste à en transposer les termes afin de parer à une trop flagrante monotonie.

Sembach écrivait quatre pages ; parvenu au bas de la quatrième page, il écrivait en travers de la première ; n'eût-il pas été plus simple de prendre une feuille supplémentaire ? Mais le lyrisme obligatoire qui termine les lettres d'amour, la péroraison brûlante d'avant la signature se dispose mieux, en grillage sur les lignes indifférentes du début.

Parfois le baron discutait des projets d'avenir ; à coup sûr, Lise eût joliment représenté la lignée des baronnes de Sembach. Claude Michel faisait vaguement allusion « au jour où ils seraient réunis », où « ils auraient le droit d'avouer leur tendresse », sans toutefois le fixer. Le mot *mariage* dépare une période brillante ; peut-être une obscure prudence détournait-elle Claude-Michel de l'employer. Néanmoins, comme c'est une question inévitable entre gens qui s'aiment, on parlait d'une existence en commun, pour plus tard.

Ils avaient pourtant sous les yeux un exemple inquiétant. Servoise et mademoiselle Soranié touchaient au point critique de la rupture ; si l'on n'avait malheureusement laissé tomber en désuétude la coutume de battre les femmes, Jane eût été une maîtresse charmante. Il lui fallait l'agitation de querelles incessantes ; Servoise opposait à ce caractère violent la passivité et l'absence ; dès que Jane entamait les récriminations, il tournait vers l'absolu ses yeux bleus et « n'était plus là ! » Il n'entendait plus les reproches, perdu qu'il était dans des spéculations plus hautes, et consentait à s'éveiller de nouveau aux choses de ce monde quand mademoiselle Soranié, à bout de souffle, s'arrêtait de crier.

Jane trouva enfin une vengeance ; elle brouilla Servoise avec son ami. Alain ne donnait prise sur lui que par l'amour-propre ; c'était une faiblesse indigne de cet esprit distant, il ne souffrait pas qu'on le critiquât. Il vint un soir rendre visite au baron et lui dit :

« Vous avez tenu sur mon compte tel et tel propos.

— On vous a menti. Je n'ai jamais parlé de vous aussi bassement.

— La personne de qui je tiens cela possède toute ma confiance ; je ne puis douter d'elle. »

M. de Sembach s'efforça de retenir Alain, de lui démontrer la sottise d'une pareille calomnie ; l'autre s'était réfugié dans l'indifférence distraite

où il abritait d'ordinaire son entêtement. Pourtant, lorsqu'au seuil de son appartement, Sembach le supplia de considérer qu'il allait — et pour quel futile prétexte ! — rompre une amitié d'âmes d'une valeur unique, Servoise faillit céder ; il s'était piété, n'osant refermer la porte. Sembach attendait le mouvement qui renouerait leur affection, la main soudain tendue vers sa main... Mais Alain se détourna, dit un « adieu » brutal, et s'enfuit.

Le lendemain matin, à la Nationale, Lise apprit la rupture dans tous ses détails. L'événement était de trop haute gravité pour qu'on ne suspendît pas aussitôt tout travail afin d'en aller conférer au Bois de Boulogne. Lise blâma son amie, malgré qu'elle ne s'étonnât pas outre mesure de sa déloyauté ; elle révéla au baron les jugements que Jane avait portés sur lui, plus un nombre respectable d'anecdotes d'où il ressortait que mademoiselle Soranié ne gardait pas une fidélité parfaite à son amant, qu'elle flirtait volontiers avec le premier venu, au mépris de la foi jurée ; certaines histoires de correspondance illicite et de baisers donnés à un employé de l'enregistrement indiquaient que mademoiselle Soranié avait une âme bien peu stable. Aussi, Lise Mérat écrivit à Jane une lettre indignée ; une brouille s'ensuivit entre les deux amies. Toutefois Lise et Claude suivirent encore, de loin, leurs anciens complices ; cela leur fournissait un sujet de conversation. Ils surent que la séparation était chose accomplie,

Alain ayant surpris Jane dînant au Bouillon avec l'employé de l'enregistrement ; ils surent que Jane avait rendu à Servoise ses lettres et ses portraits, que Servoise avait rendu à Jane ses portraits et ses lettres, et qu'après ces formalités, l'un s'en était allé dans le Jura et l'autre dans le Nord.

Désormais, Lise et Claude étaient seuls ; la même peine les avait affligés, ils se sentaient plus forts d'être plus isolés. Le baron connaissait une joie inédite : sa vie, pour ainsi dire, se nuançait de Lise ; la petite Madone était, invisible ou présente, la compagne de tous ses instants, l'associée de toutes ses pensées ; l'idée de Lise présidait aux moindres actes, surveillait les causeries. Claude-Michel s'ennoblissait à observer cette perpétuelle contrainte. Il s'appliquait à n'avoir aucune réflexion, aucune parole qu'Elle n'eût approuvée, et, même s'il choisissait des cravates, il se remémorait auparavant le goût de son amie. Le soir, il s'endormait en songeant à Lise ; le matin, en s'éveillant, il disait son nom. Les heures de la journée se divisaient en « heures où il verrait Lise » et « heures où il ne verrait pas Lise ». Les dimanches lui parurent plus odieux que de coutume parce qu'elle restait auprès de sa mère.

Lise, elle, demeurait inquiète, effrayée de son bonheur, car elle n'avait pas l'habitude d'être heureuse, et elle tremblait chaque fois que la Destinée lui faisait des avances. Chez elle, on la surprit à rêver, on la questionna. Elle refusa de livrer

ses secrets, fut hypocrite et développa son instinct de dissimulation. Madame Mérat s'était résignée à ne jamais pénétrer dans cet esprit jaloux de son indépendance ; elle ne connut point la Lise nouvelle qui s'était éveillée.

Lise avait des ménagements à garder, elle craignait sans cesse d'être rencontrée en compagnie de son quasi-fiancé ; les jours augmentaient, et les stations au Bois étaient plus longues ; mais, par contre, les chances de surprise se multipliaient. Déjà les deux jeunes gens songeaient à organiser pratiquement leur liaison. Mademoiselle Mérat avait appris à mentir, elle établissait pour sa mère un « emploi de temps » d'une cynique inexactitude. Tous les jours, à trois heures, à la Nationale elle fermait ses livres, et s'en allait. Le baron s'astreignait encore à jouer la comédie d'adieu public qui ne trompait plus personne, puis il la rejoignait rue Louvois. Bientôt le Bois se peupla d'amis de Lise que l'on évitait à grand'-peine ; elle proposa d'autres promenades et ils explorèrent la banlieue.

D'abord, ils découvrirent les bateaux-omnibus de Louvre-Sèvres. Ils se rendaient au débarcadère du Louvre, non par la rue Richelieu, trop dangereuse, mais par une foule de petites rues adjacentes, qui sont peu fréquentées. Au Carrousel, ils se séparaient, jusqu'au pont Royal ; ils descendaient sur la berge le long de laquelle un bateau à bains fume, à l'ancre pour l'éternité,

près de quatre peupliers géants et non loin du ponton des bateaux-mouches. Feignant de ne pas se connaître, mademoiselle Mérat et Claude s'asseyaient sur les bancs du ponton, ouvraient leurs serviettes, en tiraient des livres par-dessus lesquels ils se jetaient des regards de complicité astucieuse. Bientôt le bateau surgissait, s'ébrouait en un fracas prétentieux ; le glas de la cloche appelait les voyageurs, on embarquait.

Lise et M. de Sembach se plaçaient à l'avant, ainsi que des émigrants ; le conducteur leur distribuait des jetons percés d'un trou comme les sous chinois. Le panorama des berges se déroulait ; la Concorde solennelle, le Champ de Mars à jamais encombré de travaux en cours, puis Auteuil terre-à-terre, Billancourt pelé, le Point-du-Jour où grincent les orgues de Barbarie en exil ; après le viaduc, c'est, soudain, un paysage inattendu de coteaux où moutonnent des forêts semées de petites maisons ingénues ; c'est, à l'écart dans un coude de la Seine, l'ombrage paisible du Bas-Meudon. A partir du viaduc, il semblait à Lise qu'elle était délivrée de la contrainte sociale ; elle osait se rapprocher de Claude et lui saisir la main qu'elle tenait prisonnière en ses mains, jusqu'à l'arrivée. On se levait ; glas de cloche ; d'énormes cordages étaient jetés à des forçats, en captivité sur le ponton, qui amarraient le bateau. Puis, l'homme à casquette de commodore reprenait d'autorité ses sous chinois. Lise, de son pas preste,

gravissait l'échelle du rivage et, derrière elle, Claude suivait avec plus d'attention qu'il n'eût convenu le jeu des fines chevilles grimpant les marches.

Ils évitaient les guinguettes lamentables qui attendent sans espoir le retour des canotiers en allés. Ils montaient les degrés de l'escalier qui s'accroche au coteau ; pour reprendre haleine, ils s'embrassaient à chaque palier. Et montait avec eux le décor splendide de la vallée : à droite, Paris dans la brume, comme une ville de rêve ; à gauche, les collines couvertes d'une mousse épaisse de bois où chante par places la note claire d'une villa au toit de tuiles rouges. Encore quelques marches, un pont paradoxal perché très haut au-dessus d'une voie de chemin de fer, au fond de laquelle des trains s'enfuient, tels des cloportes effarés...

L'ascension continuait, et peu à peu les deux amants entraient « en illusion ». Il leur paraissait que le monde avait disparu, qu'ils échappaient à la tyrannie des gens ; dans une nature préparée pour leurs aveux, nul ne les épiait. Ils s'asseyaient au bord de la route et restaient sans mot dire, à *s'écouter être heureux*. Leurs baisers étaient d'une naïveté maladroite, et d'ailleurs délicieuse, car aucune arrière-pensée ne les gâtait ; aussi bien, le baron n'avait pas de hâte ; il éludait de s'interroger sur l'issue probable de ce joli roman, de peur d'en compromettre la tenue

par quelque prévision grossière ; et cette pauvre petite Lise qui s'abandonnait en toute confiance était mieux défendue contre lui par son ignorance même.

Lorsque le soleil déclinant allongeait les ombres des arbres au loin, sur la route, Lise et Claude reprenaient leurs cartables, et descen daient l'escalier. Le petit paquebot affairé les reprenaït au passage et filait, dans la nuit tombante, vers Paris. Claude reconduisait Lise jusqu'à la Trinité ; ils cherchaient les rues sombres où ils pouvaient sans crainte se donner le bras et marcher du même pas ; au square, ils se disaient au revoir.

Durant cette saison, l'*Étude sur le Droit des Étrangers* fit de médiocres progrès. Par contre, Claude Michel étudia la topographie de la banlieue ; aidé de Lise, il visita Chaville, si humide, Suresnes impersonnel, Saint-Cloud encombré d'uniformes, Sèvres poussiéreux, et même Versailles, vieille ville que hantent de vieilles gens. A chaque excursion, ils furetaient à la recherche de l'endroit propice pour une halte ; ils le voulaient loin de toute habitation, à l'écart des routes où les passants vous dévisagent, et à l'ombre qui est discrète et rassure.

Ils crurent avoir trouvé le terrain parfait ; ils s'étaient égarés à Clamart; une bizarre patache les cahota trois bons quarts d'heure, pour les abandonner en pleine forêt à proximité d'une guinguette

informe où ils feignirent de déjeuner; ensuite, ils battirent les taillis; un sentier qu'ils prirent se perdait dans les fourrés, parmi les touffes de jeunes châtaigniers; ils allèrent droit devant eux, jusqu'à ce que la fatigue les forçât de s'asseoir dans une clairière close de toutes parts.

La chaleur d'un midi printanier pesait sur le bois; les mille bruits, vols d'oiseaux, bourdonnements d'insectes, frissons de feuilles, se fondaient en un murmure sourd, la Symphonie intime de la Forêt. Claude et Lise, inconsciemment, n'osaient troubler le large chant confus, dont ils sentaient en eux-mêmes la vibration; ils se parlaient à voix basse, comme en un sanctuaire. Ils s'étaient étendus sur les feuilles sèches dont l'odeur poivrée les grisait. Lise regardait au lointain les nuances fines du sous-bois, et Claude regardait Lise. Elle avait un corsage ajusté, à peine décolleté en carré; son col, souple et d'une blancheur absolue, se dégageait librement depuis la naissance des épaules. Claude regarda ensuite les extraordinaires cheveux d'un roux faux, presque châtain, puis il revint à l'attache du col, et tout à coup il souhaita mordre à même cette jolie chair pure et délicate. Il se pencha, plaça sur la nuque de la jeune fille un baiser dont elle tressaillit. La saveur de ce baiser était nouvelle et inquiétante, car mademoiselle Mérat se défendit un peu, comme si elle eût pressenti le péril. En effet, une volupté plus évidente se mêlait à ces caresses. Claude mit

à Lise un collier de baisers ; il l'avait prise en son bras, renversée au-dessous de lui. Une agrafe du corsage lui meurtrit les lèvres ; il osa la défaire ; la suivante céda, une troisième fit de même, et Claude eut enfin une certaine étendue de gorge à embrasser, autant qu'en découvrirait une robe de bal. Lise, les yeux fermés, s'abandonnait au plaisir de cette sensation inconnue ; toutefois, comme le soleil dardait dru sur la clairière, elle remonta machinalement son ombrelle au-dessus de la tête de Claude, en chuchotant : « Prenez garde... le soleil de Mars est dangereux ! »

Le baron aurait pu pousser l'audace très loin : sa timidité — des scrupules aussi, — l'en empêchèrent. Tout se passa en baisers, rien d'autre ! Lise, cependant, était persuadée qu'elle avait commis une faute grave, car elle fixait son ami avec des yeux étranges, où il y avait à la fois de la reconnaissance et du reproche. Son instinct l'avertissait d'un changement dans leur amour ; pour la première fois, le désir s'était glissé entre eux, et, dorénavant, c'en était fait de l'ingénuité des préalables aveux ; la première agrafe avait cédé. Or, on ne soupçonne pas la force d'un précédent, en pareil cas !

Ils s'habituèrent vite à ces entreprises. Elles s'inscrivirent au programme de leurs journées. Ils arrivaient aux environs d'un bois, déjeunaient et se mettaient en quête de la clairière où ils passeraient l'après-midi, à l'abri des regards curieux.

Un pardessus étalé leur servait de tapis; Claude contentait sa fringale de baisers ; cependant il ne dépassait pas la quatrième agrafe. Sur la peau, d'une blancheur opaline, les lèvres marquaient parfois une petite ligne rose. Quand le jour baissait, les agrafes rentraient dans leurs brides ; Lise se levait d'un mouvement prompt, secouait les menues brindilles attachées à sa robe. On rentrait.

Ils eurent des alertes. Un garde forestier, à Clamart, les surprit ; Lise n'eut pas le temps de réparer le désordre de sa toilette : ainsi ébouriffée, le col ouvert, elle apparaissait comme une gravure libertine du dix-huitième siècle. Le garde la considéra sous le nez, puis s'éloigna avec un rire qui révélait les conjectures galantes auxquelles cet humble fonctionnaire se livrait. Lise fut honteuse, et la journée s'acheva presque en tristesse. Aussi bien, l'été peupla bientôt les bois de curieux et de gêneurs; il n'était plus possible de s'assurer un coin désert ; l'horrible papier graisseux que laissent après elles les familles venues pour « bâfrer dans un site » déshonorait les meilleurs pèlerinages. En outre, Lise et Claude furent rencontrés aux abords de la gare Saint-Lazare par des amis de mademoiselle Mérat ou par des familiers de la Nationale. On discuta plusieurs projets. Claude dit à son amie :

— Ne pensez-vous point qu'il vaudrait mieux ne pas quitter Paris, et nous rencontrer près d'ici ?

— Soit, mais.... où ?

— Verriez-vous quelque inconvénient à visiter mon chez-moi ?

— Oui, j'en verrais ! répondit nettement Lise.

— N'avez-vous pas confiance en moi ?

— Cela dépend ; il est préférable de ne pas nous interroger là-dessus. Je ne veux pas aller chez vous, parce que votre quartier est celui où je connais le plus de gens ; d'ailleurs, votre chez-vous n'est pas encore mon chez-moi.

Elle lui donna d'excellentes raisons ; mais vinrent les jours de pluie qui bloquent les amants dans les Musées ou dans les passages ; la joie d'être à deux sous un parapluie et de piétiner dans les mêmes flaques d'eau est vite épuisée. Trois semaines de mauvais temps poussèrent à bout les résistances de Lise. Claude insinua que « tout de même, on serait mieux rue Drouot qu'à la salle des Prisonniers Barbares ou dans le boudoir grenat de la Vénus de Milo. » Lise haussa les épaules et finit par dire : « Soit, je vous suis. » C'était une démarche qui pour toute autre eût signifié le don de soi.

Mais remarquez que rien ne se passe comme on l'a prévu, que l'Ironiste d'En-Haut se plaît à déjouer les calculs les plus simples, à démentir les probabilités les mieux affirmées. Lise ne se donna pas, rue Drouot. Pourquoi ? On ne sait. Le geste le plus précis de l'amour vient à son heure ; pour quelques tempéraments, il marque le déclin de la passion. Claude croyait de bonne foi qu'il aimait Lise, et

reculait la nécessité de certaines violences qu'il jugeait de mauvais goût.

Ils délaissèrent la Nationale. Lise se rendait directement chez Claude Michel ; elle se justifiait à ses propres yeux en apportant du travail qu'elle déposait sur une table. Elle ordonnait à Claude de préparer également sa tâche ; c'était, en quelque sorte, l'assurance contre le remords. Après ces préparatifs, on pouvait s'aimer en toute innocence, le principe étant sauvé. L'audace de Claude grandissait sans cesse, et il serait injuste de dire qu'elle se portait aux extrémités ; il osait forcer les premiers œillets du corset, de manière que Lise, étant pincée par les baleines disjointes, préférait retirer le corset tout entier, qu'elle cachait sous le fauteuil. Alors Claude la tenait, plus souple et plus proche, dans ses bras, et il promenait d'agiles caresses le long de ce petit corps frissonnant ; là, il insistait ; là, il glissait légèrement. Déjà Lise s'était habituée à la décision de tels frôlements ; encore qu'elle eût parfois honte que son amant la vît en chemisette trop ouverte, elle avait fini par admettre qu'il l'eût toute, offerte à la fantaisie de ses lèvres ; l'émoi qu'elle en ressentait lui pinçait les narines et lui fermait les yeux. Claude songeait, en l'observant, qu'elle serait une amoureuse admirable, mais il ne se résolvait pas à précipiter les événements. De précédentes expériences lui avaient appris la douceur de désirer, et de résister à son désir ; il s'attardait délicieusement à ces prélimi-

naires qui sont plus tard le thème des meilleurs souvenirs ; et plût à Dieu qu'il s'y fût tenu.

En dehors de ces séances, d'une sensualité si spéciale, on jouait au ménage, et Claude prenait goût à ce jeu. Vers cinq heures, Lise allait dans le réduit qui s'intitulait *cuisine*, elle allumait le réchaud à gaz, et préparait le thé que l'on prenait dans de vraies tasses, sur une vraie nappe. Ensuite, Lise rangeait les tasses, allumait la lampe, mettait de l'ordre. Le baron la suivait du regard, tandis qu'elle courait d'une pièce à l'autre. Le voisinage de cette fine créature lui était matière à des méditations sur l'excellence de la vie de ménage ; il réfléchissait que l'homme ne pouvait vivre seul, qu'il avait besoin d'une compagne alerte et sûre, qui meublât son univers et le troublât au besoin, qui lui donnât l'illusion d'une activité attentive et servile ; il se disait qu'il faudrait bien qu'un jour il se mariât. Mais — chose curieuse à constater — il lui arrivait rarement de rapporter ces projets à Lise ; il ne l'associait pas à ces visions d'avenir ; non qu'il fût résolu à la décevoir ! L'involontaire malhonnêteté qui gît au fond de tous nos cœurs lui défendait par avance de réparer une faute qu'il n'avait même pas encore commise ! Sans doute, s'il avait fait attention à cela, il s'en fût blâmé ; il ne s'en apercevait point. On évite, en général, de descendre au tréfonds de soi-même, à l'endroit où champignonnent, dans l'ombre de l'Inconscient, les mauvaises pensées

— les crimes de demain. Et puis, à quoi bon ?

L'heure du dîner approchant, Lise chassait Claude de la chambre, rajustait son corset, son corsage, et se sauvait. Alors le baron éteignait la lampe, s'étendait sur son lit, restait à rêver à l'aventure qu'il s'était suscitée ; il se congratulait pour la sûreté avec laquelle il la menait, s'affirmait à lui-même que sa réserve excessive n'était que du raffinement ; et, ceci posé, il descendait dîner.

XI

L'INCIDENT D'UNE NUIT D'AUTOMNE

Cet état de choses dura encore quatre mois, durant lesquels Claude Michel ne songea pas plus à mademoiselle Hilda de Schwartzpflantz que si elle eût été la propre cousine du Sofi de Perse. On ne le salua nulle part. Il délaissait le Consulat ; la colonie étrangère s'affligea de ne plus le compter parmi les figurants ordinaires de ses réceptions. Vinrent les vacances ; la mère de Lise Mérat — personnage encombrant que le baron ne vit jamais — madame Mérat mère fut prise de douleurs ; des médecins malavisés lui ordonnèrent les Eaux de Vichy. Lise, ce jour-là, parut au rendez-vous, les yeux gros de larmes prochaines ; madame Mérat lui avait signifié la décision des docteurs, et elle entendait que sa fille l'aidât à soigner ses rhumatismes.

Claude-Michel écouta ces avertissements avec stupeur ; il n'avait jamais supposé que Lise le quitterait à l'improviste, sans drame préalable. L'écroulement subit de son actuel bonheur le plongea dans la désolation ; il sentit monter à ses paupières la rosée des grandes émotions contenues. Durant trois heures, il supplia Lise. Ce n'était pas possible ! Il ne saurait vivre loin d'elle ! Lise, avec cette sagesse qui l'abandonnait rarement, objecta qu'elle était forcée de tenir compagnie aux douleurs de sa marâtre. Aucune raison valable ne tenait devant ce fait, car le seul motif qu'elle eût invoqué à l'encontre aurait été celui-ci : « Je désire rester à Paris parce que mon amoureux m'en conjure. » Or, Claude avait décidé de garder secrètes leurs fiançailles. Le baron demanda qu'elle lui permît de la suivre, jurant de conserver le plus strict incognito ; elle s'y opposa. Dans une petite ville d'eaux, on eût vite éventé leur intrigue. Et plus elle refusait, plus Claude s'entêtait en toute franchise à réclamer le droit de partir pour Vichy. Assurément il aurait été très vexé si on l'eût pris au mot.

Le jour du départ approchait ; les après-midi, rue Drouot, étaient assombries d'une tristesse préparatoire ; on y composait de la mélancolie double, laquelle amenait aussitôt une frénésie de baisers désolés. Si ces deux amoureux inexpérimentés avaient su mieux diriger leurs sensations, ils auraient pris un plaisir plus âpre à l'idée d'une

séparation imminente, leurs étreintes se seraient raffinées d'un peu d'irrévocable ; car sait-on, lorsqu'on se quitte, si l'on se reverra jamais ? Et qui peut répondre de soi, durant quatre semaines d'absence ? Tant d'eau passe sous les ponts en vingt-quatre heures ! Malgré la complication trop littéraire de son âme, Claude était ému, et souffrait tout bêtement sa douleur.

Il comptait les jours : plus que quatre... plus que trois... plus que deux... La veille de la séparation, il s'étourdit de caresses, cherchant à oublier la date et parlant à Lise, sur un ton joyeux, de choses coutumières ; tous les deux, ils eurent cette gaîté forcée qui sonne faux, coupée de silences navrants. Et, brusquement, au moment de se dire adieu, ils perdirent contenance, ils pleurèrent avec abondance, chacun sur son propre malheur. Or, Lise, étant meilleure, pleurait aussi sur la peine du baron ; jusqu'à une heure avancée, ils s'attardèrent, enfouis au creux d'un fauteuil, les yeux en larmes, les joues humides, les lèvres salées, échangeant à voix basse, dans l'obscurité, des serments illusoires :

« Tu penseras à moi ?

— Oui.

— Tu ne m'oublieras pas ?

— Non.

— Tu m'écriras tous les jours ?

— Tu ne seras pas triste, mon aimée ?

— Je m'efforcerai. Et toi, tu te distrairas ?

— Mon pauvre petit !

— Mon cher cœur ! »

Hélas ! tout cela est dit sérieusement. Pourquoi cela disparaît-il si vite des souvenirs ?

Lise prenait avec sa mère le premier train du matin. Claude dut se borner à des adieux hâtifs. Lorsque l'obscurité fut tout à fait venue, l'heure du dîner étant déjà passée depuis longtemps, Lise mit son chapeau, se tamponna les yeux avec son mouchoir trempé de pleurs. Claude descendit avec elle, l'accompagna aux environs de la Trinité. On était aux premiers jours du mois d'août ; dans les rues tièdes la nuit apportait un peu de fraîcheur ; les passants, délivrés de leurs soucis du jour, se hâtaient vers le repos ou le plaisir. Seuls, Lise et Claude marchaient navrés au milieu de l'allégresse universelle. Au square de la Trinité, ils échangèrent un long, lamentable et âcre baiser, et Mlle Mérat s'enfuit par une des rues qui montent le long de l'horrible église ; Claude, planté sur ses jambes en compas, regardait Lise s'éloigner ; par instants, elle se détournait à son intention. Elle disparut ; et le baron regagna sa chambre, où il s'endormit, accablé de chagrin, et rompu de fatigue nerveuse.

Le lendemain, il voulut vivre avec sa peine ; il évita les moindres occasions de se distraire. En quatre pages, aux lignes serrées, il ressassa la même plainte, à satiété.

« Vous êtes partie, je suis seul, je suis malheureux, le monde est vide, je t'aime. »

Et ainsi de suite ; vers le soir, il reçut un bout de billet crayonné en chemin de fer :

« Je suis seule, malheureuse loin de vous. Je vous aime.

» Votre Lise. »

Il chercha longtemps à se représenter Lise ; il ne lui déplaisait pas d'apprendre qu'elle fût malheureuse et, rassuré de ce côté, il était déjà moins triste. La nuit fut bonne. Le matin suivant, il s'éveilla d'excellente humeur, et tout prêt à éclaircir son univers. Ce fut vainement qu'il essaya de ressaisir sa mélancolie ; elle lui échappait. Vers le soir arriva la lettre de Lise, quatre pages de tendresses et de détails sur Vichy, sur la table d'hôte ; Claude les lut avec plaisir : quatre pages, pas une de moins, et sans blanc. Il riposta par le nombre de pages réglementaires, mais de lignes plus espacées (l'essentiel est de ne pas laisser de blanc à la fin), puis il sortit pour jeter sa lettre dans le rictus sarcastique d'une boîte de grande poste. Et soudain il se sentit plus léger, comme un collégien qui vient de terminer sa tâche et peut aller jouer, sans remords.

Il dîna aux Champs-Élysées, avec Manonlesco, rencontré sur le boulevard. Ils mangèrent, au premier étage d'un restaurant-concert. Là-bas, en face d'eux, des créatures d'un rose de perle chan-

taient des couplets que l'on n'entendait pas ; cela n'était plus qu'une pantomime accompagnée par le murmure presque aboli de l'orchestre. L'heure était propice aux confidences ; le baron, attendri par le dîner, la musique et l'amitié du Valaque, exposa sa situation. Quand il eut fini, l'homme en pain d'épice secoua la tête : « Vous vous êtes, dit-il, engagé dans une fâcheuse histoire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne faut pas compliquer sa vie et que la vôtre est irrémédiablement compliquée ; chaque jour vous crée de nouveaux devoirs.

— Allons donc !

— Si fait ! Tenez, en ce moment, vous pensez déjà, mon pauvre ami, à la lettre que vous écrirez demain ! »

Le baron fut frappé de cette observation ; l'inquiétude des quatre pages à écrire l'avait suivi ; il se demandait s'il conviendrait de mentionner le dîner au café-concert.

« Mon cher, pour votre tempérament, il n'est qu'un genre de femmes : les créatures faciles qui se donnent. Comme type, vous êtes l'amant de cœur de la femme entretenue.

— Merci, fit le baron vexé.

— Vous ne la ferez pas souffrir, celle-là ; et elle vous fournira la dose d'illusion dont vous conditionnez les rapports entre gens d'un sexe différent ; mais je plains la pauvre jeune fille qui s'est amourachée de vous ! »

Ils s'en furent au Jardin de Paris; le baron, étendu dans un fauteuil d'osier, regarda passer et repasser des dames voyantes, qui déambulaient deux par deux et riaient fort haut. A part lui, il avait l'orgueil d'aimer Lise et d'être aimé d'elle; la féerie du Jardin l'amusait à peine. Manonlesco le quitta pour s'enfuir avec deux personnes assez jolies, car c'était un homme d'appétits violents. Le baron rentra paisiblement, musa au boulevard et s'échoua rue Drouot à l'heure où les lumières électriques s'éclipsent.

A partir de cette nuit, il prit coutume de rêver à Lise dans les coins les plus bruyants du Paris de plaisir; il promenait sa tristesse parmi les foules, et les musiques, et les lumières ; il liait conversation avec les habituées, leur parlait avec une grande douceur et beaucoup de politesse; elles l'appréciaient, peut-être parce qu'elles n'avaient rien à espérer de lui.

Paris, l'été, est une ville nouvelle; la population change, les exotiques parcourent les rues en plus grand nombre, les femmes sont plus hardies, la joie de vivre s'affirme sans réserve. Sous le couvert des platanes, des scènes familières s'ébauchent; les petits commerçants des quartiers, assis sur des bancs, s'aèrent et discutent; des filles font les cent pas; des adolescents inquiétants rôdent aux alentours de la Madeleine ; les passants ont moins de hâte de passer. Il y a du mystère partout. O la douceur d'aller, parmi ces

comparses, sans autre intention que de penser à quelque Lise absente, et comme Schumann a bien rendu cette impression-là !

Au cours d'une de ces flâneries orgueilleuses, le baron fut abordé par un individu, vêtu sans faste et chaussé de souliers balnéaires, qui vendait le *Soir* : « Mon prince, achetez-moi le *Soir*, il me manque deux sous pour aller me coucher ; donnez-moi deux sous, ça vous portera bonheur.

— En voici dix, répondit le baron ; mais tirez-moi d'un doute : ne vous ai-je point rencontré, autrefois ?

— C'est possible, tout arrive. Où ça ?

— Pas à Paris, où je suis depuis un an, à peine... Ah ! m'y voici, vous étiez dans la compagnie du prince de Thune !

— Chut !

— C'est cela ! vous êtes M. Doublemain, le savant.

— Oui, et je vends le *Soir*, moi qui me joue parmi les calculs les plus ardus ! Si j'avais la moindre notion de morale — ô le fétichisme digne des sauvages ! — je vous dirais que l'inconduite mène aux pires conditions ; je préfère vous avouer que j'ai mal calculé la courbe de mon existence. Quoi qu'il en soit, si j'ai manqué la *plus* belle carrière de mathématicien, peu importe ! Je sais ce que je valais, et cela suffit ; je ne regrette rien. Voyez-vous, jeune homme, c'est la grande sagesse en ce trop bas monde : IL NE FAUT RIEN RE-

GRETTER. Marchez droit devant vous, et ne tenez pour agréable que le chemin parcouru. Vous pourrez vous tromper, certes ; je me suis bien trompé, moi qui vous parle ! Mais ne vous attardez pas, et poursuivez votre route ; croyez-en un homme d'expérience. Sachez d'ailleurs que l'expérience ne profite à personne, pas plus à moi qui l'ai chèrement acquise, qu'à vous, cher monsieur, à qui je la transmets. Et il faut que cela soit, sinon le Monde cesserait de fonctionner.

— Ce serait dommage, fit le baron.

— Au plaisir de vous revoir, et merci. »

Il disparut en criant le *Soir* par les rues vides. Le baron médita sur cet aphorisme : « La philosophie de chacun consiste à justifier sa vie comme il le peut, et à faire croire aux autres qu'il l'a dirigée. »

Le baron écrivait toujours à Lise et lui racontait ses journées ; il évitait de lui donner l'emploi de ses nuits. En vérité, il goûtait, durant ces soirs de flânerie, un plaisir d'indépendance dont Lise se fût à bon droit offensée ; il se savait libre, courait les boulevards avec la joie du bohémien. Il n'avait pas de but à ses courses, et cela seul eût suffi à le réjouir. Il échappait à la sujétion de la maîtresse, et, rentré chez lui, après ces excursions, il n'avait plus le courage de rédiger son journal. Peu à peu, il perdait l'habitude de rendre compte à l'absente de ses moindres pensées ; il s'en tenait au strict nécessaire.

Lise finit par s'émouvoir ; elle envoyait quotidiennement des lettres copieuses, plus, en guise de rallonges, de petits bouts de papier couverts de baisers ; pour cette tâche, elle utilisait ses moindres loisirs. Elle ne faisait grâce d'aucun détail de son séjour, parce qu'elle n'oubliait jamais son ami. Elle lui reprocha son indifférence. Pourquoi se bornait-il à expédier quelques mots sur une carte ? Et soudain Claude comprit l'avertissement du Valaque : « Chaque jour vous crée de nouveaux devoirs. » Il s'appliqua dès lors à contenter Lise, à remplir, lui aussi, sa tâche quotidienne ; il remarqua, non sans surprise, que ce labeur devenait plus facile à mesure qu'il y apportait moins de conviction ; la littérature elle-même y gagnait ; au demeurant un excellent exercice de style !

Un plaisir, d'abord ; une habitude, ensuite ; puis une tâche ; puis un devoir ; puis une corvée : telles sont les phases de la correspondance entre gens qui s'aiment. Le baron n'en était encore qu'à la troisième phase.

Le mois de septembre approchait, Lise annonça son retour. Claude éprouva une joie sincère qu'il traduisit aussitôt en transports épistolaires : « Vous allez revenir ! Me reconnaîtrez-vous, seulement ? M'aimerez-vous encore ? Je vous en supplie, faites que je puisse vous voir à votre arrivée, non pas une minute, mais une heure ; j'ai bien mérité cette récompense pour la résignation que j'ai montrée à votre départ, et ma sagesse durant votre exil... »

C'était, somme toute, simple politesse ; il convenait de paraître très impatient ; en outre, Claude-Michel avait une réelle curiosité de voir Lise, une Lise retrouvée, plus jolie encore que la Lise quittée !

Elle répondit : « Je ne sais comment m'y prendre pour obtenir ce que vous désirez. Maman ne permettra pas que je m'éloigne, et je n'ai aucune raison plausible de la planter là, sur le quai. » Claude crut qu'il fallait renoncer à son projet, et il passa condamnation, sans trop de peine. Seulement, il riposta par un mandement de désolation, car on ne doit pas perdre les sujets faciles, et rien ne « foisonne » épistolairement comme la déception.

Conséquence inattendue, Lise écrivit : « Votre chagrin m'a touchée. Comme je tiens à vous prouver que je vous aime, et ne vous ai point oublié, voici ce que j'ai machiné : Maman a décidé de rentrer mardi prochain ; j'ai réclamé deux jours de prolongation, que l'on ne m'a pas accordés. Alors des rhumatisants délicieux dont j'ai fait ici la connaissance, les Casier, ont offert de prendre soin de ma petite personne ; ma chère mère a fini par accepter ; d'abord elle déteste la discussion (comme je la comprends !), et puis elle désire m'être agréable : j'ai été si bonne garde-malade, pendant ce séjour odieux ! Elle a donc autorisé votre servante à passer deux jours supplémentaires chez les Casier ; et c'est ici qu'intervient mon astuce.

Suivez bien le raisonnement : Maman partie, je reste un jour à Vichy ; vous m'envoyez la dépêche suivante, à mon nom, Villa des Glycines, demeure des Casier : « Reviens immédiatement. MÉRAT. » Je pars, vous m'attendez à la gare, et nous passons une journée ensemble, loin de Paris. C'est risqué, mais tant pis ! Il est peu probable que nous retrouvions jamais les Casier, dans le vaste monde, malgré l'assurance de « se revoir à Paris » que nous échangeons chaque soir. Donc maman ne saura rien de mon escapade, ou elle la connaîtra dans un an au plus, et à ce moment j'aurai beau jeu à nier. En tout cas, vous ne direz plus que je ne vous aime pas, puisque je commets, à votre bénéfice, des imprudences capables de compromettre vingt jeunes filles ordinaires. »

Certes non, Lise n'était pas une jeune fille ordinaire ; elle allait tout droit devant elle, sans hésiter, prête à tous les héroïsmes, à toutes les erreurs ; en vérité, un vrai tempérament à tourner mal. Sa lettre réveilla le baron ; il ne put se dissimuler plus longtemps qu'il aimait Lise à la folie, qu'il avait souffert le martyre en son absence, et qu'il ne contenait plus son impatience de la revoir. Et il était sincère avec lui-même ; il crut de bonne foi avoir passé par une foule de sentiments qu'il n'avait jamais eus, et il compta les heures. Il s'entraînait inconsciemment à l'émotion du retour.

Le mercredi, comme il lui avait été prescrit, il envoya la dépêche : « Reviens immédiatement.

Mérat », commettant ainsi le délit de faux en écriture publique. Le jeudi, il reçut une autre dépêche : « Arriverai gare de Lyon, six heures. »

A cinq heures de l'après-midi, il s'en fut par les quais, désœuvré. Il faisait à peine tiède ; la lumière dorée du couchant donnait une valeur irréelle aux monuments, par trop publics, semés le long de la Seine. Le baron apprécia les ombres, d'un bleu gris très rare. Les platanes, en signe d'automne, jaunissaient de leur mieux ; un nuage de poussière impalpable achevait de fondre toutes choses dans une harmonie blonde et calme. Au crépuscule, Claude se retrouva près de la gare.

Il lui fallut d'abord obtenir plusieurs renseignements ; des hommes en blouse bleue, mais dépourvus d'urbanité, le renvoyaient à d'autres hommes en blouse bleue ; on le toléra dans un endroit où il se pouvait que le train de Vichy stoppât. Il guetta la venue des locomotives, parties d'endroits mystérieux, essoufflées du long voyage. La nuit arrivait ; mais pas de Lise ! Il dégringolait des trains une foule de silhouettes falotes ou poussiéreuses ; aucune ne rappelait la grâce preste de mademoiselle Mérat. Le train de Vichy avait du retard ; Claude commençait à maugréer.

Les parallèles des rails, contre toute vraisemblance mathématique, se rencontraient à l'horizon. Des lanternes vertes et rouges s'allumèrent, au lointain. Des employés désœuvrés jouaient à un jeu ingénieux qui consistait à pousser dans les

jambes de MM. les voyageurs et leurs parents de petits camions à roulettes fort lourds ; et lorsqu'ils avaient blessé ou bousculé cinq à six hommes d'un seul coup, ils avaient soin de crier : « Gare ! » en signe de satisfaction. Ce manège amusa Claude un instant ; puis il marcha de long en large, lut des affiches illustrées, consulta des sous-chefs bourrus ; il ne désirait plus la venue du train de Lise, et rejetait sur elle une partie de sa mauvaise humeur.

Au bout de trois quarts d'heure, le train de Vichy se glissa discrètement en gare. Le baron se précipita : pas de Lise. Au milieu des embrassades environnantes, il cherchait son amie, et comme il s'effrayait de la point découvrir, craignant de ne plus la reconnaître — il fut tiré par sa manche Une petite voix triste murmura : « Eh bien ? » Il se retourna : Lise était près de lui ! Et brusquement une émotion vraie le transporta : il prit les mains de Lise, et, tremblant de joie, l'attira près d'un réverbère afin de la mieux voir ; il ne savait que dire : « Vous !... vous !... c'est vous ! » Il ajouta : « Vous avez fait bon voyage ? » et se mit à pleurer de tout son cœur, sans considérer qu'il se donnait en spectacle.

Lise était vêtue d'une redingote de voyage et coiffée d'un canotier noir ; un voile blanc entourait sa figure ; ses yeux brillaient d'une joie surnaturelle. Elle releva le voile au-dessus de ses lèvres et tendit un baiser qui avait un peu goût

de poussière et de larmes. Le baron l'embrassa à l'étouffer; et il faut croire que ce baiser dura quelque temps, car la cohue des voyageurs s'était dissipée lorsque les deux amoureux reprirent notion des choses.

On tint conseil. Lise ne voulait pas s'attarder à Paris, où elle était à la merci d'une indiscrétion; il fallait passer hors la ville la journée qu'elle avait réussi à dérober. Elle laisserait sa valise à la consigne et reviendrait la prendre le lendemain, à la même heure : « C'est d'une imprudence, ce que nous faisons ! » Et cette idée seule eût suffi à les rendre parfaitement heureux.

Ils sautèrent en fiacre. Lise n'emportait que son sac de voyage et un roman anglais. Dans la voiture, ils parlèrent peu; les lèvres ne pouvaient faire deux choses à la fois. Cependant le baron ne perdait pas toute conscience, et il s'interrogeait, tandis qu'il s'efforçait, en dépit des cahots qui secouaient le fiacre, de ne point disjoindre sa bouche de celle de Lise. Ses pensées étaient tumultueuses : « Je suis content .. assurément, je l'aime toujours !... (Tiens, nous passons devant une grille... l'Entrepôt, sans doute...) Comme son cœur bat !... et comme elle est heureuse ! Où allons-nous passer cette soirée, et demain? (Le cocher prend par les quais ; c'est navrant, le pavé va nous ballotter...) Je ne connais pas de bourg confortable dans la banlieue... Il faudrait un petit village joli... (Cette masse sombre, ce doit être

Notre-Dame...) Un village pas encore exploré... J'ai jeté au hasard l'adresse de la gare de l'Ouest. Pourquoi? J'espérais une inspiration. (Ah! un pont! Tiens? Henry IV!) L'inspiration se fait prier. Pauvre petite Lise, comme elle est jolie, et comme elle tressaille! Si nous passons la nuit sous le même toit, il y a gros à parier que nous commettrons des bêtises, d'irréparables bêtises... (Rue Rivoli; nous approchons!...) Non, je serai fort; il suffit d'un peu de volonté, et j'en ai eu jusqu'ici... jusqu'ici! Je louerai deux chambres... Il ne faut pas compliquer sa vie... (Le Théâtre-Français...) Elle a pris quelque embonpoint. »

En vérité, le baron n'avait arrêté aucune ligne d'inconduite; il se lassait un peu d'embrasser mademoiselle Mérat; et il fut presque soulagé quand elle rompit le silence pour déclarer : « Ah! nous voici à l'Opéra, déjà?

— Oui, » fit le baron. Et, sur cette constatation, il n'eut plus la force de lutter contre le silence qui s'abattit entre eux deux. Qu'avaient-ils à se dire, au demeurant? Ils étaient aussi étrangers l'un à l'autre que peuvent l'être deux personnes qui s'aiment et qui, pour cette raison se sont efforcées de déguiser leurs véritables caractères; la première effusion passée, ils demeuraient indécis sur le choix d'une contenance. Lise ne supporta pas cette gêne; elle commença le récit d'une foule d'événements oiseux dont Vichy avait été le théâtre. Elle parla aussi du voyage, de sa tactique

pour éviter qu'on ne liât conversation avec elle ; elle décrivit enfin les Casier, le coup de la dépêche, et se loua de la diplomatie qu'elle avait déployée en l'occurrence. Et l'on fut gare Saint-Lazare.

« Vous avez un but ? demanda Lise.

— Non ;... nous trouverons, là-haut. Venez. »

Là-haut, ils parcoururent une affiche murale ; le nom de Garches leur parut indiqué par le Ciel. Ils grimpèrent dans le train, prêt à partir ; durant le trajet, ils parlèrent à voix basse. On ne les laissa seuls qu'à l'avant-dernière station.

Ils débarquèrent à Garches à nuit noire ; la gare était placée à la lisière du bois que l'approche de l'hiver rendait déjà mystérieusement sonore. A travers l'obscurité, ils allèrent à l'aventure en quête d'une auberge que des hommes d'équipe leur avaient indiquée. Lise se serrait contre Claude ; toute à son rêve, elle se souciait peu de l'abri.

L'auberge était au bout du village ; elle ne payait guère de mine : une masure en sentinelle sur la route, lugubre avec ses fenêtres closes ; la lueur de la porte ouverte faisait dans les ténèbres du dehors une trouée rouge. Claude entra, précédant Lise qu'une vague honte retenait à l'écart. Il traita brièvement avec un hôte soupçonneux qui consentit à leur céder deux chambres. Cet homme plein de méfiance alluma une bougie et dit : « Suivez-moi. » On traversa un jardin au fond duquel s'élevait une baraque en planches ; au premier

étage de la baraque étaient situées les chambres, au-dessus d'une salle de billard. La fièvre qui tenait le baron l'empêcha de blâmer le manque de confort du logis ; à coup sûr, on gelait et l'on respirait une odeur de crépi moisi. L'appartement comprenait non pas deux chambres, mais une chambrette sur laquelle s'ouvrait un cabinet noir. L'hôte illumina deux candélabres, et annonça un dîner froid. Il revint bientôt avec des assiettes que garnissaient des viandes innommables. Qu'importe ! Le baron et Lise Mérat avaient recouvré l'Illusion.

Le silence du logis, l'arrivée dans les ténèbres, cette équipée qui prenait presque l'importance d'un enlèvement, et puis l'émotion du retour, tout cela les avait transportés. Ils étaient incapables de voir les choses sous leur véritable aspect ; l'erreur du romanesque les grisait. Claude parlait avec cette sincérité à laquelle il atteignait par l'excitation ; Lise, ravie, l'écoutait et le plaignait d'avoir tant souffert ! Elle lui dit, à son tour, la détresse qu'elle avait ressentie, loin de lui, et ils se jurèrent de ne plus jamais se quitter. Le vent qui passait par les jointures des portes et des fenêtres emporta ce serment.

L'hôte desservit et apporta un registre sur lequel le baron écrivit bravement : « M. et madame de Sembach, Paris. » L'homme méfiant se retira en souhaitant bonne nuit, d'un ton de rancune ;

et derrière lui, Claude et Lise se retrouvèrent dans la plus embarrassante des situations. L'heure du sommeil approchait. Claude ne se résolvait pas à prendre congé de mademoiselle Mérat ; il marcha, de long en large ; Lise éteignit les candélabres de la cheminée. Il prononça d'un ton embarrassé : « Je vais vous laisser ; je dormirai dans la chambre voisine.

— C'est gentil, dit Lise, de reposer ainsi, l'un près de l'autre...

— C'est gentil ! » fit le baron sans conviction.

Il revint s'asseoir auprès d'elle et la berça dans ses bras. Il était pris d'un soudain désir, d'un désir douloureux qu'il n'avait pas encore éprouvé ; des sanglots absurdes lui secouaient la gorge, tandis qu'il répétait : « Lise, ma petite Lise, je vous aime ! » Peu à peu, il la déshabillait et l'embrassait frénétiquement ; elle n'était plus qu'une petite créature inerte et désemparée qui s'abandonnait à ses caresses. Un instant, lorsque le danger se précisa, elle voulut encore lutter, et, murmura : « Allez-vous-en ! c'est mal !... Je vous en prie, non !... C'est mal, c'est mal !... » Il la lâcha, faillit lui obéir... il s'en fallut de peu ; déjà, il ouvrait la porte de sa chambre ; mais il revint brusquement à Lise et la reprit.

Le bougeoir tomba, la bougie s'éteignit, de sorte que le fait-divers passionnel se termina dans le noir. Claude d'une main tremblante faisait sauter des boutons ; ce pendant, il étourdissait made-

moiselle Mérat de paroles et de baisers, pour faire diversion et cacher, à elle et à lui-même, la brutalité de ce déshabillage furieux. Il improvisait, avec une facilité d'élocution tout occasionnelle, un discours sur la Fatalité amoureuse qui les avait conduits d'étape en étape, jusqu'à cette auberge de Garches : « Je t'aime, je te veux ! » O syllogisme déraisonnable ! S'il l'avait aimée, il ne l'eût pas voulue, du moins ainsi ! Et quand toutes agrafes et boutonnières eurent cédé, quand le contact de la peau si fine, de Lise l'eut fait frémir, il acheva de perdre toute raison ; il enleva mademoiselle Mérat qui ne se défendait plus, et la porta dans le lit.

Lise, pauvre petite Lise ! Vous étiez ignorante et terrifiée ! Peut-être avez-vous souffert, vous qui n'étiez que tendresse et délicatesse, durant cette initiation. Hélas ! ventre affamé n'a pas d'oreilles, et l'âpre Désir fait taire ce qu'il y a de meilleur en nous ; mais si vous avez été surprise, vous n'avez pas gardé de cette nuit un trop douloureux souvenir ; vous aimiez tant votre amant ! Vous ne pouviez supposer qu'il fût violent et barbare, en ces matières que vous ne connaissiez que par ouï-dire. Vous fûtes silencieuse, malgré votre trouble, et passive avec passion. Vous avez retenu certains cris de détresse subite, vous avez accepté le sacrifice en louant le bourreau ; et tout de même vous ne compreniez pas, dans le secret de votre

cœur et de votre chair, à quoi tout cela rimait et pourquoi, donnant du plaisir, vous n'en receviez pas. Ce ne fut que plus tard, petite Lise, que vous l'avez compris ; mais, à ce moment, vous en receviez et vous n'en donniez plus ! De tels malentendus ont été prévus par l'ordre de choses, vulgairement nommé Providence.

Et puis — il faut bien finir par là ! — le sommeil s'imposa : tous deux s'endormirent, Lise lovée contre la poitrine de Claude. Les heures passèrent et ce ne fut qu'à dix heures du matin qu'ils s'éveillèrent au bruit que fit l'index de l'hôte contre leur porte. Des profondeurs de l'inconscient, Claude se sentit attiré à la surface de la conceptualité relative. Ses yeux, encore remplis de sommeil, perçurent des objets qui ne leur étaient point familiers ; un guéridon à tapis de cretonne, une cheminée décorée de candélabres en plomb, et des murs tendus d'une andrinople économique. « Où suis-je ? » Il chut soudain dans une stupéfaction intense, quand il découvrit à son côté la forme svelte de mademoiselle Mérat. Lise avait en guise de chemise de nuit une petite camisole de linon à grandes fleurs, et sa peau transparente, sa peau de fausse rousse resplendissait parmi les iris imprimés ; ses cheveux dénoués coulaient en longues boucles sur la poitrine ; Lise rêvait à des soucis qui fixaient sur son visage un air d'anxiété.

Le baron repassa les événements de la veille, et il se confia son propre ahurissement en ces

termes : « Eh bien ! mon vieux ! ! » L'index de l'hôte cogna de nouveau la porte. « Déjeuner ! » Lise soupira, étendit les bras et ferma les poings, geste conventionnel des femmes qui s'étirent. Claude l'embrassa ; elle ouvrit les yeux, sourit et rendit le baiser comme si la réalité n'eût fait que continuer le songe ; elle feignit de se rendormir, tout en murmurant : « On a frappé.

— C'est le déjeuner.

— Qu'il entre !

Un plateau où oscillaient des tasses de café passa par la porte un instant entr'ouverte. Lise et Claude déjeunèrent. Ils n'osaient pas se regarder, et pourtant les volets étaient fermés. Le désordre de la chambre ne semblait pas trop significatif ; on devinait, dans la pénombre, des vêtements en déroute sur tous les meubles. Comme il aimait les situations nettes, Claude sauta à terre, se vêtit sommairement, poussa les volets ; et ce fut alors l'enchantement du jeune matin, entrant par la fenêtre grande ouverte.

L'auberge donnait sur le bois où l'automne mettait déjà quelques notes dorées ; les arbres de la forêt, les pommiers d'un verger voisin, les plantes du jardin scintillaient de rosée ; des teintes infiniment douces chantaient sous le soleil en fête, dans les ombres portées ; une vigueur nouvelle suscitait la campagne et partout éclatait la joie intense de la vie, dans la fraîcheur d'un réveil universel. Le baron accoudé à la fenêtre, se

laissait pénétrer par le sentiment que proclamait cette nature — pourtant de banlieue ! Esprit assez distingué, il se ralliait à un panthéisme de bon goût ; mais il ramenait à lui-même l'évidente allégresse des Dieux invisibles, épars dans les champs et les bois de Garches. Il lui parut que l'Univers tressaillait de félicité, parce que lui, Claude-Michel de Sembach, avait accompli l'action mémorable que nous avons relatée plus haut. Et, ragaillardi, délicieusement glacé par l'air frais qui lui levait la chair de poule, il revint se blottir contre une Lise tiède, parmi les couvertures. Alors il lui parla tout bas, longuement, et lui dit sa gratitude infinie pour le don qu'elle lui avait fait d'elle-même ; Lise répondait à peine, elle ne trahissait son fictif bonheur que par des étreintes où elle serrait à pleins bras le torse du baron. Il s'ensuivit quelques gestes supplémentaires, et, de nouveau, le sommeil exquis des fainéants, le dernier sommeil traversé des rêves bizarres qu'engendrent les bruits de la maison.

A midi, Claude et Lise rouvrirent les yeux ; ils admirent la possibilité de rentrer dans le siècle. Claude fit un tri parmi les vêtements semés sur le sol ; il s'habilla, tandis que du lit où elle s'était pelotonnée, mademoiselle Mérat suivait les moindres mouvements de son ami ; de rares mots s'échangeaient : « Tiens, il n'y a pas de savon.

— J'en ai dans mon sac de voyage ! »

Ils n'osaient pas s'adresser la parole d'une ma-

nière directe, afin d'éviter le tutoiement, trop récemment introduit dans leurs relations et qui les gênait encore comme une allusion. Claude cèda la chambre à mademoiselle Mérat et descendit en reconnaissance. L'auberge, vue de jour, présentait meilleure mine ; des artistes peintres avaient laissé en otages des toiles qui garnissaient les murailles de la grande salle ; pour la plupart, elles n'avaient point de cadre ; le dédain que les mouches ont de la peinture s'y affirmait par mille menues salissures.

Des ébauches de paysages voisinaient avec des natures mortes ; le portrait de l'hôtelier, œuvre d'un artiste consciencieux mais dépourvu de talent, faisait vis-à-vis à une tête de vache. Des trompe-l'œil témoignaient de l'humeur facétieuse des rapins ; l'Industrie était mieux protégée que les Beaux-Arts, car on avait entouré d'une gaze la suspension de la salle à manger.

Autour de la table, des pensionnaires mangeaient : une famille bourgeoise au complet ; le père prématurément vieilli dans quelque commerce sédentaire, un homme terne, ridé et plein de poil grisonnant ; la mère, un tas de chairs très digne ; deux jeunes filles effacées qu'on aurait de la peine à marier ; un fils collégien et un petit garçon turbulent ; plus loin, un prêtre (il y a toujours un prêtre ; pourquoi ?) un ménage de vieilles gens sans enfants. A l'écart, à une petite table, mangeaient un peintre et son modèle. Comme ils couchaient

dans la même chambre, ils étaient mis à l'index par les habitants de la maison. Le modèle acceptait sans honte cette réprobation ; c'était une jeune personne maigrelette, hardie, et qui cherchait à coiffer à la vierge des cheveux naturellement crépus ; elle se vêtait d'une façon voyante. En face d'elle le peintre était résigné.

Le baron fit dresser une table non loin du peintre ; il admira dans son cœur la sagesse de l'aubergiste qui achevait de salir les serviettes sales en les utilisant comme napperons. Le prêtre se leva de la table voisine, puis, après avoir hésité, s'assit en face du baron, lui tendant une main remplie de loyauté : « Comment allez-vous, mon enfant ?

— Très bien, » rétorqua M. de Sembach. Et il secoua la main, en vertu du principe qui conseille de serrer d'abord toute main tendue, quitte à s'informer ensuite de la personnalité qui est au bout de la main.

« Vous ne me reconnaissez point ? Je suis l'abbé Faulxsemblant, chapelain du prince de Thune. Est-il indiscret de s'asseoir à votre table ? J'ai fini mon déjeuner. »

Le baron se récria ! L'abbé lui rappelait de trop chers souvenirs ; il le présenta donc à mademoiselle Mérat, lorsque celle-ci eut fait son entrée dans la salle à manger, au milieu des regards scrutateurs des pensionnaires. Le repas fut des plus gais. Par une discrétion dont il faut lui sa-

voir gré, l'abbé attendit, pour raconter ses aventures personnelles, que Lise se fût absentée, au dessert. Alors il alluma le cigare de la narration, et parla en ces termes :

« Mon jeune ami, les desseins de Dieu sont impénétrables ; l'Éternel a ses idées de derrière la tête, et même quand il semble nous fourvoyer, tenez pour certain qu'il nous mène vers la perfection. Je parvins à m'échapper du château, le soir que nous fûmes délogés par la maréchaussée. Je me cachai dans des carrières, à l'exemple des premiers chrétiens, et la nuit venue, je demandai un peu vivement la charité aux passants attardés ; s'ils ne me la donnaient pas, je la prenais, car il a été écrit : « Tu n'auras pas de meilleur ami que le pauvre et tu partageras avec lui ! » De carrière en carrière, je gagnai Paris et j'eus le bonheur de convertir un policier protestant qui me proposa par gratitude de m'enrôler parmi les serviteurs modestes placés sous ses ordres ; c'est encore louer Dieu qu'observer ses créatures. J'acceptai ces propositions.

— Alors, fit le baron stupéfait, vous, l'abbé, vous êtes de la Boîte ?

— Je suis de la Boîte, et je n'en rougis pas ; il m'est permis de ramener au bien et à la Justice nombre de pauvres brebis qui s'étaient écartées du droit chemin. J'ai rendu d'éminents services dans la brigade politique ; je suis chargé de surveiller les prêtres qui conspirent, les châtelains

qui entretiennent des intelligences avec les prétendants, les évêques dont on n'est pas sûr.

— Ne regrettez-vous pas votre ancienne existence ?

— Mon enfant, soupira l'abbé, sur cette terre, il ne faut rien regretter ! »

Et il partit, après avoir serré la main de son interlocuteur ; de sa poche, il avait sorti un petit Montaigne à reliure pleine, qu'il lisait en guise de bréviaire.

Claude réfléchit : « Mon formulaire moral s'enrichit d'une maxime. *Il ne faut rien regretter !* Ceci, ajouté à : *Ne compliquons point notre vie !* Et *Tout s'arrange !* me permet d'envisager les pires conjonctures sans trop de trouble. Quoiqu'il arrive, en vertu de cette maxime, je ne regretterai pas la folie que j'ai commise cette nuit, même si elle a compliqué ma vie, puisque tout doit s'arranger ! » Raisonnement qui le rassura.

Lise reparut ; on erra dans les bois, à l'aventure, et ce fut leur dernière promenade. Tous les deux ils s'efforçaient d'être joyeux, mais l'automne les attristait et ils sentaient confusément qu'ils avaient accompli un acte d'une gravité exceptionnelle. Ils parlaient comme s'ils eussent voulu s'empêcher de penser ; leurs paroles sonnaient faux dans la solennité du bois. Le soleil déclina, le vent fraîchit ; Claude et Lise se hâtèrent de reprendre leurs bagages à l'hôtel.

Une fois dans le wagon, ils ne purent échapper à la désolation qui les menaçait. Le baron restait sans défense contre cette impression nouvelle ; morne, il regardait par la portière le défilé des champs endormis et des chaumières se découpant en noir à l'horizon sur le bleu lourd de l'arrière-couchant. Il n'avait pas prévu ce mécompte ; il aurait dû se maintenir dans l'exaltation du bonheur conquis. Il avait cru que la possession de Lise lui apporterait une félicité surhumaine. Et voici qu'il s'étonnait de n'être pas plus heureux. L'Illusion avait disparu ; il éprouvait l'imperceptible morsure d'une inquiétude. Il avait beau se répéter : « Il ne faut rien regretter, il ne faut rien regretter ! » le pressentiment — qui n'est après tout que le calcul inconscient et rapide des probabilités ! — le pressentiment l'avertissait. Et puis, il n'osait détourner la tête, de peur de rencontrer les yeux de Lise en face de lui.

Longtemps le baron a gardé l'obsession de ce regard ; ils disaient, les grands yeux tristes : « Pourquoi tout cela et qu'adviendra-t-il ? Je t'ai donné le meilleur de moi, et tu as pris mon corps ensuite ; et maintenant je n'ai plus rien à t'offrir. Serai-je heureuse par toi ? Vas-tu me faire souffrir ? Je ne suis pas née pour le bonheur. Déjà j'ai connu la douleur d'être seule, et d'être délaissée ; j'ai connu la douleur de n'être pas aimée ; mais toi, tu peux m'apprendre de pires douleurs, et quelque chose en moi me dit que tu me les appren-

dras. Qu'il soit fait ainsi ; que je souffre si je t'ai plu un instant, si tu as accepté le don de moi-même ; et j'aimerai jusqu'au mal que tu me feras Je suis ta servante, ta chose ; use de moi, tant qu'il te conviendra, puis rejette-moi. Je suis le souvenir un peu mélancolique et très doux que l'on garde à jamais. Et moi non plus, je ne regretterai rien. »

Ils retraversèrent Paris ; il fallut subir des formalités multiples avant de retrouver la malle de Lise, égarée dans le maquis de la consigne. Un omnibus du chemin de fer fut réquisitionné. Lise y monta seule, et, tandis que l'omnibus s'éloignait, elle agitait à la portière un mouchoir trempé de larmes, comme si elle partait pour un long voyage.

Quant à M. de Sembach, il rentra chez lui, goûtant avec délices le plaisir d'être enfin seul, après avoir passé plusieurs heures avec une dame.

XII

LE BARON DÉCOUVRE QU'IL A FAIT UNE SOTTISE

La liaison s'organisa ; et pour être sincère, il faut avouer que M. de Sembach y trouva du plaisir. Lise était si jolie, pourvue de toutes les qualités qu'un homme désire chez une femme dont il pourrait au besoin faire sa femme, à plus forte raison sa maîtresse.

Sa douceur ne se démentait jamais ; mademoiselle Mérat, suivant la coutume des vraies amantes, savait apparaître et disparaître à propos ; elle n'interrompait aucune méditation, elle arrivait à point pour « meubler du désœuvrement ». On eût juré qu'elle s'identifiait avec la pensée de son amant ; elle ne bougeait lorsqu'il réfléchissait et soudain elle animait la maison, s'il avait quelque vélléité d'être distrait ; ses chers yeux

gris où tant d'émotions diverses se succédaient ne quittaient pas Claude ; il se laissait adorer, surpris que ses moindres gestes eussent tant d'importance pour quelqu'un. Lise avait une intelligence singulière, une de ces *intelligences d'adversité* qui justifieraient presque le féminisme si elles n'étaient si rares chez les femmes ; elle avait des clartés de tout et des lumières certaines sur bien des points qui occupaient M. de Sembach ; son goût était précis et sûr ainsi que celui de toutes les personnes qui possèdent une grande droiture d'esprit. Nulle vanité, nulle pédanterie ne gâtaient ce joli caractère de femme ; en outre, mademoiselle Mérat avait une grande volonté, qui, avec moins de bonté, l'eût servie. Elle parlait fort bien, elle écoutait mieux encore, de telle sorte qu'elle faisait avoir de l'esprit aux autres ; elle était adroite en toutes choses, et quoi qu'elle entreprît, le menait à la réussite. Un peu de sa personnalité s'attachait à ce qu'elle touchait ; rien qu'à la disposition des meubles dans une chambre ou des fleurs sur une table, on eût pu dire à coup sûr si Lise avait passé par là.

Elle allait presque chaque jour, rue Drouot, retrouver le baron, qui avait renoncé aux stations de flirt à la Bibliothèque Nationale ; à son tour, elle excita la curiosité des plumassières situées au fond de la cour. Elle arrivait à cinq heures, lorsque M. de Sembach rentrait, ayant quitté le consulat (où il avait effectué un retour sensa-

tionnel) on s'interrogeait mutuellement, suivant le protocole usité entre amants, après les baisers préliminaires. Puis comme Claude avait depuis peu des velléités de travail, mademoiselle Mérat l'encourageait. Elle ne voulait pas être pour lui une occasion de paresse ! au contraire, il avait dorénavant une raison de déployer toute son activité et de réaliser enfin le bel avenir que l'on ne cessait de lui prédire ; il ne fallait pas qu'on pût l'accuser, elle, de l'en détourner ; au besoin, elle saurait être sévère !

Il est à remarquer, d'ailleurs, que toutes les femmes aimantes tiennent le même langage : « Je te ferai travailler, tu verras !... J'ai de l'ambition pour toi ! Tu me devras, avec ton énergie, tes succès ! » Elles sont de bonne foi ; mais toutes, en vertu du même illogisme, nous attirent ensuite sur la chaise-longue la plus voisine, où elles nous aident à détruire, le plus rapidement possible, avenir, énergie, ambition et travail. Mademoiselle Mérat, qui pourtant avait les meilleures intentions du monde, n'agissait pas autrement. Claude, sur son ordre, s'installait devant ses fiches ; elle, assise au fond d'un fauteuil, continuait sa besogne de traduction ; cinq minutes s'écoulaient. Lise levait la tête, Claude justement la regardait et, d'un accord tacite, l'entrevue s'achevait dans le lit. Une heure après, Lise se levait, s'étirait, allumait une lampe et cherchait à démêler ses vêtements confondus sur le tapis avec ceux de Claude ;

cependant elle disait : « Nous n'avons pas été sages,... mais demain, on travaillera. » Et elle ajoutait : « Je ne parviens pas à remettre mon corset ! » Ce qui était la stricte vérité.

Un humoriste américain, M. W.-M. Sharp, écrivait : « L'amour est un jeu loyal où l'un des deux partenaires au moins dupe l'autre, et lorsque l'on vérifie les mises, on s'aperçoit que l'un jouait des pièces d'or et l'autre, des haricots secs. » Le jeu de l'amour intéressa d'abord Claude parce que pour la première fois, il rencontrait une partenaire de sincérité parfaite ; il se monta l'imagination au point de croire qu'il était amoureux « pour de bon ». L'orgueil d'inspirer une grande passion, joint à celui de la ressentir, l'éleva un instant au-dessus de son ordinaire froideur. Cependant, pour que le jeu continuât de l'intéresser, il eût fallu d'autres péripéties ; les rendez-vous étaient monotones, comportaient les mêmes cérémonies, les mêmes élans ; les hommes tels que le baron, qui n'ont que de la curiosité et peu de sensualité, devraient s'en tenir à faire la cour aux femmes et s'interdire de les posséder. Dès qu'ils les obtiennent, ils retombent dans le déjà-vu, et la lassitude immine.

Ce fut environ deux mois après l'incident de Garches que le baron constata dans son intellect un certain malaise, imputable peut-être aux dépenses exagérées de phosphore qu'il avait effectuées en ces derniers temps. Jamais il n'avait

eu cette impression, aux heures où Lise s'emparait de son chez-lui ; c'était comme une appréhension, l'attente d'une chose périodique trop connue ; le clairvoyant jeune homme découvrit qu'il n'avait plus autant de fièvre à l'attente de sa maîtresse : « Cinq heures... elle est tout près d'ici, elle monte l'escalier sans doute ; elle frappera trois coups, entrera, me tendra un baiser interminable et gracieux, où elle s'offre toute ; ensuite elle ôtera son chapeau et son mantelet et me dira : « Que je ne te dérange pas ! » Elle s'assiéra dans le fauteuil — que dangereux le fauteuil ! — et fatalement j'aurai une envie folle de l'embrasser, près de l'oreille, puis plus bas, puis plus bas encore... et il n'y aura plus moyen de s'arrêter ; si elle savait comme ce serait habile à elle de m'arrêter ! Mais voilà, elle m'aime trop ! Le retour périodique de ces cérémonies en affaiblit la solennité ; je réagirai. » Néanmoins tout se passait comme il l'avait prévu ; et après le départ de Lise, M. de Sembach ne se déguisait pas le soulagement et la rancune qu'il avait : soulagement, parce qu'elle n'était plus là ; rancune, parce qu'il avait été lâche.

Et peu à peu croissait en lui l'ennui d'être prisonnier d'une femme ; depuis deux mois, il négligeait les endroits de plaisir que jadis il visitait à date fixe. Certes ces locaux bruyants n'avaient rien qui sollicitât un gentleman ; le baron les trouvait, à l'ordinaire, insipides, grossiers, et

s'étonnait d'y rencontrer des hommes pour l'intelligence desquels il professait de l'estime. Mais aujourd'hui, accaparé qu'il était par Lise, il jugeait différemment ces vergers défendus ! « *S'il avait pu y aller, il n'y serait pas allé ; ne pouvant y aller, il voulait y aller.* » Ce refrain de café-concert résumait l'état d'esprit de M. de Sembach. Il se révoltait contre la servitude qu'il avait provoquée ; n'est-il pas juste, après tout, que l'on en veuille à autrui du mal que l'on se fait à soi-même ? L'enquête ayant donné ce résultat, il eût été trop simple que M. de Sembach s'en ouvrît à sa maîtresse ; il se peut qu'une explication eût désolé la pauvre Lise et l'eût même portée à quelque extrémité ; du moins beaucoup de péripéties fâcheuses auraient été épargnées. Le baron n'eut pas le courage d'aborder cette explication. Mademoiselle Mérat lui inspirait d'autant plus de respect qu'il la sentait infiniment supérieure ; il n'en revenait pas d'avoir mérité l'amour d'une personne aussi accomplie. Par reconnaissance, aussi par pitié, il n'osa pas avouer à Lise le malaise dont il souffrait. Fût-ce faiblesse ? ou bonté ? ou fierté ? Il joua la comédie de l'amour, d'abord pour lui, ensuite pour Lise.

Nous savons rarement gré aux gens des sacrifices que nous faisons pour eux, à leur insu. Tandis que Lise se réjouissait d'être aimée, Claude se lassa d'être héroïque ; et, sans transition, il devint injuste, enclin à la mauvaise humeur, irri-

table sans motif ; il avait encore des retours de bonté, implorait son pardon. Mademoiselle Mérat cherchait la cause d'un pareil changement ; elle crut l'avoir trouvée : « Ecoute, lui dit-elle, tu me caches quelque chose.

— Moi ? Nullement ! fit le baron surpris.

— Si, tu as des soucis que tu ne veux pas me confier. Depuis plusieurs semaines, tu ne m'appartiens plus. »

Elle insista tellement qu'il fut forcé d'inventer, pour détourner les soupçons, des embarras pécuniaires. Lise, qui n'avait aucun préjugé sur l'honneur masculin, lui offrit ses économies ; il refusa noblement, mais, dans le secret de son cœur, il fut flatté.

Avec des alternatives de tendresses forcées et de colères invincibles, la liaison se traînait, et le baron fut obligé de reconnaître que c'était une liaison. Lise accaparait tous ses instants ; à cause d'elle il ne pouvait s'éloigner de Paris, à cause d'elle il rentrait à heure fixe, à cause d'elle il renonçait à tous les avantages de la vie mondaine qu'en d'autres temps il ne savait assez mépriser. Son affection pour Lise ne tenait qu'à un fil ; quoi de plus difficile à rompre qu'un fil ! Et quels remords le baron se fût épargnés s'il avait su être cruel à temps !

Quotidiennement, comme nous l'avons dit, il avait coutume de rejoindre Lise à cinq heures ; il l'attendait rue Drouot. Dans les premiers temps, il

était au rendez-vous une bonne demi-heure devant que sa maîtresse arrivât. Advint qu'il s'attarda et fut à l'heure juste ; enfin mademoiselle Mérat l'attendit sous la porte cochère. Elle le pria de laisser la clef au concierge afin que dorénavant elle ne fût pas exposée aux galanteries des passants. Fâcheuse idée, en vérité ! M. de Sembach n'eut plus de scrupules à faire patienter mademoiselle Mérat ; selon la coutume des hommes qui aiment moins, il se permit des retards de plus en plus grands. Lise se plaignit, il s'emporta. N'avait-il pas d'excellentes raisons toutes prêtes ?

Un jour, poussé par quelque instinct de perversité, il ne vint pas. Rien ne le forçait à rester près des fades comparses qui lui servaient de camarades ; il avait loisir de rejoindre sa maîtresse à l'heure dite. Cependant il commit la petite trahison de ne pas rentrer. Assis au café, il regarda trois heures durant des sots qui jouaient au jacquet. A huit heures, quand il jugea que mademoiselle Mérat avait dû rentrer chez sa mère, il regagna la rue Drouot. Il ouvrit la porte, alluma la lampe dans sa chambre ; sur le lit, un petit tas de loques noires gisait ; c'était Lise. Depuis cinq heures elle avait passé par toutes les nuances de sentiment, de l'impatience simple à la plus absolue désolation. Jusqu'à présent, Claude s'était peu à peu affranchi de l'exactitude, qui est assurément la meilleure preuve d'amour ; à plusieurs reprises il avait atteint six heures ; jamais

il n'avait dépassé cette limite ; encore éprouvait-il le besoin de se justifier par des mensonges maladroits où il ne se donnait même pas la peine de développer quelque ingéniosité ; aussi bien, il était superflu qu'il se fatiguât la cervelle ; sa maîtresse acceptait les excuses les plus banales, tant elle se fiait à lui ; et pourvu qu'il lui donnât le baiser souhaité, elle oubliait les minutes de fièvre, passées sur le palier à le guetter au fond de la cage de l'escalier.

Cette fois, Lise eut le pressentiment d'un désastre. Six heures sonnèrent ; elle s'assit sur la dernière marche, et ferma les yeux pour mieux voir en elle-même. La nuit envahissait la maison ; elle amenait avec elle le froid, le silence et l'angoisse. La gorge serrée, les tempes battantes, Lise ne pouvait pleurer ; elle comptait machinalement les minutes, ses pensées en déroute s'enfuyaient sans qu'elle parvînt à les saisir ; et elle se répétait à demi-voix, sur un ton de mélopée triste : « Il ne vient pas ! Il ne vient pas ! »

Mademoiselle Mérat avait beaucoup d'orgueil ; pourtant elle fut blessée surtout dans sa tendresse. Elle rentra chez le baron, à tâtons, et s'écroula sur le lit, abîmée de douleur ; elle y gagna du moins de perdre la notion du temps, et c'est le bénéfice des fortes afflictions, qu'elles nous privent de notre conscience. La pauvre petite chose douloureuse ne bougea mie, durant des éternités ; par moments, elle était secouée de sanglots qui ne se résolvaient

pas en larmes, et ce fut dans cette attitude que M. de Sembach la retrouva.

Il n'était point mauvais, au fond ; comme tous les égoïstes raffinés, il était très accessible à la pitié ; il n'aimait la souffrance ni chez lui ni chez les autres, et surtout il ne supportait pas d'être pour son prochain une cause de peine. A la vue de Lise en détresse sur le lit, il s'émut et fut près de lui demander pardon ; une minute, il l'aima vraiment pour la torture qu'il lui avait infligée. Et aussitôt, il comprit la nécessité de mentir, de simuler la tendresse : « Lise, ma petite Lise... » Il la prit dans ses bras. « Qu'est-ce que tu as ?... qu'est-ce que tu as ? » Ce qu'elle avait, il le savait à merveille. Lise, tout à coup, fondit en larmes ; les hoquets l'agitaient par saccades ; elle ne pouvait dire que : « Oh ! méchant !... oh ! méchant ! » Le baron l'embrassait à petits coups, et ces baisers sur la figure de Lise trempée de larmes avaient un goût salé très particulier. « Ma Lise chérie ! » C'en était fait, jamais il ne pourrait la détacher de lui ! L'expérience le démontrait : « Calme-toi, je t'en prie... je suis là ! » La liaison, parbleu ! l'enlizement, cela durerait des années et des années... « Je t'aime... mon petit, je t'aime ! » Et quelle jolie perspective de mensonges analogues !

Lise s'était calmée ; maintenant elle serrait passionnément Claude contre elle, comme si, l'ayant cru mort, elle l'eût retrouvé par miracle. Voyant le moment d'entamer une explication intermi-

nable, il débuta : « Ce n'est pas ma faute, je t'assure... » Le mot de tous les faibles : ce n'est pas leur faute ! « En sortant du consulat, j'ai dû rendre visite à mes cousins Schwartzpflantz ; madame de Schwartzpflantz a été malade, sa fille continue à voyager dans le Tyrol... C'est très loin — pas le Tyrol, la rue du Bac ! — J'ai pris une voiture. Comme je n'ai pas rencontré ces parents depuis deux ans, ils m'ont retenu ; je ne pouvais pas décemment me sauver ; on me posait sans cesse des questions... Le temps a passé... Dehors, je me suis aperçu de l'heure ; alors j'ai pris une autre voiture ; nous avons été coupés partout ; on répare des tas de rues ; quels détours !... J'étais loin de prévoir que tu te mettrais dans des états pareils ! » Et il la grondait parce qu'elle avait si peu de raison !

Il est rare qu'une femme jolie ne soit pas à faire peur lorsqu'elle a pleuré, du moins *pour de bon.* Lise avait une figure fripée par les larmes, les yeux rougis et gonflés, la bouche quasi tuméfiée, les cheveux en désordre. Le baron en fut désagréablement impressionné ; il eût voulu plus de mesure et de soin dans la désolation. Lise avait recours au remède ordinaire, qui consiste à souffler chaud dans son mouchoir roulé, et à s'en tamponner ensuite les yeux ; parfois elle tressaillait encore d'un sanglot retardataire...

Et puis, il y eut une rapide étreinte. On a noté la sensualité spéciale qui suit les violents chagrins ;

les amants qui l'ont connue renoncent difficilement aux délices qu'elle procure ; j'en sais qui vont jusqu'à provoquer des querelles afin d'avoir les raccommodements subséquents. Voilà qui frise le sadisme.

A neuf heures, mademoiselle Mérat s'avisa de songer que sa mère serait peut-être inquiète ; aussitôt, elle élabora le mensonge qu'elle lui dirait. Et M. de Sembach pensa aux mensonges qui se commandent ainsi les uns les autres, de par le monde ; Lise mentait à madame Mérat parce que, lui, il avait menti à Lise. L'important n'était il pas de ne causer de peine à personne ? Il fut moins mécontent de lui, parce que son amie était partie rassurée, consolée.

Qui donc a le courage d'être héroïque jusqu'au bout ? Il n'est pas de pire tyrannie que celle de la pitié ; elle a gâté, par couples, un nombre incalculable d'existences ; elle compromit la vie de Claude-Michel.

Il rongeait donc son frein avec d'autant plus de rage que la pitié, pour être efficace, doit être cachée ; sinon elle blesse. Une femme ne supporterait pas qu'on l'aimât par charité. Le mensonge de la tendresse pesait à M. de Sembach ; il réprimait mal certaines crises d'irritabilité. Alors il manquait des rendez-vous, et, de nouveau, Lise pleurait.

Il n'était plus question de mariage, entre eux. Du reste, ils ne s'en expliquèrent pas. Si mademoiselle Mérat l'eût mis en demeure de tenir ses en-

gagements qui, pour être tacites, valaient autant que des serments, M. de Sembach se fût exécuté; elle voulait qu'il fût le premier à lui en parler. Déjà elle craignait trop de perdre son amour ; elle s'attachait uniquement à être une maîtresse parfaite.

Mademoiselle Mérat avait sur l'amour sensuel moins de renseignements que n'en ont d'ordinaire les jeunes filles de la bourgeoisie aisée ; il fallait tout lui apprendre. Elle apportait à ces leçons une docilité qui confinait à la résignation ; ce ne fut que lentement, après des semaines de surprises, qu'elle comprit le mécanisme du péché originel, et y trouva quelques agréments, parmi lesquels le plaisir de se donner fut toujours le meilleur. Elle n'avait aucune de ces pudeurs imbéciles que la Femme de l'horloger de Goblet arborait dans l'alcôve.

M. de Sembach se rattachait à Lise par la sen sualité.

L'hiver passa ; à la fin de février, Claude attendait comme de coutume la visite de Lise; il s'avouait à lui-même qu'il avait la meilleure des amantes, la plus dévouée, la plus désirable; encore qu'il ne l'aimât pas, il souhaitait impatiemment qu'elle fût là, pour des raisons que la raison ne connaît pas et que le cœur connaît moins encore.

Elle arriva, mais échappa au baiser d'entrée, s'assit sur le divan, et prit un air méditatif; elle

semblait indécise, sur le point de pleurer ou de se réjouir. Aux questions de Claude, elle répondait à peine

« Lise, tu as quelque chose qui t'afflige.

— Qui m'afflige? Non...

— Qui t'inquiète, au moins?

— Oui.

— Est-ce grave?

— Très grave. »

Le baron hésita; il subodorait l'inquiétude et il se demandait s'il fallait mettre les points sur les i, ou laisser Lise se débrouiller toute seule. Après ce petit combat intérieur dont il sortit à son honneur, il reprit :

— Je crois que j'ai deviné; nous avons été imprudents, n'est-ce pas? très imprudents?

— Hélas!

— Et... tu as des craintes ?

— Oui.

— Des craintes... sérieuses?

— Des craintes sérieuses. »

Il ne put retenir un « Diable! Diable! » Et il s'en fut à la fenêtre tambouriner du doigt sur les vitres une marche de perplexité; il ne vit pas le regard anxieux de Lise qui le suivit, et il s'enferma dans ses pensées : « J'aurais dû prévoir ça. Qu'est-ce que nous allons faire, maintenant? Ah! c'est complet! Elle se complique à peine, ma vie! Lise compte sur moi pour la conseiller! Qui nous tirera de là? »

Il se détourna vers mademoiselle Mérat, et prononça, d'une voix que la contrariété enrouait :

« Combien de jours ?

— Quinze.

— Ah ! Et tu ne te trompes pas ? Tu es bien sûre, bien sûre ?

— J'ai eu trois malaises cette semaine ; d'abord je n'y ai pas attaché d'importance ; mais c'est revenu, et chaque fois d'une manière si curieuse !

— Ta mère ne t'a pas interrogée ?

— Oh ! Maman n'en a rien su !...

— Allons, tant mieux ! »

De nouveau, mademoiselle Mérat fut frappée de ce « tant mieux » qui échappait à son amant. Jusque-là elle n'avait pas considéré que la maternité fût un malheur, mais plutôt comme un lien nouveau qui la rattachait à Claude ; sans doute, il y aurait un dur moment à passer, celui de l'aveu à madame Mérat ; ensuite, ce serait la joie de s'aimer sans fourbèrie. Elle se réjouissait presque d'un événement qui obligeait M. de Sembach à réaliser ses promesses.

L'accueil qu'il fit à ses révélations la glaça ; elle entrevit la vérité : c'était la pire menace qu'elle eût à redouter.

« Vous paraissez tout désorienté.

— Plutôt, fit amèrement le baron.

— Ce n'est pas de ma faute pourtant, répliqua-t-elle, prête à pleurer.

— Non, ce n'est pas ta faute, c'est la mienne

On ne prévoit jamais ces détails-là! Et nous avons été trop aventureux. Que veux-tu? C'était fatal! »

La discussion se poursuivit, coupée de silences interminables et lourds de réflexions. Claude réclama une quantité d'informations; il n'était plus question d'amour. Il parlait posément, comme un avoué qui débrouille une cause; elle répondait par de courtes phrases; pour la première fois, ils oubliaient de ponctuer de baisers leur dialogue. Quand il fut temps de se séparer, le baron dit : « Viens demain de bonne heure, j'aurai une solution. » Et ils se quittèrent, ayant hâte d'être seuls pour méditer à leur aise.

La nuit, le baron, couché sur le côté gauche, examina la question; il l'examina de même, couché sur le côté droit; puis couché sur le dos; aucune de ces postures ne lui porta conseil; seulement il envisagea mieux l'importance de la catastrophe. Avant quatre mois, il serait impossible de cacher un pareil secret. Claude avait donc à choisir entre deux partis : ou bien épouser Lise, ou bien se mettre en ménage avec elle. En ménage! Hélas! Le baron regarda s'il n'était pas d'autre moyen d'arranger les choses, car ceux-là ne lui plaisaient guère, encore qu'ils fussent conformes au vif sentiment de l'honneur que tout homme garde en lui, même quand il n'y obéit pas.

M. de Sembach admettait qu'il eût à réparer le mal qu'il avait causé; toutefois, il préférait éviter

les sacrifices et leurs conséquences ; néanmoins sa propre lâcheté l'écœurait assez. Tant il est vrai que toute blâmable action et toute pensée vile comportent leurs Erynnies. Le baron ne reposa pas et se méprisa ; il eut beau rejeter une partie de sa faute sur la collectivité et se dire qu'au demeurant bien des hommes hésiteraient comme il hésitait ; au matin gris il s'avoua qu'il n'y avait que deux façons d'agir : l'une, bonne ; l'autre, mauvaise. Mais il se décida pour la mauvaise.

Lise passa une nuit pire, elle douta de son amant ; ce fut pour elle la vraie douleur. Elle avait quêté en vain un geste d'insouciance qui n'avait pas été fait, une parole brave qui n'avait pas été dite ; non, pas même une caresse ! Enfin, à l'aube, elle trouva des raisons d'excuser, puis d'approuver ce qui l'avait d'abord épouvantée. L'entrevue qu'elle eut avec Claude fut plus cordiale ; il lui dit :

« Ne t'effraie pas... nous nous abusons, en définitive... si vraiment ce que tu appréhendes est imminent, nous aviserons... Bien entendu, il faut l'empêcher, par tous les moyens ; cherche, de ton côté... Après tout, cela n'a pas autant de gravité que tu l'imagines. Aussi bien, rien n'a de gravité ! Je t'aime. » Il la calmait par de douces phrases mensongères et lui inspirait un courage qu'il n'avait pas ; elle partit rassurée.

M. de Sembach alla dîner à son ancien hôtel, afin de consulter le Valaque ; cet homme trop brun ne fut pas exact à table d'hôte. Il avait, pour l'heure, d'importantes commandes de volupté qui lui prenaient le meilleür de son temps ; une fatigue visible lui plissait les paupières, accusant du surmenage passionnel ; cela lui attirait beaucoup de considération.

Il s'assit, parmi la débandade du dessert d'autrui, bouscula les hors-d'œuvre, dépêcha les plats de résistance, et dès qu'il fut nourri, ayant pleine possession de son bon sens, il mena le baron dans le fumoir où, de toute éternité, un Japonais négligeable faisait sa correspondance ; et là, l'entretien commença.

« Vous avez un ennui grave, puisque vous vous êtes souvenu de moi.

— Manonlesco, vous êtes méchant.

— Nullement ; je vous cède que l'amitié soit seulement l'art de prendre part aux ennuis du prochain. Mettez-y quelque complaisance et me dites ce qui vous amène.

— Mon cher ami, commença le baron sur un ton de fatuité satisfaite et désolée, j'ai mis à mal une jeune fille.

— Quel genre de jeune fille ? Ouvrière, em ployée?

— Non ; une... comment dirai-je ? une jeune fille de bonne maison. »

Le Valaque ne put s'empêcher de féliciter son

ami; comme les autres hommes, il estimait les amoureuses selon leur position sociale, établissant un *barême* de difficulté qui allait de l'ouvrière à la jeune fille titrée, en passant par la courtisane, l'actrice, la femme mariée et la mondaine. Le baron accepta ces compliments, encore qu'ils le gênassent fort. Quelque romanesque et flatteuse qu'elle soit, une mauvaise action vous pèse toujours un peu sur l'estomac. Il reprit :

« Je crains que le ciel n'ait béni notre union...

— Ah! diantre! s'exclama Manonlesco. Et vous avez des... des indices certains?

— Les plus certains! »

Le Valaque s'absorba dans la contemplation de ses ongles, ce qui dénotait une grande ébullition mentale, puis il dit :

« J'ai connu un jeune homme de Lisieux qui vint à Paris pour se perfectionner dans l'étude du Droit. Il se lia bientôt avec une jeune plumassière à laquelle il fit un enfant, d'ailleurs fort laid. Après que la mère et l'enfant furent en état d'aller seuls dans le vaste monde, le jeune homme de Lisieux les planta là; aussitôt il encourut le blâme général. Tous les honnêtes gens — qui à sa place eussent agi comme lui — lui marquèrent une franche réprobation; ce jeune homme de Lisieux passa pour un mufle parce qu'il avait quitté sa maîtresse et son enfant. Bien; saisi de remords, il reprit sa plumassière, l'épousa, et reconnut le petit plumassereau. Et toutes les hon-

nêtes gens lui tournèrent le dos, — ô logique! — parce qu'on ne reçoit pas un monsieur qui épouse sa maîtresse.

— Et s'il avait vécu, simplement, avec elle, sans l'épouser? demanda le baron.

— On ne l'eût pas mieux considéré, parce qu'il aurait vécu, comprenez-vous? *d'une façon irrégulière*. Et les honnêtes gens ne permettent pas ça.

— C'est gai! A quoi me résoudre?

— Dame, si vous êtes un saint, vous ferez votre devoir et vous épouserez cette jeune fille.

— Hélas! fit le baron, je ne suis qu'un honnête homme.

— Alors, ne l'épousez pas, et tirez votre épingle du jeu. Songez que le problème de la rupture se pose dès maintenant pour vous; vous savez que vous lâcherez cette jeune fille, tôt ou tard.

— Voire!

— Vous la lâcherez; préoccupez-vous de supprimer désormais les liens accessoires. Aussi, je vous conseille... » Ici, le Valaque, en dépit de son indolent cynisme, hésita; et pour traduire sa pensée, il ne trouva qu'une sinistre plaisanterie de vaudeville: « ... Je vous conseille de détacher le coupon avant l'échéance ».

— J'y avais pensé; nous pensons les pires choses, ou plutôt les pires choses se pensent en nous, et malgré nous. Mais n'y a t-il pas des risques?

— Ils sont assez gros. Cependant la tranquillité de l'existence vaut bien que l'on frôle la Cour d'Assises. La justice n'intervient qu'au delà d'un délai légal, deux ou trois mois, à ce qu'il me semble. Voyons, il est près de dix heures; je vais vous présenter à une personne dont on m'a vanté l'habileté ; il paraît que cette dame a rejeté dans le Grand Peut-Être un nombre incalculable de petits importuns. »

Ce ton de persiflage déplaisait au baron ; aussi Manonlesco conclut-il :

« Je vous accorde que ces incidents des aventures passionnelles ne sont guère propres. Je vous avais pourtant prévenu : on ne concilie pas le romanesque avec le devoir qui est une chose plate et sans joie, mais de tout repos. Que voulez-vous ? En ce bas monde, tout se paie ! »

Et ce fut ainsi que le baron augmenta son manuel moral d'une maxime menaçante : « TOUT SE PAIE ! »

Comme ils sortaient de l'hôtel, Manonlesco dit à son ami : « Mon pauvre garçon, vous voilà tout triste et tout désemparé parce que je vous ai forcé de contempler le mal qui est votre œuvre. Rassurez-vous ; dès demain, l'imagination aura travaillé là-dessus et vous aura tissé un joli voile rose qui dérobera toutes ces horreurs à votre délicatesse. Les amants de votre sorte ne sont point responsables ; ce qui vous excuse, c'est que vous êtes le premier à souffrir la peine que vous avez causée.

Aussi, j'ai pitié de vous, et je vous épargnerai la pénible corvée d'exposer vos tribulations à la digne matrone chez laquelle je vous conduis. Allons à pied. »

Ils marchèrent, en bavardant sur des sujets futiles, sans écouter ce qu'ils disaient. Aux alentours de la gare Montparnasse, Manonlesco s'arrêta devant une maison de belle apparence, où s'abritaient évidemment les ménages de petits rentiers cossus. Suivi du baron, le Valaque monta jusqu'au troisième ; une porte s'honorait d'un écriteau affichant le mot *Contentieux* en or sur fond noir. Ce fut là que le Valaque sonna. Une petite bonne sale introduisit ces messieurs dans un bureau obscur tapissé de cartonniers ; puis une dame issit de dessous une portière et dit : « Mon mari est absent ; si ces messieurs veulent bien me confier le motif de leur visite, je...

— Chère madame, interrompit Manonlesco, inutile d'invoquer votre hypothétique mari ! Je suis au courant de ces préliminaires oratoires. Donc, abrégeons-les. La Fontaine, dans sa fable du *Lièvre et de la Tortue*, a dit : « Rien ne sert de courir, il faut partir à point. » Pour avoir négligé cet avertissement, mon ami que voici se débat dans les plus cruels embarras...

— J'ai compris. Permettez que j'interroge votre ami. »

La dame s'assit auprès de la lampe, et offrit aux regards du baron un facies cérémonieux

et vénérable qu'il reconnut immédiatement :

« Madame Macette des Armoises ! s'écria-t-il.

— Mon jeune ami ! Comme on se retrouve, reprit-elle (1).

— Hélas ! j'avais demandé votre adresse et nul n'a pu me l'indiquer.

— Je suis en effet de ces privilégiées que l'on importune seulement dans les moments de crise, à qui l'on s'ouvre de ses plus intimes secrets, et que l'on ne revoit jamais plus par la suite. Depuis notre nuit historique au château, j'ai subi bien des épreuves, j'ai essayé de tout, même de l'honnêteté, rien ne m'a réussi ; de guerre lasse, j'ai repris mon ancien métier. Vous amènerez votre amie à ma clinique, rue Perrinet-Leclerc, à Levallois ; vous verrez, c'est installé d'après les dernières découvertes de la Science, un professeur de la Faculté est attaché à l'établissement.

— Quel jour me fixez-vous ?

— Demain ? Non, c'est le jour de ma clientèle noble ; après-demain, c'est le jour gratuit, pour les pauvres. Voulez-vous mercredi ? » Le baron se leva et prit congé ; il rentra très agité, et fut tourmenté de l'insomnie parce qu'il avait des démangeaisons à la conscience ; il vit avec terreur qu'il allait être force de prendre une décision. Il n'en avait pas l'habitude.

Or, cette espèce de pouvoir occulte — que d'au-

(1) Non sans ironie pour l auteur de ce récit.

cuns nomment Chance et d'autres Providence — ne cessait de favoriser M. de Sembach. Le lendemain après midi, tandis que ce jeune homme indécis remuait les mêmes pensées boueuses, Lise entra ; la joie lui enluminait le visage ; dès le seuil, elle s'écria : « Tu sais, je n'ai plus d'inquiétude ! Tu peux te rassurer ! » Ils eurent tous deux l'allégresse qui accueillait, il y a des siècles, la venue d'un enfant. Une fois de plus, le baron contrôlait l'excellence des maximes qu'il avait adoptées : « Décidément, tout s'arrange ! pensa-t-il, je n'aurai pas recours à madame des Armoises, je m'épargnerai une foule de vilaines actions dont la vilenie m'apparaît mieux depuis que je n'ai plus à les commettre. » Et il se préparait à oublier cette alerte.

Il subsistait en lui une curiosité ; il prit dans ses bras la petite Lise, toute joyeuse de retrouver son amant heureux, insouciant et câlin ; il la prit dans ses bras et lui dit : « Pourtant, si cette solution providentielle n'était pas intervenue ?

— N'y pensons pas !

— Mais si, réponds-moi ! si, malgré tout, tu avais dû accepter ce contretemps ? Si nous n'avions pu... » Il baissa la voix... « éviter l'enfant ? Qu'aurais-tu fait ? »

Lise refusait de répondre ; plus peureusement elle se blottit au creux du bras qui la berçait. Le baron insista, découvrant les yeux de Lise ; elle murmura : « Je me serais supprimée... »

Le soudain penser de la mort donne aux figures une gravité funéraire; Lise eut tout à coup le visage sérieux des morts. Souvent elle avait médité de se tuer, l'idée du suicide ne la terrifiait pas, car elle était sûre d'elle-même et supérieure à sa condition ; il lui avait toujours manqué un prétexte valable ; l'isolement, le manque de tendresse, la médiocrité de sa vie ne l'avaient point décidée à « faire une fin ». Mais elle jugeait légitime que l'on s'évadât d'ici-bas, pour cause de contrariétés trop vives ; si le jeu n'en vaut pas la chandelle, n'a-t-on pas le droit de souffler la chandelle ?

Une appréciable fraîcheur glaça le dos de Claude-Michel, il resta longtemps, les yeux hagards, à spéculer sur le crime dont il avait failli se rendre responsable. A partir de ce moment, sa liaison avec Lise lui devint odieuse.

Joignez à cela que le plaisir en fut presque absolument banni ; la volupté que la crainte assaisonne lui déplaisait fort ; il n'eut plus qu'une idée : détacher Lise de lui.

XIII

LE BARON AGGRAVE SON CAS

M. de Sembach reprit le cours de sa vie mondaine ; il lui suffit de trois jours pour faire évaporer la forte odeur de camphre dont douze mois de tiroir avaient imprégné son habit de soirée ; il fallut moins encore pour que le possesseur de l'habit réintégrât son assurance salonnière.

On le revit avec plaisir dans les embrasures des portes ou derrière les rideaux des fenêtres, aux solennités parisiennes. On lui dit : « Vous avez donc fait un voyage ? » et : « Comme vous nous avez négligés ; c'est impardonnable ! » Et : « Il paraît que vous travaillez à un grand ouvrage sur... Rappelez-moi donc le titre ! » Comme il avait été vu en compagnie de Lise, il eut auprès des dames un évident succès. Il passa bientôt pour avoir traversé une crise de passion terrible. Claude-

Michel ne détrompa personne, il s'interdit aussi les confidences. Cette réserve lui conquit tout le monde ; puisqu'il se taisait, les principaux jugeurs d'hommes le déclarèrent « un garçon très fort ». Les femmes, même les plus curieuses, lui surent gré de sa discrétion. On l'aima parce qu'il savait à merveille écouter, et fixer sur les bavards des yeux intelligents, ce pendant que sa pensée était ailleurs.

Une vingtaine de maîtresses de maison l'adoptèrent ; s'il se résignait à l'inutile tracas de cette existence, c'était surtout pour s'étourdir et ne point réfléchir à la peine qu'il causait à Lise, tant il avait peur de céder à la pitié. Il espaçait les rendez-vous, ne recevait plus mademoiselle Mérat que trois fois la semaine ; encore s'arrangeait-il de manière à tricher sur les dimanches. Durant ces entrevues, il s'appliquait à être doux et correct, et la corvée d'amour sans joie lui devenait de jour en jour plus pénible. Quand Lise s'en était allée heureuse de ces caresses peu convaincues, il s'emportait contre lui-même, contre sa faiblesse : « Ce n'est pas un métier, pourtant ! »

Et la voix aigre de sa conscience lui répondait : « Si, monsieur de Sembach, c'est un métier, et le pire de tous. Car vous l'avez appris dernièrement, *tout se paye !* Payez l'amour que vous avez suscité par vanité, par faux emballement, par curiosité ! Payez-le d'un peu de mensonge, et tant pis si cela vous coûte. »

Les familles qu'il fréquentait ignoraient que ce jeune homme — si froid d'allures, et qui semblait plutôt insignifiant parmi des gens dénués eux-mêmes de signification — ignoraient, dis-je, qu'il eût une vie passionnelle mouvementée, et se débattît dans une situation irrégulière. Il fut donc se présenter chez les Schwartzpflantz, où il dîna fréquemment. Mademoiselle Hilda de Schwartzpflantz, par malheur, n'était pas à Paris ; pour l'heure, elle errait en Herzégovine, où elle complétait une éducation poursuivie d'étapes en étapes à travers toute l'Europe et soixante-cinq villes d'eaux. Mais on espérait son retour, qu'elle fixait à trois mois au plus tard. Le baron dut ajourner encore le plaisir de connaître sa future fiancée ; en attendant, il entra en relations avec madame Hahnemann.

Madame Hahnemann méprisait foncièrement les Schwartzpflantz, comme, aussi bien, elle méprisait le genre humain en bloc. Mais elle allait chez eux pour « trapper le convive » ; on se rendra compte de l'intérêt que cette chasse pouvait avoir, en suivant le détail des opérations que cette célèbre personne mena autour du baron.

L'infortuné jeune homme, selon son habitude, entrait dans le salon des Schwartzpflantz afin de leur réclamer sa nourriture du lundi soir, et déjà il arrondissait son bras gauche vers la vieille parente pauvre qu'il avait mission de conduire à table, lorsque madame de Schwartzpflantz le

saisit et l'attira devant une grosse petite dame mûre, haute en couleur et qui, coiffée d'une couronne de roses, avait l'air, au choix, de la Déesse Pomone sur le retour ou d'une chouette en carnaval :

— Mon cher neveu, madame Hahnemann avait le plus grand désir de vous connaître ; elle m'a priée de vous placer auprès d'elle.

Madame Hahnemann s'empara du bras gauche de Claude et remorqua ce faible adolescent dans la salle à manger ; elle s'assit à son côté, puis entama les hostilités :

— Monsieur, préluda-t-elle en chipotant un canapé d'huîtres au caviar, on m'a dit beaucoup de bien de vous... Ne vous défendez pas ! Vous êtes l'homme le plus documenté d'Europe sur les questions de droit. J'ai lu vos derniers ouvrages...

— Cela m'étonne, repartit le baron.

— Oh ! seriez-vous modeste ?

— Ce n'est pas que je sois modeste ; c'est surtout que je n'ai rien écrit.

— Ah ! bah !

Une autre se fût tenue pour battue ; mais avec cette sérénité qui la soutenait au cours des pires gaffes, madame Hahnemann s'exclama :

— J'adore votre franchise et vous avez bien évité le piège que je vous tendais. A la bonne heure, et causons ! J'ai vraiment entendu parler de vous, sur le mode le plus élogieux !

— Tiens ! Par qui ?

— Par notre ami intime, Fernand Presle.

— Je n'ai pas eu l'honneur de lui être présenté.

— Oh ! que de défiance ! Je vous affirme que Presle s'est entretenu de vous avec madame Maschain, qui se trouvait chez madame Hunetelle, lorsque madame Chauze a raconté qu'elle vous avait entrepris, à la soirée des Sambut-Précy.

— Oh ! oh ! oh ! oh ! pensa le baron.

— On n'a pas tari de compliments sur votre compte ; vous avez d'excellents amis.

— Je les troquerais volontiers pour de meilleurs ennemis ; je n'en vaudrais que mieux au jugement de tous. Il n'y a que ceux qui vous détestent qui vous apprécient loyalement.

— Oh ! que vous me plaisez ! affirma Pomone au comble de l'enthousiasme.

Et remarquez que l'on achevait à peine les entrées ; madame Hahnemann, à chaque minute, cassait l'encensoir sur le nez de son voisin ; elle le louait d'être jeune, d'être blond, d'avoir des yeux bleus, un nom compliqué, une origine germanique, une conversation banale, des ongles pointus ; elle le louait à propos de n'importe quoi (on prend ce qu'on trouve !) Pour brutales et maladroites que fussent ces louanges — elles auraient suffoqué un jeune taureau de deux ans — elles n'en sonnaient pas moins agréablement aux oreilles du jeune baron ; ainsi Pomone tendait autour de sa victime un filet fleuri ; il y allait pour elle d'un gros intérêt :

il fallait amener, bon gré, mal gré, dans son hôtel l'aimable étranger que le sort lui offrait.

Madame Hahnemann était, en effet, tenancière d'un *Salon de lettres*, c'est-à-dire qu'une fois par semaine elle groupait, autour de son décolleté, des hommes en habit et des femmes presque sans corsage. Jadis, elle avait eu les épaules assez belles; aujourd'hui, son vaste sein était comme une mer tourmentée, et l'on louait Fernand Presle, l'historien, qui avait osé naviguer sur ces ondes perfides. Pomone courait les autres salons, flairant le gibier à rabattre, qu'elle appâtait par d'aimables platitudes, dont elle se vengeait plus tard par de fielleuses méchancetés ; car la bonne dame avait la dent dure et manquait de bienveillance à l'égard de ceux qu'elle recevait ; elle donnait à dîner, à causer, et surtout à médire; les figurants qu'elle avait attirés par surprise se sauvaient bientôt, et il importait de les remplacer; de là ce travail de recrutement, auquel la patiente salonnière se livrait. Elle ne lâcha pas M. de Sembach qu'il ne lui eût promis de manger chez elle, le vendredi suivant :

— Vous vous rappellerez? 26, rue Trissotin, près de l'Étoile. Je reçois des poètes, des artistes, des musiciens, des mondains, des savants, des hommes de sport; Fernand Presle tient la cheminée de neuf heures à minuit ; quel orateur exquis ! quelle âme élevée !

Elle insista sur la valeur de cette attraction ; elle était la seule, entendez-vous, *la seule* qui eût

Presle ; assurément, cela lui avait coûté gros (M. Hahnemann était un des hommes les plus cossus de Paris), mais elle avait su s'attacher l'historien, qu'elle « montait en épingle ». Elle laissa entendre que Fernand lui devait tout, qu'il était entré à l'Académie des Inscriptions grâce à elle, qu'il avait obtenu sa chaire à la Sorbonne grâce à elle :

— Les méchantes langues prétendent que je fabrique des membres de l'Institut et des sénateurs ! C'est très exagéré.

Elle cita des noms de commensaux : le secrétaire des Beaux-Arts n'avait rien à lui refuser ; dans les ambassades, elle était écoutée. Comme on touchait au dessert, elle glissa, à demi-voix, en terminant sa harangue :

— Si tout cela ne vous tente pas, venez quand même : j'ai de très jolies femmes dans mon salon ; vous ne vous ennuierez pas !

M. de Sembach fut curieux de connaître cet endroit de délices ; il consentit à être présenté à M. Hahnemann, surnommé le Restaurateur des lettres françaises parce qu'il nourrissait quelques scribes ignorés. C'était un long homme blondasse, taciturne, dégingandé, qui n'avait qu'un intérêt ici-bas : taquiner sa femme et Fernand Presle qu'il détestait tout en le subissant. A cette fin, il imaginait de souligner publiquement par une foule d'impairs voulus l'intimité de l'historien et de Pomone.

Pour s'occuper, il collectionnait des montres, et il dissertait sur l'horlogerie, des heures entières, d'une voix caverneuse :

— Certainement, vous viendrez vendredi à dîner ; nous aurons peut-être Presle, mon meilleur ami, et celui de ma femme... Oh ! il nous aime bien !... On vous le produira dans tous ses exercices... Et puis je vous montrerai ma collection : figurez-vous que j'ai trouvé tantôt une pièce unique, un échappement florentin du siècle dernier...

Il s'épancha en discours prolixes ; le baron prouva sa force d'attention ; écouter ça ou autre chose !

Le lendemain, il recevait un Bristol lui rappelant que le vendredi madame Hahnemann comptait sur lui ; elle n'oubliait pas ! Si elle avait pu, elle aurait signifié ses invitations sur papier timbré, par ministère d'huissier. A la date indiquée, M. de Sembach se rendit 26, rue Trissotin.

L'hôtel ne différait pas des autres hôtels ; il y avait un vestibule orné de deux statues, un escalier à tapisseries, un grand salon Empire, un fumoir plein de bibelots, un petit salon propre aux conversations particulières ; plus une salle pour les montres et une jolie bibliothèque, où le « grand homme », sous prétexte de travail à l'écart, allait faire la sieste tous les jours, de deux heures à quatre.

Pomone accueillit avec son meilleur sourire le

nouveau venu. Les familiers lui jetèrent de mauvais regards, selon la coutume de tous les familiers quand il se présente un nouveau venu.

On déclina, à voix haute, afin que nul n'en ignorât, les noms et qualités de Claude-Michel : « Un des économistes les plus distingués de son pays ! » Les familiers s'inclinèrent, des dames le toisèrent ; madame Hahnemann dit :

— Nous n'attendons plus que Presle ; il ne sera pas long : il demeure à cent pas d'ici.

— D'ailleurs, compléta perfidement son mari, il corrige ses épreuves à côté, dans la bibliothèque !

Nul ne sourit de cette gaffe volontaire, soulignée aussitôt par l'apparition de Presle qui entra, son chapeau et ses gants à la main, et cria :

— Quel vilain temps ! Je n'ai pas trouvé de voiture !

Au demeurant, les familiers étaient blasés sur ces petits vaudevilles, qui amusaient le seul M. Hahnemann.

Aucun homme moins que Presle n'était destiné à réussir dans le monde ; du pion, il avait l'extérieur mesquin, la stature étriquée, l'habit informe ; pourtant ce petit homme maigre, rageur, à mine de fouine, était dévoré de l'ambition de plaire aux gens de salon. Ce despote de collège s'efforçait de charmer les inutiles et de faire le gracieux ; il parlait principalement de l'amour et de l'art, auxquels il n'entendait goutte, et se travaillait pour

avoir de l'esprit ; du potage au dessert, il accaparait l'emblématique crachoir de la conversation et, farouche, refusait de le céder aux voisins. S'il advenait qu'il s'enrouât ou faiblît, madame Hahnemann, qui ne le quittait pas des yeux, cinglait son ardeur d'un :

— Presle, racontez-nous donc cette anecdote, si drôle, sur votre collègue Bétru...

— Ah ! l'histoire de la bonne bretonne ?

— Oui, l'histoire de la bretonne.

Et Presle repartait, docile. La maîtresse de la maison le laissa souffler trois minutes, durant lesquelles elle obligea Sembach à montrer ses petits talents oratoires. Le baron, au milieu de l'attention générale, se sentit devenir pourpre ; il balbutia quatre phrases quelconques. Mais déjà Presle reprenait son solo de parlotte. Une voix souffla tout bas au baron :

— Vous avez un excellent début !

Après le dîner, Presle se campa devant la cheminée, et poursuivit son discours ; les belles dames qui entraient ne l'interrompaient pas ; elles marchaient sur la pointe du pied, de peur de distraire les auditeurs. Seule, madame Hahnemann élevait la voix, par instants, et remontait son grand homme, ainsi que l'on remonte une lampe :

— Racontez-nous donc l'histoire de la marquise et du paléographe !

M. de Sembach, se déplaçant à petits pas imperceptibles, gagna le fumoir presque désert ;

il y surprit un familier roussâtre qui digérait à l'écart ; l'autre le héla joyeusement :

— Hein ? Vous en avez assez, pour une séance !

— J'avoue que je suis un peu étourdi.

— Prenez donc un cigare... ceux de la petite boîte... je les connais. Je ne vous ai pas perdu de vue, durant le dîner, monsieur de Sembach ; vous fixiez l'Ananas avec un ahurissement qui me réjouissait.

— Quel ananas ?

— Mais Fernand Presle, parbleu ! Avez-vous remarqué qu'il se dresse parmi nous, isolé et superbe, comme un ananas dans une corbeille de dessert ? Pardonnez-moi une question indiscrète : quel motif vous a conduit ici ?

— La curiosité.

— Alors, sauvez-vous. Voilà dix ans que, moi qui vous parle, je hante cette nécropole, dix ans que je fume ces cigares et que je prête l'oreille aux anecdotes de Fernand Presle. J'ai vu le grand homme se développer, d'année en année. J'ai assisté à la formation de ce salon ; il est pareil aux autres ; ailleurs, vous trouverez le même ananas, le fruit préféré de la salonnière, l'académicien, le poète, ou le savant que l'on dresse en liberté ; vous trouverez le même mari crépusculaire, que les étrangers et les myopes prennent pour un maître d'hôtel ; vous observerez les mêmes types : l'homme du monde qui se frotte aux artistes, l'artiste qui se frotte aux mondains, le financier qui a

honte de sa finance, le mandarin qui a honte de sa science, le politicien qui flaire des femmes, l'auteur dramatique en quête de protecteurs, le petit débutant qui croit encore à l'influence des cercles et des mesdames Hahnemann, le lot des comparses effacés et des femmes adultères...

Ici, le baron prêta plus d'attention à l'homélie du monsieur roussâtre.

« ... Des femmes adultères, dont quelques-unes sont jolies et deux ou trois au moins presque jeunes. Ouvrez les yeux et choisissez ! Madame Hahnemann sait que l'on retient des visiteurs par deux moyens : en leur donnant à manger et en leur donnant à... aimer. C'est ici la grande Agence des Liaisons Mondaines ; on y rencontre chausson à son pied. Les maris ne sont point gênants ; ils causent ensemble, en attendant leurs femmes, comme des laquais dans le vestibule d'un théâtre. Regardez : celui-ci a rétabli Ptolémée XXV rien que d'après une dent ; celui-là, péremptoirement, a prouvé que la contemplation de l'immensité développait l'égoïsme ; ce petit gros bouffi écrit sur l'économie politique des articles qui capitonnent les sommaires des grandes revues ; cet autre, éternel bénisseur, a secoué le goupillon sur dix régimes ; le maigre, à l'allure d'échassier, parle en public sans public ; tous sont connus par leurs infortunes conjugales. Et ce qui me charme, c'est qu'ils se haïssent les uns les autres et se voudraient entre-mordre ; cependant, sur ce

terrain neutre, ils se secouent la main à tour de bras, et se congratulent de leur mieux ; dans leur hypogée, ils ont l'illusion de représenter l'Elite et pontifient à huis clos.

— Puisque vous les exécrez, à quel titre êtes-vous ici ?

— A titre de parasite et de raté bilieux, dit tranquillement le rousseau. Madame Hahnemann m'invite afin que j'aille la tourner en ridicule dans les autres endroits que j'honore de ma présence. On se répète les anecdotes que je colporte, et ainsi notre hôtesse acquiert une renommée presque européenne. A force de la railler sur ce qu'elle fait des académiciens, elle finit par en faire réellement ; on l'a tant plaisantée sur son salon qu'aujourd'hui elle en a un où se consacre tout ce qui paraît ou se vend en politique et en littérature. Il y a dans notre pays beaucoup de personnes qui se créent une situation importante, grâce au ridicule.

— N'avez-vous pas quelque dépit d'être payé en bons de soupe ?

— Monsieur, il y a une nuance qui est dans la soupe ; celle que l'on nous distribue ici est excellente.

— Je ne pense pas que je la goûte une seconde fois, fit le baron ; Presle m'assomme et madame Hahnemann m'inquiète. Quelque chose m'avertit qu'avant dix minutes j'aurai quitté ce joyeux séjour.

— Pas sûr ! Tenez, c'est l'heure où les sexes voisinent... »

En effet, Presle avait cessé de discourir ; il s'était absorbé dans une causerie chuchotante, avec la maîtresse de la maison et deux ou trois vieilles dames. On eût cru que le salon guettait ce signal ; les dames en peau et les messieurs en habit se groupèrent, deux à deux, dans les coins que la prévoyante madame Hahnemann avait ménagés ; on dialoguait à voix basse, bouche contre oreille ; de menus rires fusaient, çà et là ; dans le petit salon d'entrée, le flirt se précisait de telle sorte que les familiers qui partaient se glissaient le long de la muraille pour ne déranger personne ; au fumoir, la compagnie des Maris résignés s'installa, présidée par M. Hahnemann, son syndic.

M. de Sembach allait se retirer, quand il découvrit une jeune fille, toute seule, au bout du salon, assise et les bras croisés. Il la désigna au rousseau : « Celle-là, au moins, a franchement l'air de s'ennuyer.

— C'est un air qu'elle porte partout ; ici, elle n'adresse la parole à personne ; tous ceux qui ont essayé de lier conversation avec elle en ont été pour leurs frais ; elle ne répond guère. C'est une sotte qui ne se compromet pas ou une fille diablement fine, qui ne daigne pas se commettre parmi nous. Elle est fort musicienne.

— Jolie.

— Mieux, belle, rectifia le rousseau. Elle est un peu forte, et elle a un profil bourbonien qui s'empâtera de bonne heure ; mais les admirables cheveux châtain-clair ! Elle a vingt ans. C'est la nièce de ce gros homme brun à figure rasée, le mari de la jolie madame Whisler. Madame Whisler traîne partout son mari qui traîne à sa suite sa nièce ; la jeune fille reste ainsi des soirées entières ; on n'a jamais su à quoi rêvaient ses grands yeux gris ; à rien peut-être. J'ai idée que cette grande créature-là n'est pas si bête que le croit madame Hahnemann. »

A ce moment, Pomone roula vers la jeune fille et s'exclama : « Ma chère petite Ella, Presle voudrait vous entendre un peu ! »

Docile, la mystérieuse mademoiselle Whisler s'installa devant le clavier ; elle joua un prélude du *Clavecin bien tempéré*, que le baron aimait pour sa tristesse paisible. M. de Sembach essaya de discerner si mademoiselle Ella comprenait ce qu'elle jouait ; à l'écouter, on eût cru qu'elle avait l'intelligence de cette harmonie qui est la récompense de quelques-uns ; à la voir, on la trouvait indifférente, presque inattentive. Après un court repos, elle attaqua une musique étrange de Grieg, puis regagna sa place où elle s'assit dans la même pose, les bras croisés, le regard absent Non loin d'elle, un petit jeune homme impertinent murmurait des incongruités à la jolie madame Whisler ; dès que celle-ci jugea qu'on lui avait

suffisamment manqué de respect, elle envoya l'éphèbe chercher son mari au fumoir des Résignés. Ella, son oncle et sa tante se retirèrent ; et M. de Sembach songea soudain à Lise, qu'il n'avait pas vue depuis le commencement de la semaine. Là-dessus, il partit.

Il aurait oublié Ella, mais lors de la visite qu'il rendit rue Trissotin, pour attester selon l'usage qu'il avait digéré, il rencontra la jolie madame Whisler et sa nièce. La jolie madame Whisler, bien que parfaitement honnête, ne pouvait voir un homme sans souhaiter qu'il lui fît la cour ; elle avait un incroyable appétit d'hommages, ne s'attardait pas à en examiner la qualité ; il lui fallait la quantité. Elle sollicitait l'admiration de tous ses contemporains, des gentlemen, des cochers de fiacre, heureuse d'un regard de marmiton extasié, ou d'un « mâtin » proféré par un balayeur. Fine, preste, gentille, inutile, nulle, délicieuse en un mot, elle était coquette au delà de toute expression ; elle aimait son exquis visage chiffonné, sa menue personne, sa grâce de pacotille ; elle offrait le meilleur exemplaire de ces femmes qui répandent inconsciemment les désastres autour d'elles et dont le châtiment est de vieillir très vite. La jolie madame Whisler indiqua au baron, par une confusion qu'elle réussissait à merveille, qu'il avait fait une vive impression sur elle ; elle lui souffla très bas — comme un aveu suprême ! — qu'elle recevait

le dimanche soir. M. de Sembach n'avait d'attention que pour Ella, laquelle n'avait d'attention pour personne, et priait intérieurement le bon Dieu qu'on ne la forçât pas à jouer du piano, une fois de plus, devant les Barbares. Après le départ de ces dames, madame Hahnemann débita plusieurs infamies voilées sur le compte de madame Whisler (c'était de règle ; le thé de cinq heures s'édulcorait du sucre cassé sur le dos des premiers sortis). Puis elle dit à M. de Sembach : « Quant à Ella, sa nièce, j'estime que c'est une dinde ; mais, mon cher monsieur, elle passe pour un très beau parti, quoique mon oncle Mgr Lévy, archevêque de Cabourg, prétende qu'elle n'a pas un sou de dot ! »

M. de Sembach salua madame Hahnemann sur cette bonne parole ; il ne devait jamais plus lui donner la réplique dans cette vallée de larmes, car il ne manqua pas de se rendre le dimanche suivant à l'invitation de la jolie madame Whisler, démarche qui eut pour résultat de modifier l'orientation de sa vie salonnière. La frivole épouse de Whisler lui sauta au cou, quitte à navrer les quinze amoureux qui se relayaient pour flirter avec elle ; M. de Sembach, malgré les invites, ne posa pas sa candidature à l'emploi de Seizième ; il s'écartait des coquettes, mais il fut assez aimable pour que la jolie madame Whisler le présentât à Ella, « ma nièce ». Ella s'inclina Le baron dit :

— J'ai eu l'honneur de rencontrer mademoiselle chez madame Hahnemann.

Ella ne desserra pas les dents. M. de Sembach se perdit dans la foule des invités, et son âme était très triste. Une seule chose le consolait, c'est qu'Ella n'accueillait pas mieux les autres.

Claude-Michel aurait pu adresser ses hommages à huit ou dix vestales rangées en cercle autour du feu sacré brûlant dans la cheminée. Whisler les lui nomma une à une et l'édifia sur la facilité de leurs mœurs.

Claude-Michel aurait pu s'égayer en compagnie de jeunes filles qui riaient très haut afin d'attirer les fiancés éventuels. Il préféra s'asseoir dans une encoignure, au bout du salon, et regarder la jeune fille dédaigneuse qui ne parlait à personne.

La semaine suivante, il se surprit à esquisser d'un trait de plume sur son buvard le profil bourbonien de mademoiselle Whisler, sa coiffure à la grecque ; il brouillait ensuite les croquis, de peur d'attirer l'attention de Lise. Le dimanche soir, il occupa la même encoignure dans le salon Whisler, et le troisième, le quatrième dimanche, il s'y immobilisa. Pourtant, il s'était juré de venir à bout du mutisme d'Ella ; son audace tombait aussitôt qu'il avait franchi le seuil du vestibule.

La jolie madame Whisler, âme candide, se souvenait parfois de ses devoirs sociaux ; après avoir marqué, durant des heures, la plus parfaite indifférence à ses invités qu'elle délaissait pour ba-

varder à voix basse avec ses quinze amoureux, elle s'avisait tout à coup d'animer sa soirée, et organisait des réjouissances collectives ; par exemple, jeux innocents, petits papiers : « M. X... a rencontré madame Z... Où ça ? Que lui a-t-il dit ? Que lui a-t-elle répondu ? Qu'en est-il résulté ? Qu'est-ce que le monde en a pensé ? » Ou bien le jeu des Portraits : « Est-ce un homme ? un animal ? une chose ? » Les figures de cotillon seules comportent un pareil raffinement de sottise. Nul n'osait se plaindre, et le baron lui-même proposait des mots en *a* pour « M. le curé qui n'aime pas les *o* ».

Au cours de ces petites fêtes, il avait tenté de se rapprocher de mademoiselle Whisler. Ella se défendait de toute entreprise en s'entourant de jeunes filles ; à droite, elle était abritée par mademoiselle Marthe Nointel, des Biscuits-Nointel ; à gauche, mademoiselle Bréhan la protégeait.

Mademoiselle Bréhan appartenait à l'enseignement : elle était titulaire d'une chaire de Littérature au Lycée Montespan. Mademoiselle Bréhan gagnait sa vie sans le secours de personne ; aussi avait-elle un aimable mépris pour toutes les femmes qui n'en faisaient pas autant, et pour beaucoup d'hommes. Néanmoins elle n'était pas sotte ; elle affectait plus de certitude que les représentants du sexe fort eux-mêmes n'en déclarent ; on lui pardonnait ce travers parce qu'elle était jeune et relativement jolie. Le baron se permit d'adresser la

parole à mademoiselle Bréhan qui daigna lui répondre. N'étant pas intimidé par mademoiselle Bréhan pour laquelle il n'avait aucun tendre, M. de Sembach prouva qu'il n'était pas une bête, et dit ce qu'il pensait sur divers sujets palpitants : l'habitude de baiser la main aux dames, le port de la flanelle, les courses de chevaux, la télépathie, la fièvre muqueuse et les cours de pédagogie à la Faculté des Lettres. Mademoiselle Bréhan se départit de son habituel dédain ; quand Claude-Michel se retira, il avait conquis une des gardiennes d'Ella.

Il ne différa plus de risquer les premières attaques à la soirée qui suivit. Ella était flanquée d'Alice Bréhan et de Marthe Nointel; le baron salua et s'assit auprès d'Alice, déjà satisfaite. Suivant une tactique enfantine, et d'ailleurs infaillible, tout en adressant la parole à mademoiselle Bréhan, il parla pour Ella qui, placée à la droite d'Alice, ne se mêlait pas à l'entretien ; au billard, on appelle cela : « prendre la bande avant ! »

Alice ne se doutait guère du rôle qu'elle avait. Toute au plaisir du flirt — plaisir trop rare — elle ne s'aperçut pas de la supercherie et s'y prêta complaisamment. Ella se laissa prendre, écouta, détourna la tête; à plusieurs reprises, elle acquiesça par signes. Si mademoiselle Bréhan avait eu quelque peu de cette subtilité féminine qu'elle prenait en pitié, elle aurait deviné l'accord qui s'était créé, à son détriment, entre M. de Sembach

et la merveilleuse Ella. Cet accord, elle ne le discerna que plus tard, lorsque, s'étant éprise du baron, elle acquit, avec la douleur d'être méconnue, la clairvoyance qui lui avait manqué. Mais cela importe peu ; on est toujours heureux aux dépens de quelqu'un ! Le baron fut heureux aux dépens de mademoiselle Bréhan ; grâce à elle, il attira l'attention d'Ella.

La jolie madame Whisler troubla l'harmonie générale des causeries ; elle voulut forcer messieurs les Invités à se distraire en commun et déclara qu'on allait jouer à l'*Amour m'a fait... !* Les jeux innocents ont été inventés par d'éminents pornographes qui s'efforcèrent de trouver des prétextes à de douteuses allusions ; il est rare que, dans un salon de bourgeois aisés, neuf messieurs sur dix ne profitent de ces occasions pour lâcher des équivoques de caserne. Il est juste d'ajouter que toutes les femmes mariées — et les jeunes filles, en grande partie — comprennent ces plaisanteries et s'en amusent ; on aurait donc tort de se gêner à cause d'elles.

Le petit jeu préféré de madame Whisler était le plus fécond en équivoques de cette sorte ; les assistants s'assirent en rond, puis madame Whisler roula son mouchoir et le jeta vers un des joueurs, criant : « L'amour m'a fait... ! » Le joueur devait prendre au vol le mouchoir et en même temps compléter la phrase par un verbe en *ir:* « L'amour m'a fait... gémir ! »

Rien de plus simple et de plus naïvement idiot ; mais divers verbes en *ir* avaient le don de réjouir l'auditoire. La bestialité la plus franche s'étalait dans ce cercle de gens bien élevés ; un gentleman à lorgnon, vingt-cinquième d'agent de change, se distinguait par sa verve spéciale.

Le baron l'avait pris immédiatement en grippe ; à son tour il saisit le mouchoir-balle, et, d'un bras assuré, le lança sur le nez du gentleman, en criant : « L'amour m'a fait... ! » Le coup fut si bien calculé que le lorgnon tomba, et que le gentleman fit un écart en arrière. Tandis que l'on s'empressait auprès de la victime et que Claude-Michel restait ahuri de son coup d'adresse, Ella se pencha vers lui, et lui souffla :

— Monsieur, vous avez gagné un coquetier à choisir dans la rangée du haut !

Et ce furent les premières paroles qu'elle lui dit.

L'incident avait interrompu les petits jeux ; les gentlemen avec ou sans lorgnon cessèrent de proclamer ce que l'Amour leur avait fait, et M. de Sembach eut loisir de bavarder avec mademoiselle Whisler ; cette jeune fille, d'un abord impossible auparavant, mit de côté toute hauteur ; le baron n'était plus embarrassé par l'insupportable timidité ; et tandis qu'il parlait, il observait un assez curieux phénomène : chaque fois qu'une femme lui plaisait et qu'il voulait lui plaire, il substituait à sa propre personnalité un personnage idéal dont

il décrivait les pensées nobles et les jugements altiers ; ce personnage n'était autre que le Sembach qu'il aurait voulu être, si son égoïsme le lui eût permis : un homme détaché des parti-pris et des calculs. Il ne mentait pas, en se prêtant ce caractère plus grand que nature ; seulement, il avait manqué de l'énergie nécessaire pour y conformer ses actes : « En moi je retiens un héros prisonnier de mes vices ! » disait-il aux heures de franchise. Il n'ajoutait pas qu'il n'avait rien tenté pour le délivrer...

Au bout de cinq minutes, Ella et Claude traitèrent de l'Amour qui est le sujet de conversation obligatoire entre gens d'un sexe différent qui désirent s'évaluer plus exactement ; bien entendu, le baron discuta de la passion comme s'il ne la connaissait pas, et mademoiselle Whisler lui répondit comme si elle la connaissait. O naïveté de deux âmes dignes de se comprendre ! L'essentiel était que l'on discutât. La soirée passa si rapidement qu'Ella oublia de rentrer chez ses parents, à l'heure accoutumée, et que le baron fut rappelé au sentiment de la mesure par Whisler qui lui dit :

« Mon cher ami, sauf votre respect, il est deux heures du matin ; ma femme, n'ayant plus personne avec qui flirter, s'est endormie sur le canapé, et il y a longtemps que ma nièce devrait être rentrée. » Puis, reconduisant M. de Sembach, il lui demanda : « Comment vous y êtes-vous pris

pour faire causer Ella. Les autres y avaient renoncé ! »

Le baron était ravi : il avait découvert une âme romanesque à l'égal de la sienne ! Il ne jugea pas qu'il fût utile de confier sa découverte à mademoiselle Mérat ; toutefois, il prit à tâche d'être bon avec Lise et de lui donner l'illusion qu'elle réclamait. Comme tous les hommes, il n'était méchant que quand il ne pouvait pas faire autrement. Et Lise se réjouit de le retrouver tel qu'elle l'avait eu autrefois, et rayonnant d'un bonheur dont il lui cachait le motif. Pouvons-nous affirmer qu'à partir de ce jour le baron fût amoureux d'Ella Whisler ? Qui déterminera le point précis où la curiosité devient de l'intérêt, puis de la passion ? Il songeait assidûment au profil bourbonien et il attendait le dimanche avec plus d'impatience qu'il n'eût convenu. Sa mémoire, d'ordinaire négligente, avait conservé les moindres détails de la soirée Whisler ; le baron cherchait un sens profond aux moindres paroles d'Ella, et il était persuadé qu'entre personnes de haute valeur morale, telles que lui et elle, les plus petits mots signifiaient de grandes choses ; il fallait donc se surveiller et rester sans cesse sur ses gardes.

Il est fâcheux que nous en soyons venus à considérer l'amour comme un duel où il importe d'avoir l'avantage sur *l'adversaire ;* de là, une foule d'erreurs, de mensonges, de cruautés même,

qui divisent tant d'âmes faites pour se compléter ; le baron n'était occupé qu'à dérober à Ella ses pensées de derrière la tête, tandis qu'il essayait de découvrir celles de mademoiselle Whisler ; or, mademoiselle Whisler, de son côté, employait la même tactique. En sorte qu'au bout d'une semaine, Claude et Ella ne voyaient plus clair dans leurs cœurs et s'opposaient de bonne foi l'un à l'autre des personnages de roman auxquels ils prètaient leurs propres traits.

Cette fois, le baron fut vraiment amoureux ; cela le prit à son insu ; d'abord, il n'avait voulu que le plaisir de fleureter avec une jolie fille dont les idées lui plaisaient ; il se savait gré de rester, des soirs entiers, dans un coin de salon, auprès d'elle, et de lui parler bas, et de l'amener à rire ; il s'était attiré quelque considération, comme étant le Monsieur qui avait rendu la parole à Ella. Déjà l'on en médisait ; il suffit qu'un homme soit vu auprès d'une femme, trois soirées consécutives, pour que l'on en infère qu'il l'aime, ou qu'elle l'aime, ou qu'ils s'aiment ; et la vie de salon ne serait pas possible si l'on n'avait la distraction d'épiloguer sur les gestes du voisin. On épilogua donc sur le baron et mademoiselle Whisler ; ils furent le grand attrait du salon de la jolie madame Whisler ; on discutait les chances du baron et des paris importants s'inscrivaient. Le baron y gagna une situation stable ; il fut « le jeune homme d'Ella ». On lui réservait la place

auprès de mademoiselle Whisler, comme au long d'une rivière, on laisse vacante la place du pêcheur qui la veille fit à cet endroit les frais d'un amorçage.

Lorsqu'il y avait peu de monde, on cédait au couple le petit salon où sommeillait le piano ; Ella s'installait devant le clavier et jouait en sourdine pendant qu'elle répondait à demi-voix aux discours du baron. Nul ne les dérangeait ; dès qu'il surgissait un intrus, mademoiselle Whisler interrompait net l'étrange improvisation semée de réminiscences dont elle accompagnait l'entretien ; l'intrus comprenait et disparaissait.

Ella, parmi les maîtres, préférait Schumann qu'elle possédait à merveille ; il semblait même qu'elle eût abusé de ce dangereux génie. Les parents sagaces, qui défendent certaines lectures à leurs filles, leur permettent les musiques les plus voluptueuses et les plus décevantes ; les ancêtres Whisler n'eussent pas toléré que leur fille lût *la Faute de l'Abbé Mouret*, mais ils souffraient qu'elle s'exaltât durant des journées sur *Tristan* ou telle *Etude symphonique*. Il en résultait pour Ella une faculté d'être impressionnée par les moindres choses. En dépit de son apparente indifférence, elle était douée d'une sensibilité trop vive ; elle avait grandi hâtivement, en sorte que les sentiments de luxe s'étaient développés chez elle au détriment de la volonté et de la raison. Elle avouait au baron qu'elle avait eu des crises

de larmes à propos de rien, pour le plaisir de pleurer et la joie d'être triste ; elle ne s'était pas encore consolée de la mort d'Yseult !

Avait-elle aimé, auparavant ? Non ; elle s'était préparée à la passion, ainsi que la plupart des jeunes filles désœuvrées ; elle avait construit tout un idéal d'intrigues et de complications morales ; c'est-à-dire qu'elle s'était faussé de son mieux les idées à ce sujet et c'était miracle qu'elle n'eût pas encore cédé aux sollicitations des coureurs de dot. S'ils avaient su quelle proie facile elle leur offrait, ils n'eussent pas manqué une pareille aubaine ; mais la froideur, dont elle masquait sa petite âme artificielle et passionnée, avait écarté les plus renommés professionnels. Aussi, lorsque l'on apprit le succès du baron, celui-ci passa pour un garçon excessivement habile ! A coup sûr, M. de Sembach avait dû approfondir le cœur féminin et connaître des ruses, puisqu'il s'était emparé du plus beau parti de l'Avenue d'Iéna. Et il n'avait que le titre de baron !

On est toujours heureux aux dépens de quelqu'un ; le baron en avait fait récemment l'expérience. Son bonheur désespéra un pauvre figurant du salon Whisler ; c'était un clair-de-lunesque jeune homme, si blond et si maigre qu'il passait inaperçu partout ; on ne lui accordait aucune attention, et je ne pense pas qu'on lui eût jamais vu ouvrir la bouche, ne fût-ce que pour manger. Naturellement, il aimait ce salon où il se croyait

nécessaire ; seul, Whisler avait su son nom, et encore l'avait-il oublié.

Cet être, dont l'existence était presque contestable, avait conçu pour mademoiselle Whisler une violente passion ; jamais il n'avait osé s'approcher à moins de dix mètres de l'objet aimé ; toutefois, il le regardait comme un pauvre regarde les diamants d'un étalage et, dans son cerveau fade de jeune homme trop blond, il construisait une foule de rêves d'aventures où il conquérait cette merveilleuse jeune fille par de surprenants coups d'audace et de bravoure ; mais il frémissait à l'idée de lui ramasser son éventail et se fût sauvé si elle lui avait adressé la parole.

Dans la grande administration financière où il était caissier, il parlait de mademoiselle Whisler aux employés de sa section ; il donnait à entendre que cette demoiselle était éperdument amoureuse de lui, et qu'elle attendait seulement d'avoir vingt-cinq ans pour l'épouser malgré le consentement de ses parents. Cette fable lui avait valu beaucoup de compliments et d'envie.

Le lundi matin, à son arrivée, il devait fournir force détails sur la soirée de la veille ; ce caissier inventait alors les discours qu'il aurait échangés avec sa belle, puis chacun émettait un avis.

— Faites votre demande !

— N'attendez pas sept ans !

— Les parents céderont ; elle est riche pour

deux, que diable ! d'ailleurs, votre beau-père vous poussera.

— Ou bien, enlevez-la. Moi, à votre place, je l'enlèverais. On serait bien obligé de vous la donner ensuite !

Tant et si bien que ce caissier blond avait fini par considérer mademoiselle Whisler comme sa propriété ; aussi l'indignation le mit à deux doigts de l'étouffement, lorsqu'un soir, entrant dans le salon de l'Avenue d'Iéna, il surprit le baron installé auprès d'Ella, échangeant des phrases entières, à voix basse, avec l'héritière des Whisler !

De neuf heures à minuit, il ne cessa de darder des regards mortels sur le couple. Et le lendemain matin, à la caisse, il annonça qu'il se proposait « d'allonger les oreilles » à un drôle qui se permettait de marcher sur ses brisées. On le supplia de se calmer, mais en vain ; et huit jours durant, il fixa d'un air de défi les gens qui apportaient de l'argent à son guichet. Chaque dimanche, il épia les amoureux, et devina qu'ils s'aimaient, bien avant que ceux-ci s'en fussent eux-mêmes doutés. Le pauvre caissier ne put cacher sa douleur, encore qu'il en donnât des explications fallacieuses. Il prétendit que les barbares parents avaient éventé son intrigue et le séparaient de son aimée ; on le plaignit, l'honneur était sauf.

Si le caissier avait l'imagination aventureuse, ceux dont il jalousait la félicité étaient plus romanesques, si possible, que lui. Ils reprenaient

hebdomadairement le même thème de conversation ; on eût dit que tous les sujets y menaient comme tous les chemins mènent à Rome ; partis sur le fait du jour, le potin de six heures, ils en arrivaient bientôt à parler des choses de cœur. Jamais le baron n'avait risqué un mot qui pût faire croire à Ella qu'il fût épris d'elle ; jamais Ella n'avait manifesté la moindre joie à voir le baron. Mais toujours, et malgré qu'ils en eussent, ils finissaient par ressasser la même idée ; Ella disait qu'il fallait atteindre à une rare perfection pour être digne d'aimer ou d'être aimé, qu'il fallait se mériter l'un l'autre par mille épreuves des plus ardues, que l'on devait souffrir et souhaiter toutes les difficultés ; pour sa part, elle aurait refusé un bonheur trop aisément obtenu ; par conséquent, le baron renchérit là-dessus et fit parade d'une vaillance d'âme invraisemblable ; il le pouvait sans danger, étant admis qu'il n'y a plus de dragons affreux qui défendent le donjon où des princesses espèrent la venue de chevaliers libérateurs. Et que risquer, en un siècle où le plus grand héroïsme, pour un homme, consiste à « gagner sa vie » ?

Claude et Ella ne s'embarrassaient pas de tels raisonnements ; ils se dépensaient en noblesse verbale et méprisaient les femmes frivoles dont le salon Whisler s'ornait. Ella, quoique douce, ne pouvait supporter les amies de sa tante ; elle avait pour l'amour le sentiment de respect exagéré que

professent les jeunes filles bien élevées ; elle n'admettait pas qu'on le traitât comme un jeu de société, ou comme l'occupation des heures d'oisiveté ; bien qu'elle flirtât avec le baron, elle ne perdait aucune occasion de proclamer son horreur du flirt. (Sans doute avait-elle aussi gardé rancune à ces femmes qui lui avaient fait une réputation de sotte.) Le baron l'avait subodoré, et par manière de flatterie, tandis qu'il glorifiait mademoiselle Whisler, il se montrait plutôt impitoyable pour les dames du voisinage. Ella lui disait : « Que vous êtes mauvais, quand vous vous y mettez ! » Au fond, elle était ravie.

Elle détestait principalement madame Gédéon Barrette, l'amie intime de la jolie madame Whisler ; la non moins jolie madame Barrette avait aussi son équipe nombreuse de soupirants qu'elle traînait partout après elle ; de telles femmes sont la fortune des théâtres, concerts ou établissements de plaisir où elles vont ; il suffit de quatre coquettes pour remplir une salle. Mais elles ruinent les maîtresses de maison ; toutes les fois que madame Barrette allait au bal, le cours des sandwichs et petits-fours montait, vu la quantité considérable de barrettistes que cet événement déplaçait. Entre la jolie madame Whisler et la non moins jolie madame Barrette, il y avait rivalité courtoise ; ces dames comparaient leurs succès, citaient leurs nouvelles recrues ; elles échangeaient des anecdotes galantes et des sigisbées ; mais la

lutte éclata dès que le vicomte de Colley eut été présenté chez madame Gédéon Barrette.

Le vicomte Fred de Colley exerçait la profession de « bel homme ». Il ne se prodiguait pas ; il permettait à cinq ou six femmes mariées de se languir de désir pour lui, en attendant qu'il consentît à épouser une dot d'un million au moins. A partir de l'âge de dix ans, il s'était préparé à cet avenir, il l'acceptait comme une nécessité. Non pas qu'il fût sot, au contraire ! Il avait des lumières de tout ; mais il avait compris que, beau comme il l'était, il ne pouvait exercer aucun métier, aucune fonction sociale rétribuée. Il se bornerait donc à servir son pays en retenant en France un peu d'argent américain ou russe. Il entretenait avec un soin pieux la beauté qui lui avait été dispensée ; ses cheveux, d'un châtain précieux, se divisaient en bandeaux ; il avait une mince moustache retroussée, et il se rasait le menton afin de se conserver le *profil de médaille.* Il était rare qu'il dît autre chose que des inutilités polies, mais il les disait d'une voix chantante qui prenait les dames, habituées qu'elles sont à juger les hommes sur le timbre plus ou moins sympathique de leurs paroles. (Ensuite, elles ne sont que trop expertes en l'art de trouver dans les mots les intentions qu'on n'y a pas mises !)

Le vicomte de Colley ne se fatiguait pas à chercher les succès ; il les accueillait, voilà tout ! En outre, comme il cultivait sa beauté plastique et

l'entretenait par une sage hygiène, il ne cédait que par exception aux nécessités charnelles d'une intrigue. Cette particularité, vite connue, acheva d'enthousiasmer la bande de pintades qui composait la basse-cour de madame Barrette ; la jolie madame Barrette et la non moins jolie madame Whisler, délaissant leurs serviteurs assermentés, s'emparèrent du beau vicomte. M. de Colley ne marqua d'abord aucune préférence : s'il allait chez madame Barrette, il s'isolait avec madame Barrette ; s'il allait chez madame Whisler, il s'isolait avec madame Whisler. Ces deux jeunes femmes eurent l'idée d'un match loyal dont elles arrêtèrent les conditions ainsi que suit :

Art. Ier. — Celle qui aura, la première, obtenu du vicomte une déclaration formelle, accompagnée d'une demande de rendez-vous, sera proclamée gagnante.

Art. II. — Il est interdit de recourir aux moyens illicites, tels que promesses de chute, rendez-vous secrets, etc. La lutte doit avoir lieu en public et sans que le vicomte soit averti des présentes conventions.

Art. III. — Les entraîneuses sont autorisées.

On juge si cette plaisanterie exaspéra mademoiselle Whisler ; la parodie d'un sentiment qu'elle cultivait si pieusement la mettait hors d'elle ; et le baron provoquait ces colères, à la faveur desquelles il avançait dans l'intimité d'Ella. Ah ! certes, ils n'auraient pas agi ainsi,

eux ! C'est qu'ils étaient en marge du triste monde ! Eux seuls s'entre-comprenaient ! Le mépris de l'entourage achevait de les réunir.

Le vicomte de Colley, de la meilleure foi, passa par où l'on voulut ; alternativement, il courtisa les deux jolies madames, et comme c'était un jeune homme ennemi des dépenses inutiles, il se bornait à répéter à l'autre ce qu'il venait de soupirer à l'une, à savoir qu'elle était unique au monde, tant pour l'intelligence que pour la splendeur physique ; il s'appliquait à ne pas mélanger les patronymes. Des entraîneuses activèrent alors la partie. Deux ou trois intimes de madame Whisler et deux ou trois intimes de madame Barrette attirèrent le vicomte à qui elles insinuèrent que leur amie était follement éprise de lui et donnait des signes graves de passion rentrée. Le bon vicomte avait approché pas mal de coquettes ; mais sa vanité ne se défendait pas ; il ne douta point qu'il n'eût fait deux malheureuses. Pour la première fois de sa vie, il prit au sérieux le sentiment qu'il croyait inspirer ; il tombait mal.

Il se résigna pourtant à choisir : les deux femmes étaient de beauté pareille, les deux maris aussi effacés. Mais le thé était meilleur chez madame Whisler, ainsi que les sandwichs ; la position mondaine excellente. En conséquence, ce fut pour la jolie madame Whisler que le vicomte opta, et de ce ton protecteur qu'il gardait en toute occasion, il dit à la ravissante épouse de Whisler .

— Quand venez-vous chez moi ?

— Pour quoi faire ?

— Je vous aime et je vous veux !

Alors la jolie créature se leva, battit des mains et proclama sa victoire tout haut :

— Ça y est ! Ça y est !

M. de Colley découvrit à l'instant qu'il avait été ridicule ; il partit, et oncques ne le revit-on, par la suite. La jolie madame Whisler, désolée du départ de son vicomte, pensa qu'elle aurait mieux fait de jouir d'abord de sa victoire, quitte à la garder secrète. Comme quoi, on est toujours puni par où on n'a pas péché.

Sur ces entrefaites, le baron fut exhibé à madame Whisler mère qui ne pouvait souffrir sa belle-sœur, exécrait la terre entière, la société en général, l'humanité en bloc, et M. Whisler père en particulier. Mais elle montra quelque amabilité à M. de Sembach parce qu'il avait de la fortune. M. Whisler le père ressemblait à Henri IV vieux et dirigeait une raffinerie de pétrole ; toujours absorbé dans ses calculs, il se bornait à sourire d'un air d'intelligence chaque fois qu'on l'interpellait. D'aucuns soutenaient que c'était un « homme très fort » et, contre toute probabilité, c'était, en effet, un homme agrégé es-science de rouler ses concitoyens ; dans sa bouche, le mot *affaires* prenait tout de suite un sens menaçant. Après cette épreuve, Ella dit au baron :

— Vous avez fait la conquête de maman. Papa

ne vous a même pas regardé ; il a beaucoup d'affection pour moi, et ne m'a jamais rien refusé.

Cela équivalait presque à un aveu ; cela signifiait : « Allez, n'hésitez plus ; vous m'aimez, marions-nous. » L'aveu lui-même n'était plus qu'une formalité, bientôt une nécessité.

Mais le baron le retardait de son mieux ; il ne tenait pas à précipiter cette aventure charmante. Désormais, le monde avait un intérêt pour lui, puisqu'il s'y était créé une situation, un intérêt. Fallait-il renoncer si vite au bénéfice d'être « l'amoureux de mademoiselle Whisler » et rentrer dans le commun des personnages qui n'attirent plus l'attention ?

Enfin, aux heures de lucidité, il se souvenait de Lise Mérat, qu'il devait, au préalable, éliminer. Il prévoyait que, tôt ou tard, il serait forcé de prendre une résolution, de se décider pour Lise ou pour Ella ; et, encore qu'il aimât Ella, il commençait à se demander s'il ne s'était pas engagé dans une fâcheuse histoire.

XIV

LE BARON FAIT PREUVE D'UNE DÉPLORABLE LÉGÈRETÉ D'ESPRIT

Maintenant, M. de Sembach n'était plus gêné par la timidité ; n'eût été le souci qui pesait lourdement sur son présent, il se fût estimé heureux et sûr de l'avenir. Il avait divisé son temps de manière à rencontrer Ella trois fois au moins par semaine, chez ses parents ou chez des amis communs, si obligeants et si impersonnels ! Il croyait bonnement que les soirées étaient données seulement pour lui permettre de voir mademoiselle Whisler.

Lise finit par s'étonner et lui dit :

— La solitude a cessé de te plaire; comme les contrôleurs de théâtre, tu es tout le temps en habit.

— Un jeune homme doit se montrer.

— Où vas-tu ce soir ?

— Chez madame Whisler.

— Encore ?

Outre qu'elle était très fine, Lise avait la prescience du malheur, spéciale à quelques femmes très nerveuses. Elle ajouta :

— Je pense que tu perds ton temps et que cela ne te vaut rien. Et j'ai peur.

— De quoi ?

— Je ne sais pas.

Elle avait deviné, bien qu'elle ne consentît pas à préciser ses craintes.

Le baron lui en voulut de sa clairvoyance.

Il avait obtenu son entrée dans le « home » de M. Whisler, le père.

Les séances auxquelles il assistait n'avaient rien de bien attrayant ; il ne pouvait s'approcher d'Ella, guetté qu'il était par la police des parents pauvres et des amis d'enfance. Il en était réduit à la regarder de loin, tout en donnant la réplique à des ingénieurs métallurgistes, la plaie de ces solennités quasi commerciales. Ella se mettait au piano et triturait le Mendelssohn favori de ces messieurs ; le baron tournait les pages, prétexte pour chuchoter à Ella des phrases indifférentes, sur un ton passionné. Puis ils jouaient à quatre mains des ouvertures de Suppé ; bientôt, tout en jouant, ils oubliaient la musique, et tandis que leurs mains reprenaient sans fatigue le même motif, ils bavardaient à l'abri de la partition ouverte. Les ingé-

nieurs dodelinaient du chef, causaient entre eux, et ne songeaient pas à crier : « Assez ! »

M. de Sembach, à ce jeu, perdait peu à peu le sommeil ; tant d'émotions platoniques le laissaient fiévreux ; après ces soirées, rentré dans son appartement, il devait attendre que le tumulte de ses idées se fût apaisé. Inquiet, il prit donc le parti de se distraire au sortir des entretiens avec Ella, et devant que de rentrer rue Drouot. Il alla au promenoir du Nouveau-Cirque, fumer un cigare au moment de la pantomime. Il s'intéressait au manège des belles filles quêtant l'aventure auprès des Argentins de passage, à la lente procession circulaire des courtisanes autour de la balustrade. Elles l'admirent bientôt, comme on admet une figure familière ; elles le saluaient d'un sourire ou d'un clin d'œil ; parfois, elles lui parlaient, lui résumaient d'un mot bref la situation, selon que l'Étranger était plus ou moins disposé à expérimenter les voluptés françaises. Jamais M. de Sembach n'eut à repousser des offres trop claires. Il était seulement le confident impersonnel de femmes dont il ignorait surtout l'état civil.

Il s'égarait aussi à l'Olympia ; le fracas des cuivres de l'orchestre, puis le saisissant silence où se passent les acrobaties périlleuses, enfin le crépitement des bravos ; la note grêle des chansons, l'apothéose des chairs et des soies en d'illusoires revues, tout cela le berçait ; il reprenait quelque tranquillité d'âme au milieu du bruit, et il lui sem-

blait que le tumulte ambiant était la basse continue dont s'accompagnait sa méditation. Cette station lui procurait un bien-être d'engourdissement qui lui fut bientôt nécessaire.

A une « première » de phoques musiciens, il heurta un homme basané qui lui tendit la main ; il la serra d'abord, puis reconnut le chevalier Le Daguet tout luisant dans un mac-farlane de soirée et sous un chapeau à multiples reflets.

— Vous êtes surpris de me retrouver ici ? fit le digne militaire, dès que l'on se fût assis à une table.

— L'endroit en a vu d'autres, répondit poliment le baron.

— C'est une petite du ballet qui me fait poser, et je surveille une de mes maîtresses qui erre dans la salle. Et vous ? vous êtes à l'affût d'une femme ?

— Non, je fume. Je constate avec plaisir que vous êtes en règle avec la justice de votre pays.

— Mon Dieu, oui ; j'ai reconnu la vanité de l'effort et je me contente de vivre, aimé que je suis par plusieurs dames. Ne supposez pas que ce soit une sinécure ! Une profession plus... *classée* me donnerait mille fois moins de tracas, et j'aurais mes nuits pour dormir. Par paresse ou désœuvrement, je fus amené à embrasser le métier le plus ardu, celui de l'*Impresario de la Beauté*.

— Ah ! qu'en termes galants... ! esquissa le baron.

— Or, une femme suffit à occuper les loisirs d'un homme d'intelligence moyenne ; jugez des soucis que j'ai à conduire quatre descendantes d'Ève. Force m'est bien de me montrer brutal par instants ; le métier d'amant exige une décision de dompteur, sinon, on est mangé. La décision est l'art d'être cruel à temps. Monsieur de Sembach, n'oubliez pas ce précepte, et qu'il vous serve dans les rapports avec les femmes.

— A qui le dites-vous ! soupira le baron.

Le chevalier Le Daguet concentra ses efforts pour pomper un *mint-julep;* des princesses trop rousses ou trop blondes lui serrèrent la main, au passage :

— Elles sont trop confiantes, reprit-il, à la merci du premier gars malfaisant qui les détroussera. Des âmes d'enfant ! On en a encore tué deux le mois dernier.

— Dieu les reçoive !

Et, de fait, le chevalier avait l'air impitoyable de Celui qui expédie *ad matres* les infortunées pécheresses. Il épuisa les derniers râles de son julep, et poussa du coude le baron :

— Regardez, dans cette loge, en face de nous, la dame vêtue de noir. Elle vous reluque depuis dix minutes, et se désole de ne pas attirer votre attention.

Le baron leva la tête. La jeune femme blonde, en deuil, était flanquée d'un monsieur et d'une dame mal caractérisés ; elle fixait le baron avec

insistance ; il s'en applaudit ; ce succès lui parut appréciable parce qu'un professionnel du donjuanisme pratique se trouvait là pour le constater ; néanmoins, il détourna les yeux vers la scène où un gentleman habile et costumé de soie rose jouait du piano avec ses pieds, la tête en bas. Après tout, il aimait Ella, et il n'était point séparé de Lise ; à quoi bon introduire dans son univers un nouvel élément de trouble ? Cette hésitation indigna Le Daguet.

— Il faut répondre, vous ne pouvez pas faire autrement, dit-il.

— Hélas ! j'ai tant d'autres soins !

— N'importe, la femme est jolie, bien habillée ; elle a l'air doux. Quelle que soit l'occasion, on ne doit jamais la laisser échapper !

Les maximes nettes avaient sur l'âme du candide Sembach le pouvoir de termes cabalistiques ; ce jeune homme était désarmé devant le bon sens paradoxal de pareilles formules. Il adressa donc à la spectatrice blonde un demi-sourire qu'elle accueillit par une imperceptible inclinaison de tête ; la communication était établie.

— Ça, dit Le Daguet, que ce manège captivait, c'est approximativement une jeune veuve qui s'ennuie ; mon cher, voilà une position qui s'offre.

Cependant, le baron avait la réminiscence confuse d'une femme semblable, rencontrée jadis... où ça ?... Dans le monde ?... dans la rue ?... un portrait ? une passante ? C'était une notion impré-

cise et, par là même, irritante. Il feuilleta le catalogue des veuves de sa connaissance ; la dame d'en face n'y figurait pas ; et, d'avance, il était pris. Ainsi débuta une fantaisie où la curiosité eut plus de part que le plaisir.

Grâce aux clins d'yeux et au langage conventionnel adopté pour cette télégraphie galante, le baron donna rendez-vous à la sortie du théâtre ; la représentation touchait à sa fin. La jeune veuve se leva, sortit de la loge avec ses deux invités et se dirigea vers les portes du fond ; le baron prit congé du chevalier : « Bonne chance ! » et rejoignit la dame au moment où, congratulations échangées, elle quittait ses gardes du corps. Elle s'éloigna d'un pas décidé par une des rues sombres qui avoisinent l'Olympia ; bien qu'elle entendît derrière elle le pas du baron, elle ne se retourna que quand elle fut parvenue à la Madeleine.

Alors, elle fit face à l'ennemi et dit :

— Comment allez-vous, monsieur de Sembach ?

Tiens, on l'avait reconnu ? Il répondit :

— Il me semble bien que j'ai eu l'honneur de vous être présenté...

— En effet.

— Mais je vous avoue que je ne me souviens plus de votre nom.

— Je m'en doute, vous ne l'avez jamais su !

Le baron demeura perplexe : « Ainsi, pensa-t-il, voilà une femme à qui j'ai été présenté, et dont

j'ignore le nom ! Stupide plaisanterie de bal masqué, en vérité ! »

La dame reprit :

— Vous habitez toujours rue Drouot ?

— Jusqu'à ce que l'on m'en chasse !

— Et vous continuez vos travaux juridiques ?

— Comment ? Vous savez aussi cela ?

La jeune veuve s'amusait fort des étonnements de Claude-Michel ; il s'enhardit :

— Vous êtes très renseignée sur mes faits et gestes.

— C'est vous-même qui m'avez renseignée !

— Quand ?

— Il y a quelque temps.

— Puis-je au moins vous prier de me rappeler votre nom ?

— Je suis madame Muserolle.

Le baron prononça : « Madame Muserolle ? » puis « Muserolle ? » sans madame. Ça n'éveillait rien dans ses souvenirs.

— Je vous disais bien que mon nom ne vous apprendrait rien. D'ailleurs, j'avais remarqué tout à l'heure que ma figure vous intriguait, et j'ai voulu me divertir à prolonger le jeu.

— Croyez qu'il est loin de me déplaire.

— Au fond, vous êtes vexé, car vous êtes curieux comme une femme.

— Si on peut dire !

— Dame, c'est vous qui me l'avez dit, autrefois.

— Je vous ai donc fait mes confidences?

— Très franches; c'est un plaisir que vous devez prendre avec la première venue.

— Mais vous n'êtes pas la première venue; je reconstituerai votre personnalité.

— Si je vous en laisse le temps. Vous ne pensez pas que je me promènerai la nuit avec un jeune homme...

— A cette heure, qui vous rencontrera?

— Justement les gens que je ne tiens pas à rencontrer.

— Nous prendrons par les petites rues...

— Les plus dangereuses.

— Alors, par les grandes!

— Oui, vous espérez ainsi surprendre mon adresse. Comme ce serait amusant, tout de même, si je vous quittais ici, intrigué pour le restant de votre vie!

— Ce ne serait pas loyal!

— Pas loyal, mais prudent.

— Je prendrai congé de vous à l'endroit que vous me désignerez et je m'en irai sans me retourner, comme Orphée.

— Pardon! Orphée s'est retourné, lui!

— Parce qu'il ne tenait pas beaucoup à revoir sa femme; moi, je tiens à vous revoir.

— Vous avez grande hâte d'engager l'avenir. Cependant, tout en me questionnant, vous m'avez menée près de la gare Saint-Lazare.

— M'ordonnez-vous de vous quitter?

— Non; je ne suis pas trop pressée, le temps est beau et votre compagnie me distrait.

— Personne ne vous attend ?

— Quoique ce soit mon secret, je consens à vous dire que personne ne m'attend.

Ils gravirent le calvaire de la rue d'Amsterdam; par moments, madame Muserolle s'arrêtait afin de dévisager son compagnon ; de son côté, il l'inventoriait, de plus en plus piqué.

Madame Muserolle, sans être très jolie, avait une drôle de petite figure ironique, un nez court et insidieux, des yeux bleus amusés.

Grande, elle avait la démarche souple des femmes bien faites ; elle parlait avec préciosité. Assurément, elle était veuve, tout de noir vêtue et coiffée du chapeau noir à tulle blanc.

— Vous n'avez pas encore trouvé ? fit-elle

— Non, je ne suis même pas sur la voie !

— Je ne vous y placerai pas ; une fois dans ma vie, j'ai le moyen de me machiner un roman ! Je m'ennuie tant, d'ordinaire !

— Ne s'ennuient que ceux qui sont seuls.

— En effet, je suis seule au monde. A part de rares amis, je n'ai pas d'affection. Et vous, vous ne vous êtes pas marié comme vous en aviez le désir ?

— Non ; je ne sacrifie pas ma liberté.

— Autrefois, vous vouliez un foyer, une amitié sûre et quelqu'un en votre demeure, qui souhaite votre retour.

— Les jours de pluie, où il fait mauvais dehors.

Ils continuèrent à plaisanter sur ce ton. Madame Muserolle le mena au haut de la rue d'Amsterdam ; puis ils tournèrent par le boulevard extérieur, redescendirent la rue de Rome, obliquèrent au pont de l'Europe. De rares passants se hâtaient dans le silence des rues ; la lune, très complaisante, noyait les choses d'un lumineux brouillard de clarté. Et c'était le charme d'une idylle nocturne.

Le baron ne se lassait pas de bavarder avec madame Muserolle ; en connaisseur d'aromes, il dégustait l'étrange odeur poivrée dont elle était parfumée. A la main, elle balançait un petit ridicule de soie noire, au bout d'un long ruban ; et tout en marchant, elle disait :

— Vous êtes un homme agréable et odieux ; vous avez assez de subtilité pour conquérir très vite l'intimité d'une femme, mais vous n'avez pas assez de caractère pour vous y plaire longtemps. Vous aimez le début d'une liaison, la lutte qui précède la victoire, les découvertes que vous faites près d'une âme neuve, et la brève volupté de l'imprévu ; et puis vous vous lassez ; vous n'êtes plus tenu que par la routine ; il vous faudrait une maîtresse si perfide et si égoïste qu'elle restât close à votre curiosité. Est-ce vrai ?

— Très vrai ; mais il faut que je me sois confessé bien complètement pour que vous sachiez cela.

— Vous m'avez connue naguère, au moment où vous aviez une attaque de franchise ; ainsi, j'en ai plus appris sur votre compte que d'autres en dix ans.

— Vous m'avez eu aussitôt en horreur ?

— Non ; c'est si rare, un homme qui se juge !.. Il est bientôt deux heures du matin : je réintègre mon domicile. Rappelez-vous votre promesse de ne pas me suivre !

— Je la tiendrai, à condition que je vous revoie !... Je vous demande peut-être un gros sacrifice.

— Ma foi, votre compagnie n'a rien de trop désagréable ; vous n'êtes ni brutal, ni vaniteux ; je consens à vous assigner rendez-vous pour demain soir, à neuf heures, près de la grille du parc Monceau, boulevard Malesherbes.

Il lui baisa la main et s'en fut, délibérément, vers la rue Drouot. En détournant la tête, tandis qu'il descendait la rue à grands pas, il put voir madame Muserolle qui le regardait s'éloigner.

« Qu'est-ce que c'est que cette femme-là, pensait-il, et où diantre l'ai-je connue ? Une bourgeoise, frôlée dans un bal ? Non ; elle a trop de décision. Une aventurière ? Non plus, ses yeux ne mentent pas ; et puis quel avantage aurait-elle ? »

Il philosopha sur ce thème d'autant plus librement qu'il ne courait aucun danger ; l'intérêt qu'il prenait à la personne de madame Muserolle était,

en quelque sorte, sportif. Un instant, il entrevit le terme de l'excursion qu'il se proposait, et les paroles du sage Valaque Manonlesco chantèrent à son oreille : « Il ne faut pas compliquer sa vie. » Plus récentes, celles du Daguet les contredisaient : « Quelle que soit l'occasion, on ne doit jamais la laisser échapper. » Entre deux formules, on choisit généralement la pire, celle qui justifie l'instinctif désir du moment. La formule du Daguet l'emporta ; le baron se promit d'aller le lendemain au parc Monceau. Justement, les Whisler faisaient relâche ce soir-là ; d'où toute facilité de courir au rendez-vous Muserolle.

La journée passa lentement. Lise, coutumière, vint rue Drouot ; elle interrogea son amant sur l'emploi qu'il allait faire de son temps ; les maîtresses ont des intuitions de magistrat instructeur ; si on arrive à leur mentir, c'est avec leur complicité, et parce qu'elles veulent éviter les vérités pénibles. Lise arrêtait son interrogatoire dès qu'il devenait dangereux pour le baron et douloureux pour elle ; sinon elle eût obtenu plein éclaircissement sur bien des points.

Claude l'embrassait comme on va au bureau, ponctuellement, sans hâte et sans plaisir ; il attendait que l'heure sonnât de la renvoyer en lui rappelant, sur un ton affectueux, « qu'il ne voulait pas la mettre en retard ! » Souvent Lise pleurait ; par acquit de conscience, il lui demandait :

— Qu'as-tu ?

— Tu ne m'aimes plus !...

— Mais si, mais si !

Et il la consolait. Chaque fois, il épiait, un peu plus las, le retour des questions et des reproches, invariables ; il répétait les mêmes excuses, usait des mêmes faux-fuyants ; et, Lise partie, il s'étonnait qu'une liaison, à ce point monotone, fût néanmoins si durable ; le Passé mange le Présent, comme le mort saisit le vif.

Le soir, il fut exact ; un bon quart d'heure il piétina, le long de la grille dorée ; bientôt il distingua madame Muserolle qui s'avançait, ornée d'une petite femme rondelette qu'elle amenait à titre d'expert, pour évaluer son jeune homme. Elle présenta : « M. de Sembach ; madame Gerboise, mon amie intime. » Madame Gerboise braqua sur l'intéressé une paire de grands yeux noirs admirables ; c'était sa seule beauté, au demeurant. Sa menue personne grassouillette offrait tous les genres de confort qu'assure l'obésité ; à part cela, elle était plutôt nulle. Sitôt qu'elle fut partie, le baron apprit que cette Gerboïse était la légitime épouse d'un Inspecteur de quelque chose, lequel, toujours en tournée, abandonnait sa femme trois semaines sur quatre. La dite Gerboise utilisait ses trois semaines à tromper son mari, de complicité avec un employé du gaz, surnommé Minet. Et voilà !

Claude-Michel mena madame Muserolle sur un banc du Parc, et, sans plus d'ambages, il préluda

par des aperçus généraux sur l'Amour ; il commençait à posséder son sujet, et il replaçait certains effets qu'il avait expérimentés à plusieurs reprises, auprès de précédentes amoureuses...

Peu à peu le baron s'échauffe ; il ne répète plus, il improvise ! Une ardeur, — toute factice pourtant ! — l'entraîne en pleine sincérité ; il est vraiment ému ; il parle d'abondance, et les mots vibrent comme s'ils exprimaient un sentiment vrai. — C'est que le baron a oublié madame Muserolle et les circonstances qui l'ont amenée ; il ne s'adresse pas à elle, mais à la Femme dont elle est l'image momentanée, la Femme que ce pauvre jeune homme aime réellement et de toute son âme affinée par les lectures ; c'est à un être idéal et jamais atteint qu'il dédie l'éternelle prière, le cantique de désir qu'il a jadis murmuré à Raïa, puis à mademoiselle Verdier, puis à Lise, et même à la Femme de l'horloger de Goblet ! Il ne dirige plus son exaltation, le lyrisme le transporte. Et madame Muserolle l'écoute charmée, madame Muserolle qui sait pourtant à quoi s'en tenir, et néanmoins se laisse bercer au rythme délicieux de cette chanson. Elle ferme les yeux, elle renverse la tête, tend les lèvres, et le couplet s'achève en baisers.

A qui reviendra la faute du mensonge ? A celui qui l'a fait presque en y croyant lui-même ? à celle qui l'accepta presque sans y croire ? Madame Muserolle était aux bras du baron, heureuse et

tremblante ; il lui répétait : « Je vous aime, je vous aime ! » comme il le pensait ; et il n'y a en somme rien de trop surprenant là-dedans.

Ainsi que cela est prescrit au Code spécial des rapports galants, madame Muserolle s'écria : « Allons, nous sommes fous ! » et tenta de se dégager ; M. de Sembach lui prouva qu'ils n'étaient point fous, au contraire, et que Dieu lui-même avait ordonné leurs baisers ; et, ce disant, il ravalait singulièrement le rôle de la Divinité ici-bas...

Les baisers reprirent, de plus belle ; enfin madame Muserolle se calma. M. de Sembach la pressa de lui dévoiler son incognito.

— Non, je ne puis.

— Pourquoi ? je suis capable de garder un secret ?

— Il n'y a pas de secret ; une autre raison m'interdit de tout vous avouer : je crains que vous ne m'aimiez plus, après.

Le baron se perdit en hypothèses soudaines. Elle se décida :

— Tout compte fait, je préfère ne rien modifier dans nos rapports.

Ils reprirent l'entretien. Madame Muserolle n'était point ignorante ; elle avait beaucoup lu ; elle prouva qu'elle s'entendait à apprécier les Lettres ; elle cita des auteurs célèbres, dont elle était l'amie ; et le baron s'égarait de plus en plus. Mais, comme on en était venu à discuter ovario-

satomie, madame Muserolle risqua un terme savant, et. tout d'un coup, le baron se souvint :

— Enfin, j'ai trouvé ! Je vous ai rencontrée chez un de mes collègues du Consulat, celui qui a six enfants. Nous avons bavardé, le jour où le Sixième est venu au monde...

— Je suis sage-femme ; cela ne vous dégoûte pas ?

— Et telle est la raison du mystère dont vous vous entouriez !

— Dame ! mon métier n'a rien de très élégant. On s'imagine que nous devons être mafflues, barbues, ivrognesses, malpropres et vieilles. Vous allez me haïr.

— Ne me faites pas pareille injure ! Mais, il y a des mois, après notre première entrevue, j'espérais que nous n'en resterions pas là ; tous les deux jours, j'allais chez mon collègue, afin de vous entrevoir ; j'avais pour vous cette sympathie subite qui précède le tendre.

— Moi aussi, je me sentais attirée vers vous.

— Et vous ne vous montriez pas.

— J'avais honte de mes fonctions.

— Moi, je n'osais demander de vos nouvelles ; dire que nous nous serions compris plus tôt, aimés plus vite ! Que de temps perdu !

Ils se mirent en devoir de le regagner.

A diverses reprises, M. de Sembach avait observé que chaque nouveau désir crée en nous un être nouveau qui se développe à part et vit de

sa vie propre. Un autre Sembach était né d'un baiser de madame Muserolle ; celui-là voulait poursuivre l'aventure, et comme les gardes du Parc chassaient peu à peu les amants et les familles, il implora madame Muserolle afin qu'elle l'autorisât à la reconduire. Bravement, elle prit son bras, et ce geste équivalait à un engagement de se donner. « J'habite près d'ici, rue de Rome. » Ils partirent d'un pas pressé, comme des gens qui ont hâte d'en finir. Aussi bien leur destin était-il marqué ; ils n'échangeaient que de rares paroles, juste ce qu'il fallait pour s'empêcher l'un l'autre de réfléchir et de se raviser. M. de Sembach serrait contre sa hanche le bras de madame Muserolle. Rue de Rome, elle fit remarquer : « Vous voyez, je n'ai pas l'écriteau traditionnel, où une dame cultive des choux garnis d'enfants ; les clientes viennent à moi, par relations. »

Elle sonna, la porte s'ouvrit ; le baron eut un battement de cœur. Madame Muserolle lui tendit la main, le congédiant peut-être ; il laissa échapper un « oh » de reproche. Madame Muserolle sourit et dit : « Allons, puisqu'il le faut, venez ! Je commets une grosse imprudence et j'ignore ce qui en résultera. Passez vite et sans bruit, car on a bonne opinion de moi dans la maison. »

Dans l'obscurité, ils montèrent deux étages ; la clef dans la serrure ; enfin !

Le baron est introduit dans un petit appartement discret et confortable comme un appartement

de prêtre aisé ; madame Muserolle allume le gaz, éclairant un salon dont la décoration décèle un snobisme puéril : meubles « modern style » et tentures anglaises, cuivres rouges et cadres blancs, tables frêles, mal équilibrées sur des pieds obliques, fauteuils compliqués, nuance générale vert d'eau et jaune pâle. Madame Muserolle est fière de ce salon ; elle guette l'impression du baron. Celui-ci, — encore qu'il ait « le modern style » en horreur depuis qu'il l'a installé chez lui, — déclare : « C'est charmant et c'est bien l'intérieur où, en pensée, je vous évoquais. » La jeune sage-femme disparaît dans une pièce attenante, abandonnant M. de Sembach, tout à ses méditations ; il songe : « Me voici bientôt l'amant de cette aimable personne ; je ne tressaille pas de joie à cette perspective, ce nonobstant qu'elle ne me soit pas désagréable ; je m'attire un surcroît d'ennuis et l'expérience ne vaudra pas les frais qu'elle entraînera ! » Durant ce court moment de lucidité, M. de Sembach calcule les conséquences de son entreprise ; encore une fois, sa vanité, sa faiblesse, comme aussi l'attrait du romanesque l'ont conduit à une sottise. Seulement, ses regrets manquent d'à-propos ; quand-même, il faut accepter la bonne fortune, il faut jouer son rôle et suppléer à la conviction ; et c'est d'autant plus dur que le baron n'est plus soutenu par cette exaltation qui animait d'une sincérité factice ses aveux du Parc Monceau. Une malencontreuse détresse

s'abat sur lui ; il voudrait bien se sauver, il n'ose pas !

Madame Muserolle revient ; il a le courage de lui sourire et d'arborer un air ravi. Elle a revêtu le peignoir de dentelles qui est la parure du sacrifice. Elle s'assied sur le divan, et vraiment elle n'annonce pas une défense dont on pourrait profiter, une hésitation qui permettrait au baron de se retirer, sous prétexte de délicatesse. M. de Sembach comprend qu'il ne saurait reculer ; après tout, il l'a voulu !...

Madame Muserolle n'en était certes pas à la première chute ; apparemment elle s'était, à des dates antérieures, réveillée dans les bras de quelques messieurs ; elle ne simula point le trouble de la débutante. Mais ce n'était pas non plus une voluptueuse et elle était loin de la sensualité moyenne. Elle fut sincère, timide avec des gaucheries que l'on n'eût point soupçonnées d'elle ; elle se donna comme les petites modistes, et cacha la confusion de son visage derrière son bras.

En définitive, elle n'avait pas désiré un amant ; elle avait voulu s'attacher un amoureux, et puisqu'il fallait passer par d'obligatoires pantomimes, elle s'y était résignée sans regret et quasi sans plaisir ; selon elle, le meilleur de l'amour était la liaison. Elle pria le baron de passer la nuit à son côté ; et comme c'était son « jour de bonté », il consentit à rester, malgré la migraine qui lui

tenaillait les tempes. Tous les deux, allongés dans le grand lit, ils causèrent à demi-voix. Madame Muserolle se crut obligée de narrer toute sa vie : en général, chaque nouvel amant incite les femmes à des bavardages autobiographiques, comme s'il était nécessaire de se connaître pour s'aimer ! Au contraire !

M. de Sembach ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos de sa voisine ; il préparait l'emploi de sa journée. Il rentrerait de bonne heure par les rues, si gaies au matin levant ; un peu de travail avant déjeuner ; l'après-midi à flâner ; à cinq heures, séance de Lise ; le soir, dîner des Sambut-Précy avec Ella Whisler...

Madame Muserolle exposait qu'elle n'était pas veuve, ne l'avait jamais été ; mais l'éternel deuil atténué qu'elle portait seyait à sa profession et à son teint de blonde ; elle vivait largement, ayant hérité quelques rentes de sa mère, et ne travaillait que pour employer son temps. Elle était seule au monde ; madame Gerboise, son amie, lui témoignait une grande affection ; cependant, elle avait le tort d'insister pour que madame Muserolle testât en faveur d'un petit Gerboise de six ans, etc., etc.

Sa propre volubilité finit par l'étourdir ; et lorsque le souffle de la jeune femme fut devenu rythmique, indiquant qu'elle s'était endormie, le baron cessa de lutter contre le sommeil. Le lendemain matin, madame Muserolle, levée dès l'aube,

éveilla Claude-Michel ; elle avait hâte d'être câlinée.

— Tu sais, je suis vraiment heureuse ! Tu m'aimes ?

— Certes, je t'aime.

— Tu m'aimeras toujours ?

— Toujours.

— Tu n'aimes que moi ? Tu le jures ?

— Je le jure.

Elle entoura son amant de soins maternels et d'ailleurs exagérés. Elle était de celles qui obsèdent les hommes les plus patients en les accablant de prévenances absurdes ; on ne lui avait pas enseigné le mérite du silence et la douceur de l'égoïsme. Ayant soupiré depuis longtemps après « quelqu'un à aimer », elle se dédommageait en jouant à l'amant comme les petites filles jouent à la poupée ; bref, elle ne laissa au baron aucun répit : « Tu as faim ? si, tu as faim ! Voilà du thé. La lumière te gêne, je ferme les rideaux. Il fait froid, j'allume le feu. »

Elle était si bonne qu'il avait envie de la battre.

Le baron promit de revenir le soir même ; il sortit, alourdi du poids d'une habitude supplémentaire.

Assurément, il était injuste ; la jeune sage-femme prodiguait des trésors de tendresse à un ingrat ; il l'aima mieux dès qu'il fut loin d'elle, et, par contre-coup, il témoigna plus de douceur à Lise quand elle le visita, ponctuelle, à cinq

heures. Le baron se livra innocemment au petit jeu de société qui consiste à souvent prononcer devant sa maîtresse le nom de la femme avec qui on la trompe ; passe-temps assez peu relevé, en somme ! Il dit : « J'ai rencontré hier madame Muserolle à l'Olympia ; tu sais, cette personne qui gardait la femme de Z... Je lui ai rendu visite dans sa loge. » Une seconde fois, il prit du thé ; il devait en prendre une troisième fois, le soir, en compagnie d'Ella.

A minuit il rentra rue de Rome ; il monta l'escalier, d'un pas habitué, et frappa. Madame Muserolle s'était déjà couchée ; elle vint ouvrir, balbutiant encore des lambeaux de rêve, et clignant des paupières. M. de Sembach eut l'impression d'un mari qui réintègre son *home* et trouve un souper préparé, un feu allumé, le lit tiède, et une femme prête aux caresses ; il éventa le « piège du bien-être ! »

Il n'avait pour madame Muserolle qu'un pauvre caprice de passage ; cependant, il appréciait fort les soins dont elle l'entourait. Un jour viendrait peut-être où il s'enfoncerait peu à peu dans cette douceur, au point de ne plus pouvoir s'en évader. Clarence est bien mort, noyé dans un tonneau de malvoisie ! On prétend qu'à partir d'un certain âge la femme la plus dangereuse pour un homme faible est encore sa cuisinière. M. de Sembach souffrit toutes les horreurs du ménage irrégulier ; prompt à imaginer les possibilités les plus

extravagantes — qualité utile à qui veut vivre vite ! — il s'évoqua, dix ans plus tard, amolli, énervé de satisfactions médiocres, incapable de fuir un esclavage honteux. Et cela le décida sur l'heure à demander la main d'Ella ; à l'insu de madame Muserolle, il prenait près d'elle le goût de l'intérieur et le dégoût du faux ménage ; il expérimentait les joies calmes du dîner à heure fixe, du coin de l'âtre, du souper fin après le bal ; il terminait son apprentissage de mari par des travaux pratiques et des exercices d'assouplissement moral.

Par malheur, madame Muserolle ne sut se garder d'être trop encombrante. Il lui passa par la tête la fantaisie d'avoir un enfant ; elle émit l'espoir d'être mère d'un petit Sembach : « Tu verras, il sera pour moi toute seule; je l'élèverai, tu n'en auras aucun ennui ; il me tiendra compagnie ; ce sera quelqu'un à choyer, à dorloter. Il sera très beau. Je désire tant un bébé ! j'aurais au moins une raison d'être ! »

On juge si cette proposition tombait à point, et si le baron l'accueillit avec enthousiasme ; en dix phrases, il développa sa volonté formelle de n'être perpétué par aucune descendance. A qui se fier; mon Dieu ! puisque madame Muserolle elle-même aspirait à la maternité ! « Tiens, tu n'es pas gentil, tu as peur de ce qui peut t'attacher à moi ! »

Comment lui dire : « Ma chère amie, l'amour

entre personnes trop civilisées n'est qu'un passe-temps provisoire ou bien une expérience de psychologie intensive ; l'instinct, sous la surcharge des complications que les siècles ont apportées, a fini par s'amoindrir ; il n'est plus que le prétexte d'une foule de raisonnements dont la puérile chinoiserie scandaliserait un paysan du Danube (s'il s'en trouvait encore), mais alimente un nombre inquiétant de romanciers ; et après tout, cela vaut mieux que d'aller au café ! Par conséquent, ne tentez pas de couper les cheveux de votre Samson. Considérez plutôt qu'il est le passant qui fait un bout de route avec vous ; efforcez-vous d'être bonne, heureuse si possible, aimante en tout cas, afin qu'il subsiste de ce court voyage à deux un souvenir qui dans la suite occupe votre vieillesse. Evitez soigneusement les regrets, lesquels suscitent plus tard les mauvais fantômes ; et pour cela, gardez-vous de river des chaînes que l'on ait trop de mal à briser quand viendra l'heure inévitable où il faut s'enfuir. » Comment lui dire tout cela ? Elle n'eût pas compris, ou elle eût mal compris. Le baron préféra s'excuser autrement : « Que rien ne nous sépare ! » proclama-t-il.

Madame Muserolle n'insista plus ; elle orienta d'une façon différente son ambition de maîtresse. Elle supplia son amant de la mener au théâtre. Il ne s'y refusa pas ; imbu de préjugés paradoxaux, il croyait comme parole d'Évangile que : « les plus imprudents sont le moins souvent pris en

faute ! » Il cornaqua la jeune sage-femme au spectacle ; dans la salle, elle reconnaissait des clientes qu'elle désignait à son amant, en ajoutant le détail des particularités anatomiques et autres qu'elle avait observées sur elles.

Au cours de ces escapades, ils furent rencontrés par le caissier blafard, l'amoureux ignoré d'Ella. Cet infortuné tressaillit de bonheur lorsqu'il surprit son rival accompagné de si galante manière ; il remercia le Ciel, car il avait des sentiments religieux, et fila son ennemi toute une soirée. Il le vit entrer dans un restaurant de nuit et le suivit jusqu'à la rue de Rome, resta de planton sur le trottoir, nota l'adresse, et sûr désormais que le baron passerait la nuit chez cette dame en soie noire, il regagna son domicile, pour esquisser le plan d'une vengeance.

XV

CONSULTATION PAR CORRESPONDANCE

Une longue lettre, écrite serré, sur les huit grandes pages d'un papier orné de l'effigie de Gambrinus, Dieu des brasseries où l'on se recueille et s'examine. Manonlesco, en la recevant, déchiffra la signature « *C.-M. de Sembach* » et rumina : « Il a encore quelque chose à me demander, cet oiseau-là ! » A la réflexion, il se rasséréna ; en effet, il avait un pressant besoin de dix louis, et l'occasion était belle de les réclamer au baron en paiement des conseils que celui-ci implorait. Donc, il lut :

« Mon cher ami,

» Vous l'avez deviné, j'ai recours à votre inlassable obligeance ; vous ne me refuserez pas les avis dont votre sagesse naguère ne fut pas avare.

Vous êtes mon seul ami, depuis l'abandon de Servoise ; venez à mon secours, car je traverse une passe difficile.

» Il se peut que je sois forcé de me marier ; croyez que la chose n'a rien de pénible, à l'envisager! J'aime mademoiselle W..., et, n'espérant la posséder qu'en légitime mariage, je me résigne à enchaîner une liberté dont j'ai fait jusqu'ici un assez triste emploi. A supposer que je n'eusse pas aimé mademoiselle W..., je serais obligé de l'épouser tout de même, bien que je me sois interdit les déclarations trop directes. Si je reculais aujourd'hui — l'envie m'en prend, parfois! — et si je m'arrangeais pour ne plus voir mademoiselle W..., elle serait certes surprise, mais elle n'aurait rien à me reprocher ; nous sommes encore séparés par la faible barrière d'un aveu qui n'a pas été dit ; cela nous permet une infinité de sous-entendus, et cela nous défend certains mots traditionnels, « je vous aime ! » par exemple ; et vous n'imaginez pas combien délicieux est ce passe-temps !

» Toutefois, notre entourage commence à me regarder de travers ; depuis près d'un an, j'ai le titre « d'amoureux de mademoiselle W... », qui me vaut divers privilèges ; nul, au bal, ne se permettrait d'occuper en mon absence la place voisine de mademoiselle W..., ou d'inviter cette jeune fille à bostonner ou à cotillonner ; les maîtresses de maison, à souper ou à dîner, nous apparient ; on s'étonnerait si l'un de nous était vu sans l'autre

aux vernissages, aux inaugurations. Il est admis que je dois épouser mademoiselle W...; on ne me l'a pas caché. Les plus balourds aventurent des allusions que j'ai l'air de ne pas entendre ; et c'est à qui m'apportera des renseignements que je ne réclame pas sur la famille et la fortune — ce que l'on nomme si joliment les *espérances !* Depuis quelques semaines je discerne, dans les regards qui nous couvent, mademoiselle W... et moi, un blâme évident. On semble se demander ce que nous attendons pour donner au monde le spectacle escompté de notre cérémonie matrimoniale ; si je tarde encore, je m'attirerai de fâcheuses interventions, non de la part des parents que mon manège n'inquiète guère, mais de la part des gens qui cela ne regarde pas et que pourtant cela intéresse ! Le mariage comme l'adultère, à notre époque, c'est le « plaisir des autres ! » le plaisir des oisifs et des inutiles qui se mêlent de diriger les affaires passionnelles du prochain, quitte à les embrouiller. Bref, ON, cette raison sociale de tous les sots qui nous cernent, ON exige que j'accomplisse la démarche irrévocable, et que je mène au dénouement, dans le plus court délai, le roman de de mon flirt avec mademoiselle W...

» Mais vous n'ignorez pas que j'ai, contre vos conseils, compliqué ma vie plus qu'il n'eût fallu. Lise me barre la route, et je n'ose pas lui dévoiler la vérité, qu'elle pressent, hélas ! Il y a dans ses yeux une foule de pensées que je devine et qu'elle

ne formule pas tout haut. Ah ! mon cher ami ! si l'on recueillait tout ce que les amants les plus tendres ne se sont pas dit, quel beau livre d'humanité douloureuse et cynique on écrirait ! Je sens que je suis à bout de mensonge — de mensonge superflu, puisqu'elle se doute et que je sais qu'elle se doute ; et je cherche vainement le mot qui provoquera l'explication nécessaire. Je l'aime, ma pauvre petite Lise, je l'aime de tout l'amour que j'ai eu pour elle, et surtout de l'amour qu'elle a pour moi. Comment faut-il que je m'y prenne pour ne pas la faire trop souffrir ? A l'idée qu'elle pleurera, qu'elle me criera sa peine, qu'elle me dira le mal qu'au fond de moi-même je pense de ma conduite, je perds courage, et, par lâcheté, j'accomplis mon devoir d'amant ; je continue à mentir, et serais tenté de renoncer à mademoiselle W..., que j'aime, pour ne pas affliger Lise, que je n'aime plus. O pharamineuse et personnelle logique de mon existence, tu me joues encore ce tour !

» En outre, j'ai sur les bras madame Muserolle, sage-femme, dont je vous ai narré l'entrée parmi mes soucis de cœur. Elle me témoigne une affection qui me navre, un attachement de plus en plus alarmant ; elle a placé sur moi ses réserves de tendresses ; comment lui annoncer que je me dérobe ? J'hésite à lui porter ce coup ; encore que sa douleur soit, à mes yeux, de moindre importance que celle de Lise, c'est malgré tout une douleur dont je suis responsable. Madame Muserolle

gardera le deuil des projets qu'elle avait eus à mon endroit, et qu'elle n'aura point mis à exécution ; le deuil sied aux blondes. Seulement, elle est fière, elle est rancunière et je crains qu'elle ne se venge de ma trahison ; elle ne m'a pas caché que si je l'abandonnais, elle se livrerait aux pires représailles. Le *Petit Journal* regorge de faits divers survenus au cours de messes nuptiales et on lit beaucoup le *Petit Journal* dans le monde des sages-femmes. Il ne m'agréerait pas d'être le héros d'un scandale plutôt ridicule. Tirez-moi de ce mauvais pas !

» Attendez, je n'ai pas terminé ! Apprenez que j'ai complété ma collection d'amoureuses par une troisième recrue, une drôle de petite créature, du nom de Dolly. (Elle s'appelle en réalité Joséphine, mais on l'a baptisée Dolly parce que c'est plus joli, et puis parce qu'elle a l'air, avec ses cheveux dénoués et ses robes flottantes, d'une singulière poupée.) J'eus récemment l'honneur de dîner en sa compagnie, dans une gargote de Montmartre où m'avait introduit Fonsec, cet artiste qui était le peintre attitré du Prince de Thune. Fonsec est rentré dans la coutume régulière et il gagne sa loyale vie en peignant de grandes décorations qu'un autre peintre, non des moins notoires, a la bonté de signer. Il m'avait abordé, comme je traversais la place Pigalle ; assis à une table de café, nous nous étions communiqué les incidents de nos dernières années ; et Fonsec, pour conclure,

m'avait invité à lui payer un dîner, rue Houdon.

» Le traiteur de Fonsec lui réservait une salle, ainsi qu'à ses amis ; dans une chambre où, normalement, cinq personnes eussent mangé à l'étroit, une douzaine de Montmartrois s'entassaient ; on distinguait mal les sexes dans le brouillard de fumées multiples — fumées des pipes et fumées des plats — qui obnubilait la lueur du papillon de gaz. L'assemblée se composait de clercs d'huissiers, d'employés de commerce, de bureaucrates, d'apprentis carabins, enfin de ce qu'on désigne à Montmartre sous l'appellation générique d' « *artistes* ». Fonsec, le seul qui eût droit à ce titre, était le seul qui n'eût pas de longs cheveux. Ces Messieurs mangeaient des nourritures graisseuses ; parmi eux, des princesses plutôt dépeignées ou bizarrement peignées ; une d'elles s'écria à mon entrée : « Tiens ! v'là Musset ! » Vous savez que j'ai un peu la tournure d'un Musset épaissi, depuis que j'ai laissé pousser ma barbe. Aussitôt j'acquis le surnom de Musset, sous lequel je suis maintenant populaire, aux alentours de la Place Pigalle ; vous subodorez que ma marraine était justement Dolly.

» Cette Dolly m'accapara durant le dîner ; elle n'était point farouche. (Elle exerce le métier de *modèle d'art.*) Lorsqu'elle m'eut assuré qu'elle n'était pas en puissance d'amant, je me familiarisai. Nous plaisantâmes et on nous plaisanta sur ce que nous plaisantions à l'écart.

» Les Mangeurs de Choses Immondes avaient pour tradition de boire le café à la terrasse d'un estaminet avoisinant. Je suivis Dolly et déjà, nous étions trop amis.

» Une familiarité en entraîne une autre ; vous savez que je goûte fort les préliminaires d'intimité avec une femme. De là viennent tous mes embarras ; je ne suis qu'un curieux d'âmes nouvelles ; mais, les premiers frais une fois faits, je suis bien forcé de faire honneur à mes engagements. Dolly m'a séduit tout de suite parce qu'elle est la drôlerie même, d'une fantaisie de bohémienne qui change de minute en minute. Elle était gaie, presque folle, il y a un instant ? La voici mélancolique, et si l'on insistait elle pleurerait ; tout à l'heure, sans transition, elle rira d'un joli rire puéril, qui déridera les passants. Les idées les plus saugrenues lui traversent la tête ; elle a parfois des mots d'un comique irrésistible, ou des images d'une grâce inattendue ; elle est impulsive avec assez d'intelligence pour prendre conscience de son charme ; elle a une candeur de pensionnaire, et une érudition, d'ailleurs théorique, de toutes les perversités. A seize ans, elle est complètement développée, comme le sont les fillettes trop précoces de cet étrange pays ; mais elle conserve une figure étonnée d'enfant joufflue ; elle a retenu ce que l'on peut apprendre dans les écoles primaires ; mais elle écoute les longues dissertations des esthètes, elle happe au vol des phrases,

des formules de dédain ou d'admiration; elle juge, du haut de sa tête, les œuvres et les hommes, et rien n'est plus amusant que d'entendre cette menue fée, ignorante et ingénue, exécuter en trois mots nos célébrités les mieux consacrées. Quiconque l'approche, fait aussitôt partie de son amitié ; les « artistes » raffolent d'elle ; on l'embrasse, on la tutoie; et pourtant, lorsque je la connus, elle n'avait pas d'amant.

» Je la reconduisis vers minuit à son domicile, situé dans une des rues mortes qui serpentent le long de la Butte, aux environs du Sacré-Cœur ; au cours de la soirée, je l'avais, par manière de jeu, caressée ; mes lèvres s'étaient promenées dans son cou, sur sa nuque, ses joues rebondies, son front ; et je me remémorais mademoiselle Raïa. En me quittant, à sa porte, elle me tendit pour la première fois sa bouche. Faute de ce baiser, elle serait restée pour moi la partenaire d'un soir de Bohème ; elle m'aurait laissé le joli souvenir d'une chose que l'on a désirée une seconde et que l'on n'a pas obtenue, peut-être parce que l'on n'a pas insisté. Mais, à cause de ce baiser, je décidai de revenir le lendemain au restaurant ; j'y revins, je dînai à côté de Dolly joyeuse ; je l'escortai au café où MM. les artistes discouraient et buvaient abondamment; je la quittai ensuite à la porte de son logis, après l'avoir embrassée comme la veille.

» Chaque matin, je m'exhortais · « Je n'irai pas

là-haut ce soir ; il ne faut pas compliquer sa vie ! » Joignez à cela que Fonsec m'avait rapporté, au sujet de Dolly, une foule de détails exquis et tristes ; elle était douce, bonne, et vivait sagement au domicile de ses parents qui la battaient ; elle n'était pas heureuse, elle s'attacherait du premier coup à celui qui lui marquerait un peu d'affection. Les indigènes de Montmartre, pour brutaux qu'ils soient, s'étaient interdit de surprendre le cœur de Dolly ; nul n'avait assumé cette responsabilité ; et moi, qui ai commis bien des crimes d'amour, je ne voulais pas ajouter celui-là à ma liste.

» Mais il est, à la tombée de la nuit, une heure trouble où le Désir rentre en sournois, amollit la volonté, détend la conscience ; chaque soir je me disais : « Après tout, j'irai; cela n'engage à rien ! » Dolly posait pour Fonsec, à l'atelier duquel elle m'attendait après la séance ; tous les trois, nous allions dîner, Fonsec en serre-file, Dolly et moi bras dessus bras dessous comme un vieux faux-ménage. Advint, la semaine dernière, que Fonsec fut appelé au chevet d'un camarade alité, qu'il permit à Dolly de m'attendre seule dans son atelier. Quand j'arrivai, la nuit était proche. Dolly n'avait pas trouvé de lampe ; l'obscurité, le silence de l'atelier agirent sur nous ; mal à l'aise, nous regardions, par la fenêtre qui domine Paris, les lumières de la ville s'éveiller ; je ne le connais que trop, ce dangereux calme qui précède les irrépa-

rables sottises ; ah ! si j'avais pu prononcer une parole, flamber une allumette, et allumer « l'œil de la lampe ». Mais non, le silence complice, et les ténèbres ! Je pensais, tandis que le sang me martelait les tempes : « Va-t'en, mon garçon ! Mais va-t'en donc ! Sauve qui peut ! » Et je ne bougeais pas. Dolly, près de moi, agenouillée, regardait Paris ; oppressée de la même appréhension, elle eut un long, long soupir. Et je perdis la tête...

» Vous voyez dans quel traquenard m'a poussé mon goût immodéré des aventures ; et je n'ai même pas l'excuse d'un tempérament exceptionnel ; chez moi, l'imagination entraîne le reste. N'importe , j'ai trois femmes à mon actif et je suis logiquement conduit à en acquérir une quatrième, qui doit toutefois exclure les trois autres. Je ne vous dirai pas que ma situation, bien qu'embarrassante et difficile à tenir, soit désagréable ; loin de là. J'ai souvent soupçonné que la polygamie était la seule solution du problème de la Femme, du moins pour les esprits un peu exigeants. Aucune amante ne possède à elle seule la somme de qualités que Lise, madame Muserolle et Dolly totalisent ; il est vrai que je suis condamné à me surveiller, par crainte de révélations involontaires ! Vous m'avez conté le stratagème de cette jeune courtisane qui, ayant plusieurs amants, et redoutant en certaines secondes d'oubli, de confondre les prénoms de ces Messieurs, de dire par exemple : « Mon Julien ! » au lieu de « Mon Jean ! » avait

inventé de les appeler uniformément « mon cher « cœur ! » J'ai recours à des subterfuges de ce genre ; j'avoue que cela donne un sens plus général, et partant plus philosophique, aux témoignages de ma tendresse envers ces dames.

» Je plaisante mes alarmes, au risque de vous paraître dénué de sensibilité ; j'essaie ainsi de me les cacher ; au demeurant, je suis malheureux plus que vous ne le supposez et quand je considère les maux que j'ai préparés, et qu'un rien peut précipiter en avalanche sur tant de personnes innocentes, j'ai horreur de moi. Me parlant de Dolly, Fonsec qui la chérit m'avait averti : « Ne lui faites pas de peine ; il ne faut » faire de peine à personne. » Que n'ai-je obéi à ce conseil ? Je vous jure que si je ne parviens pas à éviter des catastrophes, je me punirai moi-même de mes fautes.

» Et cependant, mon ami, j'ai beau me contraindre à les détester, il n'en est pas une que je regrette d'avoir commise !...

» J'espère que mon désarroi vous touchera ; un mot de consolation, je vous prie !

» Votre affectueusement dévoué,

» C.-M. DE SEMBACH. »

Manonlesco s'en fut s'isoler dans sa chambre délaya d'un peu d'eau puisée au broc l'encre qui se desséchait au fond de la bouteille (le Valaque n'écrivait d'ordinaire que dans les bureaux de

poste) et composa, à l'adresse du baron, le mandement suivant :

« Bien cher ami,

» Votre lettre m'a remis en mémoire un conte que cet admirable Villiers de L'Isle-Adam n'eut pas le temps de rédiger, mais dont il exposa le thème à un de ses intimes, de qui je le tiens. Le héros de l'histoire est l'inoubliable docteur Tribulat-Bonhomet en qui Villiers incarna tous les genres de pharisaïsme bourgeois.

» Bonhomet s'est marié ; sa femme qu'il torture de mille manières, « pour son bien ! » sa femme l'ennuie ; il a résolu de se débarrasser d'elle. Il amène madame Bonhomet au bord d'un puits à sec, mais très profond, et, sous prétexte de lui montrer le reflet de l'astre des nuits, il précipite la malheureuse. Elle ne meurt pas du coup et se met à hurler de telle sorte qu'un cœur de roche en eût été attendri ; le docteur Tribulat-Bonhomet est trop sensible pour rester indifférent à ces plaintes ; sa philanthropique sensibilité s'émeut ; il pleure d'abondantes larmes, et répète : « Mais elle me » tue ! mais elle me tue ! ! » ce pendant que, pour faire taire l'infortunée, il lui jette d'énormes bûches sur la tête.

» Vous agissez de même envers votre conscience ; elle crie et vous pleurez avec elle, mais vous tâchez de l'étouffer ; rien de plus naturel, après tout. Aussi bien, n'ai-je pas mission de

vous prêcher ; je n'ai qu'à vous aider. Vous êtes, en effet, dans une fâcheuse conjoncture ; vous avez affaire à trois femmes qui ne se laisseront pas déposséder. D'abord, vous êtes aimé. (Le bonheur échoit toujours à ceux qui ne le méritent point. Et puis les femmes se tiennent pour offensées le plus gravement, lorsqu'on les quitte. Elles placent leur honneur où elles peuvent. (Et Dieu sait où elles placent le nôtre !!) Donc, il faut y regarder à deux fois, devant que de prendre un parti. Devez vous vous marier ?

» Si vous me demandez mon avis, j'estime que vous serez un détestable mari, comme vous avez été un piètre amant. Je vous l'avais dit : il est plus facile d'avoir *des* maîtresses qu'*une* maîtresse. N'être qu'à UNE femme ! Cela nécessite une rare force de caractère ; outre que vous ne possédez pas ce don, vous avez fondé votre vie sentimentale sur une erreur des plus graves : vous avez confondu *l'amour*, passion exceptionnelle, avec *le plaisir d'être aimé*, émotion qui court les rues, si j'ose m'exprimer ainsi ! De là, un tas d'expériences d'un intérêt discutable, et que vous renouvellerez indéfiniment.

» Ceci posé, je crois que vous faites bien de vous marier ; vous m'avez confié jadis que vous étiez obsédé par la « sensation du provisoire », et vous entendiez par là que, n'étant jamais sûr de l'avenir, et guettant d'inopinés changements de fortune ou d'humeur, vous vous désoliez de

n'avoir aucun repos ; le mariage, ne fût-ce que pour cinq ou six années, vous garantira la « sensation du définitif ». Plaise à Dieu qu'à son tour, elle ne vous obsède pas ! Hélas ! vous êtes, mon pauvre ami, Pérégrinus lui-même, le pèlerin d'ici-bas que le gîte présent ne contente jamais ! Loin de réagir, vous n'avez, comme tous vos contemporains, employé vos efforts qu'à *exaspérer votre personnalité*. En Art, c'est excellent ; en Ethique, c'est déplorable. Bah ! Acceptez les solutions que le hasard et votre instinct vous suggèrent, et mariez-vous ! Et dans dix ans — à supposer que nous vivions encore tous les deux — je vous dirai si vous avez eu raison...

» J'entame le chapitre des ruptures, et comme c'est ce qui vous intéresse principalement, j'ai eu soin de le placer à la fin de ma lettre. La liquidation la plus aisée sera celle de Dolly. Si j'ai bien compris votre description, cette fillette détient autant, sinon plus que vous, la « sensation du provisoire. » Certes, elle fixe à votre caprice une durée plus grande ; mais ses pareilles, éphémères de volupté, ne comptent pas sur les engagements éternels ; vous terminerez ça en quelques soirées.

» Plus difficile sera madame Muserolle, dont vous bouleversez les plans d'avenir. En lui ôtant l'espoir d'un confortable faux-ménage, vous vous créez là une ennemie féroce. Surveillez cette maîtresse ; c'est d'elle que vous viendront les pires désagréments. Ces demi-bourgeoises ont toute

la méchanceté des bourgeoises véritables, alliée à la sournoiserie des subalternes.

» Vous redoutez un scandale public ? Evitez-le, à force de politique, mais n'ayez point recours aux commissaires de police, selon la coutume des jeunes gens de votre caste. C'est à la fois comique et inutile. Ces magistrats n'ont pas assez de doigté pour manier des colères de femmes. Après examen, je vous indique une voie indirecte. Vous m'avez dit que madame Gerboise, l'amie de votre amie, avait des vues sur son héritage. Donc, elle serait ravie de votre départ, car elle doit prendre ombrage de vous, puisque vous représentez le légataire universel qui la frustrera. Ayez une conversation avec madame Gerboise, insinuez que l'on vous propose un beau parti, que vous hésitez à le refuser ; je parie qu'elle vous pousse au mariage et se charge de votre séparation ! Soyez tranquille, ce sera de l'ouvrage bien fait !

» Reste Lise. Ici, mon pauvre ami, ma diplomatie ne peut rien... Votre cœur — vous avez tout de même du cœur ! — vous inspirera la meilleure rupture. Il est probable que la crise, terrible pour elle, sera pénible pour vous. Je vous ai averti : « TOUT SE PAIE ! » Maintes fois, vous m'avez blâmé de m'attacher uniquement aux femmes frivoles ; comprenez-vous, maintenant, pourquoi je me plais aux conquêtes de peu de prix ? Je m'épargne les affreuses séances de larmes que vous vous êtes préparées. Je demeure

persuadé que vous vous en tirerez indemne, toutefois avec des souvenirs dont le temps atténuera le côté cruel. Vous y gagnerez de la gravité aussi. Je vous recommande seulement une extrême douceur ; dès que vous aurez entamé l'opération, soyez maternel et tendre comme un chirurgien, et que l'on vous pardonne votre action, à cause de l'habileté même que vous déploierez à l'accomplir ; trahissez le regret de Titus disant adieu à Bérénice, et mettez tout sur le compte de la Fatalité, qui a été inventée pour endosser nos méfaits.

» Vous aurez besoin d'un aide qui *prépare* mademoiselle Mérat. Je me tiens à votre disposition ; lorsque le moment sera venu, vous m'accréditerez auprès d'elle.

» En sincère amitié.

» Votre

» GRÉGORY MANONLESCO. »

XVI

IL NE FAUT PAS COMPLIQUER SA VIE...

Au reçu de la lettre précédente, le baron prit avec lui-même l'engagement de renoncer à Ella. Vraiment, il n'avait pas supposé qu'il fût si laborieux de signifier leur congé à des dames qu'il rendait plutôt malheureuses ; dans son aversion pour les signes extérieurs de l'affliction, il préféra laisser les choses suivre leur cours naturel, et se jura de ne plus reparaître chez les Whisler. Vautré sur son lit, il déplora son sort et le sacrifice qu'il allait consommer ; il songea qu'il serait à jamais dégoûté de tout, qu'il traînerait sa lamentable sentimentalité blessée ; ayant bien et dûment sangloté dans ses oreillers, il perdit le peu d'énergie qu'il avait rassemblé, et s'en fut rejoindre Ella, à l'heure accoutumée.

Comme d'habitude, mademoiselle Whisler joua de son Schumann le plus passionné ; et le baron

songeait, la regardant, si parfaite, si harmonieuse de lignes : « Non, je n'aurai pas le courage de m'éloigner, je n'ai aucune vocation pour le sacrifice ; anssi bien Ella m'aime, et je n'ai pas le droit de la désoler. » Puis, elle vint s'asseoir sur la chaise longue, auprès de lui.

Ils n'avaient toujours pas échangé les phrases officielles, mais autour d'eux, il y avait en quelque sorte de l'aveu dans l'air. Une dernière prudence retenait M. de Sembach prisonnier du *statu quo*. C'est le propre des situations instables de durer indéfiniment; celle-ci se prolongeait depuis deux mois. L'approche des vacances donnait de l'espoir à Claude-Michel; mademoiselle Whisler irait à la mer; lui, il resterait à Paris quinze jours, mettrait ordre à ses affaires de cœur, et, libre de toutes entraves, accourrait ensuite à Beuzeval, effectuer la déclaration tant retardée. Par avance, il situait la scène dans le grand salon de la villa Whisler, où Ella se tenait le plus volontiers; il débarquerait la veille au soir à Beuzeval ; le lendemain, après déjeuner, il profiterait d'une minute de tête à tête; Ella serait assise comme elle l'était en ce moment, sur un canapé propice aux jolies attitudes; il lui prendrait la main et, d'une voix hésitante, lui chuchoterait la formule sacramentelle...

Juste au moment où le baron achève cette « construction mentale », Ella dit :

— Pourquoi n'osez-vous pas parler ? Je sais que vous m'aimez, et moi, je vous aime aussi !

M. de Sembach a soudain le larynx serré au point de ne pouvoir émettre une syllabe de réponse ; ses pensées se mettent à se heurter confusément et à s'emmêler comme une fourmilière que l'on bouscule, et il ne discerne pas bien, dans ce désarroi, ce qui domine en lui, de la joie ou de la désolation.

Ce coup de tête était le résultat d'une campagne d'ironies, menée par les amies auxquelles mademoiselle Whisler avait exposé son roman ; ces demoiselles s'étaient d'abord prises d'un bel enthousiasme pour le baron, mais l'envie reprenant ses droits, elles s'étaient empressées ensuite de critiquer Ella et son amoureux :

— Comment, il ne se déclare pas ?

— Il n'ose.

— A moins qu'il ne préfère traîner le flirt en longueur.

— Il est trop timide.

— Tu sais, méfie-toi, tu serais vite compromise. Rappelle-toi Claire Samaron ; on la croyait casée, et puis le monsieur s'est défilé après un an de pourparlers. Moi, à ta place !...

— Enfin, ça te regarde !

Mademoiselle Whisler ne doutait pas du baron ; l'état de « promise » ne lui était point désagréable ; à cause de ses amies, elle se départit de sa réserve et posa nettement la question. Elle ne soupçonnait guère les embarras où elle plongeait, d'un mot, son partenaire. Mais le baron les sup-

puta ; le bonheur, quand il vient trop tôt, n'est pas mieux accueilli que quand il vient trop tard ; il encombre.

Le baron, malgré qu'il en eût, arbora un air de ravissement, et il répéta :

— Oh ! ma chérie, ma chérie !

Il dit aussi :

— Je vous aime ! et couvrit de baisers la main d'Ella.

Et puis, obéissant au Code de la Civilité Amoureuse, il interrogea :

D. — Et vous, m'aimez-vous ?

R. — Oui, de tout mon cœur.

D. — Et vous m'aimerez toujours ?

R. — Toujours.

D. — Consentez-vous à être ma femme ?

R. — Oui.

D. — Vos parents voudront-ils de moi pour fils ?

R. — Je le crois, on m'accorde tout ce que je demande.

Ils se dévisagèrent, silencieux, presque étonnés de la simplicité avec laquelle leurs fiançailles s'étaient conclues. Par contenance, M. de Sembach se remit à embrasser la main d'Ella, et s'écria :

— Je suis heureux, je suis heureux !

Il arriva même à se le persuader.

S'il avait été franc, ou seulement politique, il aurait saisi l'occasion de confesser ses fautes : « Je

ne suis pas le jeune homme que vous imaginez ; je n'ai pas une armure de cristal, et mon âme est fort vilaine ; pas mal de bouches se sont posées sur la mienne, je n'improvise pas les jolies choses que je vous débite, et j'ai la charge de trois créatures ! » Qui sait ? Ella se fût courroucée — dans le premier moment ; à la réflexion, elle eût pardonné ; en somme, la crise qu'il avait ajournée, c'était elle qui l'avait précipitée. Et ce qui n'était dû qu'à la timidité de caractère eût été attribué au scrupule et à la délicatesse.

Les événements poussaient M. de Sembach ; il se voyait emporté vers d'inévitables sinistres ; une minute, il faillit céder à la détresse, fondre en larmes, tout révéler. Il n'eut pas le courage de gâter son œuvre, la belle image qu'il avait donnée de lui-même ; il se ressaisit. Bah ! Tout s'arrange, n'est-ce pas ? Il continua de jouer au chevalier sans reproche, et l'imposture s'aggrava ; rien ne l'excuserait désormais.

Il reprit :

— La demande officielle, quand la ferai-je ?

— Ne vous en occupez pas ; demain matin, je dirai moi-même à mon père ce que nous avons résolu. Vous viendrez l'après-midi à trois heures ; je vous avertirai par dépêche. Nos fiançailles ne surprendront personne ; il ne faut pas être mage pour deviner que nous ne nous entendons pas mal. J'ai pris les devants ; cela vous paraît extraordinaire ?

— Non ; vous êtes bonne, vous avez eu pitié de mon embarras.

— Je commençais à m'impatienter ; vous saviez pourtant à quoi vous en tenir ?

— J'avais si peur de me tromper !

Ils rapprochèrent des incidents, fouillèrent le passé pour remonter au début de leurs fiançailles tacites ; en trichant un peu, ils parvinrent à découvrir qu'ils s'étaient épris tous les deux ensemble, le même jour :

— Nous serons fiancés deux mois, que nous vivrons à Beuzeval ; nous partirons à la fin de juillet ; on nous laissera tranquilles, là-bas ; je m'oppose à ce qu'on nous affuble d'un chaperon !

— Nous sommes assez grands pour nous conduire.

— Au retour on nous mariera ; quelle belle messe en musique !

— Et vous êtes sûre du consentement de vos parents ?

— Presque sûre !

— Ne vaudrait-il pas mieux patienter encore quelque temps ? suggéra le baron.

— Nous n'y gagnerions rien Fiez-vous à moi, le résultat n'est pas douteux.

Ils se séparèrent ; M. de Sembach battit les boulevards jusqu'au petit jour, en quête d'un expédient. Il eut même l'idée de partir pour Dürnstein ; le froid de l'aube l'engourdit. Il prit la résolution

d'être heureux, coûte que coûte ; tout s'arrangerait.

Sous sa porte, il trouva trois lettres, écrites par Dolly, madame Muserolle et Lise Mérat; chacune d'elles contenait le même reproche : « Pourquoi ne vous ai-je pas vu hier ou tantôt ? » Il prit trois cartes-télégrammes et répondit : « Retenu par affaires de famille ; excuses humbles ; te verrai demain, sans faute. *Many Kisses.* C.-M. » Et il s'endormit tranquille.

Le lendemain, au réveil, un peu avant midi, il reçut un exprès de mademoiselle Whisler : « On consent ; venez tantôt. » Plus moyen de reculer ! Vraiment, la chance le poursuivait ! Il se rendit chez les parents Whisler ; à son entrée, M. Whisler le père alla au-devant de lui, et lui tendit la main.

— Monsieur, je suis heureux de vous accorder ma fille.

Madame Whisler mère essuya une larme, pas plus. La jolie madame Whisler feignit de s'évanouir, et elle jeta sur le baron de langoureux regards de reproche qu'une personne non initiée aux manières de cette jeune dame eût traduits ainsi : « Eh quoi ? barbare, vous vous mariez et vous me brisez le cœur ! »

Puis M. Whisler le père emmena Claude-Michel dans une chambre retirée ; il lui parla chiffres sur un ton de défiance qui signifiait : « Vous savez, on ne me fourre pas dedans, moi ! Inutile d'essayer,

mon garçon! Je donne tant de milliers de francs à ma fille, pas un sol de plus ; aucune menace ne me contraindrait à augmenter la somme ; c'est à prendre ou à laisser. » Il parut déçu de voir que le baron n'élevait aucune objection ; il ajouta : « Mais l'avenir vous réserve d'heureuses surprises. » M. de Sembach inclina la tête, consentant d'avance au décès de tous les parents opulents ; il avait hâte de terminer ce marchandage assez écœurant.

— Je connais votre fortune, fit M. Whisler. Quoiqu'elle soit suffisante pour un jeune ménage, j'espère que vous travaillerez.

— Je m'y engage !

— Vous êtes libre de toute attache ? Vous n'avez aucune liaison, enfin ?

— Monsieur !

— Ne vous fâchez pas ! Vous êtes jeune ; je comprendrais que vous eussiez jeté votre gourme... J'ai été jeune, moi aussi.

Le baron se retint de lui demander s'il avait « eu la gourme », lui aussi.

— Je ne vous jugerais pas plus mal si vous aviez été faible avec les femmes. Vous me garantissez que vous ne traînez aucun boulet ? Non ? Eh bien, voilà qui va des mieux ! Je retourne à mon bureau ; nous nous verrons tous les jours à dîner. Rappelez-vous que l'on se met à table à la demie de sept heures ! »

M. Whisler père reconduisit son gendre au

salon, et disparut. On s'organisa. Ella et son fiancé furent autorisés à s'installer dans un coin de la pièce; par-dessus son roman russe, madame Whisler mère les épiait. A différentes reprises, elle les abandonna, sous prétexte d'ordres à donner ; puis elle survenait à pas de loup, dans l'espérance, toujours trompée, de prendre les jeunes gens en flagrant délit de baisers défendus.

Le lendemain et les lendemains suivants furent pareils à cette première journée ; la jolie madame Whisler remplaçait parfois sa belle-sœur dans l'emploi de surveillante ; mais elle sé rendait plus odieuse encore par son insistance à prêcher le libertinage : « Allez, mes enfants, ne vous gênez pas pour moi ; je ferme les yeux ! Je suis gentille, hein ? Embrassez-vous, comme vous voudrez. » Elle était simplement à tuer !

Parfois, après le dîner, on conviait des parents éloignés à venir voir ces deux jeunes gens, qui devaient alors subir les curiosités de tous et être attendrissants devant le monde. M. de Sembach avait donné une bague que l'on se repassait et que les invités malveillants évaluaient, sous couleur de l'admirer ; il connut les mille supplices qui excèdent la plus robuste patience, les présentations à de vagues ancêtres dont il oubliait aussitôt les noms et le degré de parenté, et qu'il appelait uniformément : « Mon cousin », les courses à la recherche de cadeaux indispensables, les stations dans les boutiques de fourreurs et de joailliers,

les visites aux grand'tantes podagres. O ces repas d'apparat où les souvenirs de famille s'éveillent au dessert ! O la mélancolie qui vous endeuille, au champagne, lorsque l'on tend les coupes à la santé des « futurs époux » ! O s'exiler avec Ella, bien loin !...

Claude-Michel remettait de jour en jour la triple exécution de ses amies; il les visitait presque quotidiennement, et, sur le point d'entamer la question, il perdait tout à coup le courage amassé la nuit précédente, en sorte que les choses n'avançaient pas. Ce fut Dolly qui provoqua la débâcle. Le baron la retrouvait l'après-midi, au sortir des séances, dans l'atelier de Fonsec ; ou le soir à minuit dans un cabaret de Montmartre (madame Muserolle avait admis que son amant la quittât à onze heures, sous prétexte de travail urgent). Le baron reconduisait Dolly à deux heures du matin, sagement ; et la petite ne s'expliquait pas pourquoi M. de Sembach n'abusait plus des droits qu'elle lui avait conférés. Elle s'enhardit jusqu'à lui reprocher sa réserve ; en effet, elle avait annoncé à tous ses amis, à tous ses peintres, à tous ses artistes, qu'elle était la « maîtresse du baron de Sembach », titre qui lui semblait honorifique à l'extrême et dont elle aimait à se parer. La fatalité voulut qu'elle détaillât sa bonne fortune à un camarade, portraitiste de son métier, et qui était pour l'heure en train de terminer l'effigie de la jolie madame Barrette.

— Toi, la maîtresse de M. de Sembach ? C'est pas vrai !

— A preuve que j'ai rendez-vous avec lui, ce soir, au *Pantagruel !*

— Allons donc ! Il est fiancé, ton M. de Sembach !

— Menteur !

— Je l'ai entendu dire tantôt.

— Tu me contes une blague, pour me faire de la peine.

— C'est la vraie vérité du bon Dieu ; je tiens le tuyau de sa future tante, une madame Whisler, qui l'a raconté devant moi à madame Barrette... Pleure donc pas, grande bête ! Il vaut mieux que tu saches ça ; au moins, tu es prévenue !

A minuit, M. de Sembach, entrant dans la salle du *Pantagruel*, aperçut Dolly conversant avec Fonsec ; la malheureuse Dolly avait la figure bouffie par le chagrin : « Elle pleure comme ça depuis tantôt, expliquait Fonsec ; elle s'est abattue sur le divan de mon atelier, et il n'y a plus eu moyen de la consoler ; mon immeuble est inondé. Je ne sais quel niais lui a monté la tête, et lui a fait croire que vous vous mariiez.

— Hein ! c'est faux ? interrogea Dolly ; tu ne veux pas me lâcher ? »

Cette minute-là fut plus douloureuse que tous les reproches du monde ; Claude-Michel baissa les yeux et ne répondit pas.

Dolly s'écria : « Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! »

et se remit à tremper son mouchoir; les consommateurs, autour d'elle, donnaient des signes de compassion et blâmaient à demi-voix ces deux hommes qui désolaient une aussi jolie petite femme! Fonsec murmura : « Ne restons pas ici ; vous serez plus à l'aise dans le moindre hôtel des environs. » C'était vaillamment conseillé ; l'hôtel du Sénat abrita le chagrin de Dolly : « Pourquoi m'as-tu prise, si tu devais me planter là, tout de suite?... Bien sûr, je n'espérais pas que je serais ta maîtresse toute la vie! Mais j'avais bien droit à une année de bonheur... Et je m'étais attachée à toi, je pensais à toi toute la journée. Quand la pose était trop dure, afin de ne pas bouger, je me disais qu'il fallait un peu souffrir pour mériter de t'avoir... Qu'est-ce que je vais devenir, maintenant que je suis toute seule sur le globe?... »

L'attendrissement finit par vaincre le baron ; à son tour, il pleura, embrassant Dolly; il la supplia de lui pardonner : « Je ne peux pas te quitter! Je ne peux pas te quitter! » Et Dolly redoublait de larmes, si bien qu'elle aperçut la drôle de physionomie qu'ils avaient tous les deux, larmoyant sur leur malheur commun ; et, par une saute d'humeur qui lui était habituelle, elle ne put s'empêcher d'en rire. Elle riait de si bon cœur et si gentiment, que M. de Sembach fut, lui aussi, gagné par l'hilarité ; et leur chagrin se résolut en folle gaîté.

Dolly fut soudain consolée ; elle embrassa son amant avec furie. Au milieu de la nuit, se réveil-

lant en sursaut, elle eut une seconde crise de désolation, moins forte ; le matin, encore, elle fondit en larmes ; et, parmi les choses touchantes et absurdes qu'elle débitait, une seule frappa le baron : « Avec toi, j'aurais été heureuse, fidèle, et cela m'aurait sauvée ; je serai perdue, dès que je ne t'aurai plus. » Il promit de ne pas l'abandonner immédiatement : « Donne-moi huit jours, huit soirs seulement ! » Et ce fut entendu.

L'après-midi, voulant profiter des bonnes dispositions où il était, il se rendit auprès de madame Gerboise, et l'interrogea, ainsi que le Valaque le lui avait recommandé. Madame Gerboise pâlit de joie, en apprenant qu'il se marierait peut-être ; elle l'encouragea de son mieux à briser le cœur de son amie Muserolle et s'offrit à remplir l'office de bourreau : « Je dîne avec elle ; je lui glisserai doucement quelques mots? Arrivez après le dîner.

— Pour le dessert ? ne put retenir le baron.

— C'est ça, pour le dessert ! » répéta la petite madame Gerboise qui n'entendait rien à l'ironie.

A sa rentrée rue Drouot, tandis qu'il prenait la tenue de fiancé, il reçut la visite de Manonlesco, qui se fit précéder par un fort relent de vieux cigare : « Mon cher, dit-il, mademoiselle Mérat vous ayant vainement attendu — avant-hier, hier, aujourd'hui, — est venue me chercher à mon hôtel ; ai-je besoin de vous dire pourquoi ?

— On lui a fait des rapports ?

— Peut-être ; elle ne sait rien de précis ; elle est affolée, et court après vous ; elle croit que vous dînez à Montmartre, vous avez donc votre soirée; mais demain, à la première heure, Lise sera ici.

— Avez-vous essayé de la calmer ?

— Jamais de la vie ! Il est préférable de la livrer à ses suppositions. Elle n'est pas loin de la vérité, d'ailleurs ; pour qu'elle se soit adressée à moi qu'elle ne connaît pas, il faut qu'elle soit fort alarmée.

— Je lui ai si souvent parlé de vous, comme de mon meilleur ami ! Vous a-t-elle questionné ?

— Et fort adroitement, encore ! Elle s'est présentée sous prétexte de s'enquérir de votre santé. J'ai failli tomber dans le piège, car elle ne s'était point nommée, et j'allais l'envoyer aux nouvelles, avenue d'Iéna.

— Fichtre !

— N'est-ce pas ? Je me retins à temps ; une fois entrés en conversation, elle m'exposa ses doléances. Elle se plaint de votre peu d'empressement à son égard ; vous vous détachez d'elle chaque jour ; elle s'en aperçoit, et cherche le danger ; elle me cita plusieurs noms de femmes, et elle ajouta : « Il fréquente assidûment dans un monde que je déteste, un salon de coquettes et de sots, le salon Whisler ; j'ai peur de cet entourage, pour lui. » Elle avait besoin de mon aide, nous sommes devenus bons amis. J'ai pris son

parti, naturellement, et je me suis offert à vous tirer vos secrets, bon gré, mal gré ! Les femmes, même les plus intelligentes, sont toujours prêtes à croire que l'on trahira son meilleur ami à leur bénéfice. Voici le moment de prendre un parti.

— Que vous en semble ?

— L'occasion est bonne : mademoiselle Mérat a confiance en votre serviteur...

— Alors, n'hésitons plus ! Pauvre petite ! Quelle peine je vais lui causer !... Mais je ne saurais reculer, maintenant. Vous êtes vraiment dévoué, Manonlesco ; comment reconnaîtrai-je tant de services ?

— Ne me remerciez pas. Mon expérience ne m'a jamais servi ; au moins qu'elle vous profite ! Je me suis dévoué parce que vous n'avez pas eu honte de m'accorder votre affection, à moi qui ne suis qu'un rasta. Je m'étais juré que je vous revaudrais cela. Et vrai, la commission que j'accepte n'est pas gaie ! Enfin, j'écris à Lise et j'entame l'affaire. »

A dîner, M. de Sembach, placé auprès de sa fiancée, eut de nombreuses distractions, s'absorba en des pensers qui lui assombrissaient le visage. Se prétendant malade, il partit d'assez bonne heure, et courut prendre livraison des aménités que madame Muserolle avait dû lui préparer.

Rue de Rome ; la scène représente le salon Liberty ; sur le divan, la grosse petite madame

Gerboise, la tête dans les coussins, fond littérale ment en eau ; madame Muserolle, elle, ne pleure pas ; elle a les yeux fixes et regarde on ne sait quelles images mentales qui lui figent les traits en une moue de dégoût. Le baron s'approche, elle l'écarte d'un geste ; il perd contenance. Madame Gerboise montre alors ses beaux yeux, et balbutie :

« Je lui ai tout dit... Pauvre, pauvre amie !... Elle n'a pas prononcé une parole, depuis... Elle souffre... Tenez, c'est trop horrible ! J'aimerais mieux que vous restiez avec elle, et pourtant !... »

Il y avait dans ce cri du cœur trop de vraie compassion pour qu'il fût permis d'en sourire ; le baron, assez gauche, aventura un : « Vous devez me détester ! » Madame Muserolle haussa les épaules et ne daigna pas détourner la tête. Madame Gerboise se leva, toujours pleurante, et s'écria : « Non ! vous ne pouvez pas faire ça ! Elle en mourra, c'est sûr ! Elle vous aime trop... Si je m'étais doutée du coup que ça lui porterait, je ne me serais pas chargée de lui annoncer ça !... Rompez votre mariage ! » L'amitié avait imposé silence aux vilains calculs d'avarice que madame Gerboise se reprochait, à cette heure ; la petite femme s'en alla, enfin ; et le baron demeura en tête à tête avec madame Muserolle, dont la persistante immobilité l'inquiéta. Il rompit un silence qui l'oppressait, et tenta de se justifier : « Cela devait arriver, un jour ou l'autre... Vous ne

m'aimiez pas, au fond. Il est préférable de terminer à temps une liaison dont le souvenir, ainsi, persistera... » Autant de phrases maladroites et peu sincères, et qu'il écoutait sonner faux, à mesure qu'il les prononçait. Puis le silence retomba, et cinq minutes après le baron tenta un nouvel effort pour arracher madame Muserolle à son mutisme. Il monologua une heure durant par phrases hachées ; à bout de forces et d'arguments, il se tut.

Alors, madame Muserolle parla ; elle parla d'une voix changée, comme vieillie ; et l'amertume de son existence gâchée lui arquait les lèvres. Déjà, elle avait fait l'essai d'une vie régulière, mais, à aucune époque, elle n'avait éprouvé pareille déception. Jamais on ne l'avait jetée à bas de son rêve avec cette brusquerie ; posément et sur un ton dont la tranquillité même impressionnait, elle dit sa désillusion, la fin de tout espoir, un malheur que M. de Sembach était loin de soupçonner : « Cela vous étonne ? Vous ne me croyez pas capable d'attachement, parce que j'évitais de vous le montrer ?... Vous m'avez blessée, oui, blessée dans ce que j'avais de meilleur... Désormais, si je deviens mauvaise, ce sera de votre faute ; vous m'avez gâté tout, tout !... »

Elle continua de la sorte, une partie de la nuit ; la fatigue l'abattit soudain ; elle se résuma : « Je ne vous pardonne point, c'est au-dessus de mes forces ; je n'oublierai pas, quoique je le veuille, et

je désire ne plus vous voir... Allez-vous-en ! »

En faisant le moins de bruit possible, M. de Sembach se retira, et les pires réflexions lui tinrent compagnie jusqu'à la brasserie où Dolly lui avait assigné rendez-vous. Miss Dolly était joyeuse ; elle posa au baron une foule de questions saugrenues, touchant son mariage : « Tu sais, ta fiancée, je l'ai vue ! Ça m'a fait une peine ! Fonsec m'a donné l'adresse, je me suis postée devant la porte. Au bout de vingt minutes, il est sorti une vieille dame désagréable avec une grande jeune fille. J'ai reconnu ta fiancée, grâce à la description de Fonsec. Elle est jolie... Mon Dieu, que je suis malheureuse ! » Une tristesse inattendue lui mouilla les yeux, et il fallut de nouveau la consoler.

Le lendemain matin, comme le baron, maussade de tant d'émotions et de fatigues, réintégrait son domicile, le concierge lui remit un télégramme de Lise « Je t'attends à dix heures, aux Tuileries, terrasse du Jeu de paume. » Et ce fut ainsi que débuta la crise la plus violente de son inutile jeunesse. Avec Lise, M. de Sembach ne rusa pas, ne mentit pas, car il l'avait aimée, autant qu'il en était capable, et peut-être, à son insu, l'aimait-il encore. Il n'eut aucun faux orgueil, n'essaya pas de cacher le désarroi de son cœur. Lise, la veille, avait reçu le premier coup de Manonlesco ; le Valaque usa de mille réticences pour lui annoncer le mariage de son ami : « Il est épris d'une

jeune fille, il voudrait l'épouser et il ne le peut ; vous êtes le seul obstacle à son bonheur et, à cause de vous, il se résigne à être malheureux toute sa vie. Ne le blâmez pas; plaignez-le plutôt, tellement il est égaré ! »

Lise s'était préparée à lutter contre un homme qui avait détruit son avenir, à elle ; mais lutte-t-on contre un enfant ? Claude Michel n'était plus qu'un enfant, sans volonté, sans énergie, qui criait sa propre douleur et froissait égoïstement celle de Lise. A tous les reproches qu'elle lui adressait, à tous les rappels de ses serments, il ne répondait que par l'aveu de sa faiblesse : « C'est vrai ; mais si je n'ai pas tenu mes promesses, il n'y a pas de ma faute... j'ai été entraîné, malgré moi, et lorsque j'ai voulu me reprendre, il était trop tard. J'aurais dû me sauver, je n'ai pas eu le courage. Maintenant, vois, si je t'ai fait souffrir, tu es bien vengée... »

Sur la terrasse déserte, ils passèrent une affreuse matinée ; la douleur avait enlaidi Lise et la vieillissait subitement. Parfois elle était dure et violente, comme si elle eût jugé un ennemi ; à d'autres reprises, elle s'abandonnait dans les bras du baron et, sa tendresse reprenant le dessus, elle n'avait plus que des cris de passion déçue : « C'est toi, toi qui as fait cela ! Oh ! mon petit, mon petit, toi que je plaçais au-dessus de tous, que je croyais meilleur !... Oh ! méchant.. méchant ! De toi j'aurais supporté les pires cho-

ses... Tu ne sais pas comme je t'aime ! Personne ne t'aimera ainsi !... Et tu m'abandonnes... Réfléchis ! Qu'est-ce que je deviendrai, quelle sera mon existence, après cela ? Avais-tu le droit d'agir comme tu as agi ?... Dis, si ce n'est pas un crime, et si tu n'en seras pas puni ?... Oh ! mon Dieu, est-ce possible ? »

Et c'étaient les paroles les plus douces qui affligeaient le plus M. de Sembach ; elles l'atteignaient dans cette sensibilité artificielle qui trompait les gens et lui-même tout le premier. Il entrevit l'étendue de sa faute ; madame Muserolle, Dolly et Lise l'avaient condamné d'une seule phrase : « Que vais-je devenir, maintenant ? » Il eut, très aiguë, la sensation du remords, assez nouvelle pour lui.

Autour d'eux, c'était la gaîté d'un matin de juillet, un paysage de Premier Empire, solennel et maniéré, avec, au lointain, des perspectives architecturales de gravures ; un beau décor d'adieux, vraiment! Vers une heure, Claude et Lise en étaient au point où l'on n'a même plus la force de se lamenter, où l'on est prêt à toutes les concessions, si pénibles soient-elles. M. de Sembach déclara : « Mon sort est entre tes mains ; décide, et je t'obéirai.

— Au fond, tu comptes encore sur mon amour et tu vois que je te défendrai, fût-ce contre moi ! Je ne sais plus ou je vais, j'ai passé une telle nuit ! Je veux te parler encore demain... j'aurai pris

une résolution. A demain ! Embrasse-moi ! » Ils se séparèrent.

Les journées de Claude-Michel furent employées comme ci-dessus ; pendant deux semaines, il se partagea entre Lise et Dolly ; encore Dolly le distrayait-elle des pensées amères qu'il rapportait de ses entrevues avec Lise. Mademoiselle Mérat achevait de gravir son chemin de croix ; elle avait bien prévu qu'elle se sacrifierait. Elle accomplit le plus bel acte d'amour qu'un égoïste ait jamais inspiré ; au moment où M. de Sembach, pour la dixième fois, offrait de rompre son mariage, Lise lui annonça qu'elle consentait à lui rendre la liberté.

Il était temps ; l'infortuné baron, secoué par trop d'émotions, maigrissait à vue d'œil. Mademoiselle Ella Whisler venait de partir pour Beuzeval, où il devait la rejoindre ; elle s'impatientait ; ses lettres trahissaient une inquiétude dont elle ne disait pas la cause. Quelques heures avant son départ, M. de Sembach croisa, dans la rue, une jeune femme rousse, qui lui adressa un petit signe d'amitié et fit stopper sa voiture.

— Mademoiselle Raïa ! s'écria Claude-Michel.

— En chair et en os. Je suis contente de vous rencontrer. Montez près de moi ; je vais à la Gare du Nord, où je déjeune.

— Seule ?

— Non avec vous, si vous le voulez bien...

Certes, il le voulait ! Il fit mille questions, ce

pendant qu'il examinait mademoiselle Raïa. Elle n'avait presque pas changé, depuis le soir fameux où elle l'avait initié à la sensualité ; elle montrait le visage tranquille d'une personne qui a connu bien des vicissitudes, sur lesquelles elle préfère se taire. Maintenant, elle allait rejoindre le Prince de Thune à Londres, d'où ils iraient à Liverpool prendre le bateau, et cingler vers des terres inconnues où les vieux forbans retirés cultivent la fleur tardive de l'honnêteté !

— Vous est-il arrivé de penser à moi ? questionna le baron, tandis qu'il assistait au déjeuner de Raïa, dans un café voisin de la gare.

— Plus souvent que vous ne l'imaginez. Je fus vraiment amoureuse de vous ; et Dieu sait à quelles sottises je vous aurais conduit, si nous eussions été unis, ce qui n'eût pas manqué sans cette malencontreuse descente de police.

— Moi, je vous ai cherchée, et je puis dire que je vous cherche encore, vous ou du moins l'image de vous que j'ai gardée dans ma mémoire et que vous ne sauriez peut-être plus reproduire. Depuis notre nuit, j'aimai plusieurs femmes, mais c'était toujours vous que j'aimais en elles.

— Racontez-moi ça ! fit mademoiselle Raïa.

Et il lui raconta ça. Il est à remarquer que les filles sont les confidentes les plus ordinaires de nos secrètes pensées. Avec elles, on se sent à l'aise, on leur avoue tout ; elles ont l'expérience de notre nature humaine, dans ce qu'elle a de pire

et de meilleur ; et elles compatissent à nos souffrances, en souvenir d'autres souffrances auxquelles ces bonnes âmes assistèrent.

Mademoiselle Raïa écoutait le récit du baron, plaçant de temps à autre une interruption judicieuse et qui trahissait une parfaite connaissance des hommes ; après qu'il eut achevé, elle conclut :

— Oui, vous êtes un piètre amant. Ce qu'il vous eût fallu, c'eût été une femme comme moi, assez souple pour se transformer de mois en mois, assez mystérieuse pour maintenir votre curiosité aux aguets ; je n'aurais rien exigé de votre cœur, j'aurais tout demandé à votre amitié ; et ainsi, vous m'eussiez adorée. Enseignez cette méthode à votre femme, si toutefois vous épousez mademoiselle Whisler, ce qui n'est pas encore prouvé.

— Allons donc ! je suis libre, aujourd'hui, et délivré du passé.

— Ne vous hâtez pas de l'affirmer. Je suis ravie de cette rencontre ; vous comptez parmi mes souvenirs de choix, et je ne suis pas peu fière d'avoir été votre première maîtresse. J'emporte de vous une vision plus récente...

— Et cela vous suffit ?

— Oui. Ne m'oubliez pas !... Adieu, voici l'heure du train.

Le baron accompagna mademoiselle Raïa sur le quai de départ ; il l'installa dans le wagon ; mélancolique, il agita son mouchoir vers un autre mouchoir que le train emportait, et, en lui-même,

il songeait que c'était peut-être le bonheur qui s'éloignait !

Mais comme il songeait cela chaque fois qu'il quittait une femme, il n'y attacha pas d'autre importance, et rentra rue Drouot afin de bâcler ses préparatifs de départ.

XVII

TOUT S'ARRANGE

M. de Sembach élaborait des costumes de plage, des tenues de fiancé en campagne ; allégé de ses divers boulets, il marchait à travers les foules avec une joie toute neuve. Avant le dîner, il recevait une lettre d'Ella, pleine de variations sur ce thème : « Je m'ennuie loin de vous ; venez vite ! » Il répondait par une autre lettre, analogue.

Puis, un soir, la lettre quotidienne manqua ; elle manqua le lendemain matin. Il télégraphia : « Pourquoi pas lettre ? Inquiet. » Pas de lettre, le lendemain soir ; il retélégraphia : « Toujours pas nouvelles ; suis sur charbons ardents. Arriverai demain soir Beuzeval. »

Le temps de donner des instructions définitives aux chemisiers et tailleurs, et il prit le train de

Normandie; le trajet fut d'autant plus long que les plus noirs pressentiments occupaient l'âme tourmentée du baron. L'incertitude l'énervait; il poussait à coups de pied le plancher du wagon, comme si cela eût pu hâter d'une seconde la marche du convoi ! Enfin, la gare de Beuzeval! Personne n'y guettait le débarquement de Claude-Michel; aucune tête anxieuse ne se penchait au-dessus de la barrière. Il s'informa auprès du chef de gare :

— La villa des Tamaris ?

— Laquelle ? Il y en a trois.

— Celle de M. Whisler.

— Rue de la Mer, la première maison à droite sur la plage.

Il s'y rendit. Un domestique accourut à son coup de cloche. M. de Sembach demanda :

— Mademoiselle n'est pas souffrante ?

— Non, monsieur.

— Et madame, et monsieur ?

— Ils sont bien portants. Monsieur attend monsieur au salon.

Le baron se précipita sur M. Whisler père qui finissait le *Temps*.

— Comment va Ella ? Je n'ai pas de nouvelles depuis deux jours ! Je suis dans une inquiétude !

— La santé d'Ella est passable, repartit le tranquille M. Whisler ; grâce à cela, elle pourra se remettre du choc dont elle a failli mourir.

— Ah ! mon Dieu ! Et l'on ne m'a pas prévenu !

— Bien entendu; si nous avons pensé perdre notre fille, c'est à vous, cher monsieur que nous le devons.

— Je veux voir Ella, tout de suite.

— Elle est sortie; nous en reparlerons tout à l'heure. Procédons méthodiquement : M. de Sembach, j'ai à vous dire que nous renonçons à l'honneur de votre alliance.

Claude-Michel involontairement s'assit sur le fauteuil le plus voisin, et bégaya un : « Pourquoi ? » de rigueur.

— Parce que, continua M. Whisler, ce n'est plus possible. Il y a quelques semaines, je vous ai posé une question nette : *Avez-vous des maîtresses à liquider ?* Si vous m'aviez répondu : « J'ai une petite camarade à lâcher », je ne vous aurais pas refusé mon consentement à cause de cette bagatelle ; il convient que jeunesse se passe. Vous m'eussiez avoué deux camarades, l'hésitation aurait été permise; mais *trois* maîtresses, monsieur, TROIS, c'est de l'exagération !

— Monsieur, commença le baron, je vous jure que je suis libre, absolument libre !

— Alors, c'est tout récent, car j'ai les preuves du contraire; jetez les yeux, je vous prie, sur ce paquet de lettres; ce sont, comme vous le verrez, des lettres anonymes.

— Quelle horreur !

— Oh ! les snobs jettent cela au feu; moi je les garde. Ça signifie toujours quelque chose ; il ne

faut rien perdre. La première date de deux mois, lors de la publication de vos fiançailles ; écrite sur un bout de papier quadrillé, elle est l'œuvre d'un bureaucrate apparemment.

M. Whisler tendit à Claude-Michel la missive que le caissier blond, l'amoureux ignoré d'Ella, avait rédigée de sa plus belle bâtarde :

« Monsieur,

» Une personne digne de confiance qui vous porte, ainsi qu'à mademoiselle votre fille, le plus vif intérêt, croit de son devoir de vous avertir que votre futur gendre est le dernier des misérables. M. de Sembach (est-il aussi baron qu'il le prétend ?) a une maîtresse qui exerce l'état de sage-femme, 272, rue de Rome, au troisième ; il va la voir tous les soirs, et passe la nuit. Tout le monde vous le dira dans le quartier. Il s'affiche au théâtre avec cette madame Muserolle. Si vous êtes bon père, vous reprendrez votre fille à ce Don Juan de bas étage ! »

Le baron examina l'écriture, n'y découvrit rien qui lui rappelât d'autres « graphismes ». Il se borna cependant à murmurer :

— Quelle infamie !

— Je vous cède que ces moyens n'ont rien de très noble, approuva M. Whisler. Quelque temps après, le bureaucrate, surpris de mon inaction, me blâmait en ces termes ; lisez !

Et il passa au baron, une seconde lettre :

« Monsieur,

» Vous avez dû recevoir mon honorée du 23 courant, où je vous signalais la conduite du sieur Sembach, soi-disant baron. Cet être, que vous avez élu pour gendre, est l'amant d'une sage-femme, la Muserolle, 272, rue de Rome. Agissez, ou bien on croira que vous êtes un mauvais père.

» *Une personne qui veille sur votre famille.* »

— Entre temps, je recevais ces autres épîtres, également anonymes. Instruisez-vous ! » Et le baron dut feuilleter une liasse de billets :

« Monsieur,

» Votre gendre, M. de Sembach, est un sale monsieur. Il abuse des femmes, et il les plante là, après. Je puis vous le dire, moi, qui ai connu sa façon d'être. En ce moment, il est l'amant d'une petite jeune fille qui va chez lui, rue Drouot, l'après-midi. Je l'ai vu sortir avec elle, plus de dix fois. Ce n'est pas des choses à faire quand on est fiancé, n'est-ce pas ?

» B. »

(O Femme de l'horloger de Goblet, vous aviez longtemps couvé votre vengeance !)

« Monsieur,

» Ce n'est pas bien à vous de donner la main de votre fille à un homme qui est si peu sérieux que M. de Sembach. Allez à Montmartre ; on vous dira qu'il est toqué d'une petite personne, nommée Dolly ; qu'il ne peut se séparer d'elle. Il lui jure qu'il la reverra aussitôt après son mariage. La personne demeure rue des Trois-Frères, 52. A bon entendeur, salut ! »

(Dolly n'avait pas écrit cette lettre elle-même ; mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'elle l'eût inspirée. Elle comptait presque rompre le mariage qui la privait de son amant.)

« Monsieur,

» Le devoir m'oblige à vous révéler que M. de Sembach commet la plus basse des actions en quittant, pour se marier, une femme qui l'adore. Madame M... est à deux doigts de la mort parce qu'elle sait que M. de Sembach épouse votre fille. Vous ne voudrez pas être complice de ce crime, et vous renverrez M. de Sembach rue de Rome. »

(Madame Gerboise avait déguisé son écriture grasse et rondelette en une vague anglaise ; mais il n'y avait pas à douter qu'elle ne fût l'auteur de ce morceau de style.)

— Vous avez lu les principales lettres ; j'en ai

une trentaine dans ce goût ; toutes s'accordent à peu près à vous attribuer au moins trois maîtresses. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

— Je me serais adressé à mon futur gendre, insinua le baron, et j'aurais provoqué de loyales explications.

— Cela ne m'avait guère réussi une première fois. Et puis, monsieur, j'ai l'habitude des affaires ; on ne s'y prend pas ainsi dans notre métier ; lorsqu'une maison donne des inquiétudes, on ouvre une enquête discrète, et l'on sait aussitôt à quoi s'en tenir. J'ai chargé de mes intérêts un intermédiaire, un sieur de Bonneprise, ancien notaire ; il vous a filé, le mois dernier, et voici le rapport qu'il m'a remis, il y a juste trois jours :

CABINET DE Me DE BONNEPRISE
(*ancien notaire*)
NÉGOCIATIONS, RECHERCHES, ETC.
3, rue Clocheperce.

« *M. Claude-Michel de Sembach.* — Vieille famille de Durnstein (Autriche), fortune solide ; belle santé ; avenir diplomatique discutable. Je me suis rencontré avec le baron, un soir, dans un château des Ardennes où le hasard nous réunit. Il débuta en séduisant la maîtresse de la maison. J'ai retrouvé la trace de M. de Sembach à Paris, rue Drouot, il aurait eu, dans l'immeuble même, une intrigue de courte durée. Actuellement, il re-

çoit, trois fois la semaine, une jeune fille, avec laquelle il est lié. Cette liaison dure depuis des mois, et je ne crains pas d'affirmer qu'elle constitue un réel danger. (« Pauvre Lise ! » pensa le baron.) La dame Muserolle est une autre maîtresse de date plus récente ; M. de S... la visite fréquemment, et il passe le reste de la nuit à Montmartre, près d'un petit modèle que l'on a surnommée : Dolly. A l'heure où j'écris, M. de Sembach n'a rompu avec aucune de ces dames ; il paraît disposé à les conserver toutes les trois, ce qui dénote un remarquable tempérament.

» Envoyez-moi des instructions.

» J. de Bonneprise. »

— Eh bien, reprit M. Whisler, ce rapport est-il mensonger ?

— Aujourd'hui, il est faux d'un bout à l'autre. Je ne nie pas que j'aie eu quelque mal à me libérer ; maintenant, c'est chose accomplie, et vous n'avez rien à me reprocher.

— Pardon ! Admettez-vous que ce passé soit une belle garantie d'avenir ? Non, n'est-ce pas ? Néanmoins, j'aurais peut-être excusé tant d'erreurs à condition que ma fille n'en fût point avertie...

— Elle sait... ?

— Comme je n'agissais pas, ce fut à elle que l'on s'attaqua ; dès son arrivée ici, elle reçut un déluge de lettres dans ce goût ; on précisait. Quelques amies avouèrent vous avoir rencontré en ga

lante compagnie. La désillusion fut rude ; et puisque le premier assaut était donné, je n'hésitai plus à confirmer ce qu'on lui avait appris... Ne vous fâchez pas, j'ai usé de mon droit de père. Nous avons eu deux journées de désolation, de cris et de nerfs ; la malheureuse enfant était quasi folle. Elle est guérie de vous, mais elle aura du mal à se remettre de cette guérison.

— Je veux lui parler.

— Vous ne lui parlerez pas. Elle n'est plus à Beuzeval.

— Vous l'avez éloignée ?... vous avez osé... ?

— C'est elle-même qui a demandé à sa mère de l'emmener loin d'ici, loin de vous. Permettez-moi de vous dire qu'elle vous a en horreur, parce que vous lui avez gâché la seule chose qui l'intéressât : le roman d'amour. Moi, je ne vous en veux pas ; je préfère que cela soit arrivé à temps.

— Monsieur, s'écria Claude-Michel, j'aime votre fille, elle m'aime. Je lui ai tout sacrifié, entendez-vous, tout ! Quand elle connaîtra la vérité, elle me pardonnera.

— Vous vous repentez trop tard, dit l'inflexible Whisler ; ma fille a même refusé de vous laisser un mot d'adieu. Ne tentez pas de la poursuivre, ce serait de l'effort perdu ; on n'épouse pas une fille malgré elle et malgré ses parents.

— Je vous en supplie, monsieur ! Ayez pitié de moi, je souffre !

— C'est fichtre bien votre tour ! conclut le judi-

cieux vieillard, en poussant doucement vers la sortie Claude-Michel désespéré.

Et M. de Sembach, aveuglé par les larmes, se trouva hors de la villa, sans savoir d'une façon exacte comment on l'y avait mis.

XVIII

TOUT SE PAIE

Manonlesco s'estimait un homme heureux, parce qu'il n'était tourmenté d'aucune ambition ; une fois écarté le problème de la vie quotidienne — lequel se posait chaque matin et se résolvait le soir, Dieu sait par quels tours de force et d'adresse ! — Grégory Manonlesco se laissait aller au fil du temps et regardait les choses avec la philosophie souriante qui lui était coutumière. Il possédait une expérience assez vaste ; non qu'il eût été mêlé à beaucoup d'événements ; mais il avait connu nombre de gens obsédés de désirs divers, accablés de destinées étranges ; il avait reçu les aveux de presque tous les hôtes des *Deux-Mondes ;* en sorte qu'il était devenu le « confident attaché à l'établissement ».

Il vivait du produit d'improbables transactions, de négoces chimériques, de trafics bizarres. Il s'intitulait « représentant de commerce » et, si on le questionnait à ce sujet, il répondait : « Ce serait trop long à vous expliquer ! »

Quel était ce commerce qui appelait Manonlesco à la terrasse des cafés, durant les heures du jour et de la nuit ? On avait prétendu qu'il recevait des subsides de vieilles dames passionnées ; c'était faux, quoique vraisemblable. Manonlesco avait l'âme chevaleresque, et il n'eût pas reçu d'argent même d'une jeune femme. Il plaçait des vins, des cigarettes, et s'occupait de publicité ; il s'entremettait pour la sous-location des boutiques, et présentait des intermédiaires à d'autres intermédiaires ; il grappillait, çà et là, quelques louis de commission, qu'il perdait au jeu ou qu'il donnait aux courtisanes ; et il levait sur ses amis et camarades cette légère contribution, que l'on nomme « tapage ». Il n'avait aucun souci du lendemain, aucun souvenir de la veille, aucune hâte du présent ; il ne craignait que l'heure de sa mort, qu'il souhaitait tardive ; il aimait Paris, les cigares à bague, le porto blanc, les blondes, le poker et le baron de Sembach, qui avait le louis facile.

Cette amitié l'avait même entravé dans ses projets, car il n'osait plus demander de l'argent à un homme auquel il portait tant d'intérêt ; ayant une assez vive délicatesse, il hésitait à rabaisser par le

tapage une intimité dont il tirait beaucoup d'orgueil. Le baron était sa seule affection ici-bas. Grégory parlait de lui, en ses minutes d'abandon, aux femmes dont il honorait momentanément la couche. L'approche du mariage qui devait le séparer de son ami l'attristait fort; mais en ce monde où il était pour ainsi dire à l'hôtel, il prenait son parti du continuel changement de voisins et de compagnons.

Aussi, fut-il fort surpris et presque joyeux, lorsqu'il reçut une courte lettre de Claude-Michel qui le mettait au courant des derniers événements. Depuis la rupture avec Lise, il n'avait plus revu son ami ; il le croyait heureux. La lettre changea le cours de ses idées ; le malheur de nos proches suscite en nous une compassion joyeuse, une pitié allègre. Grégory Manonlesco céda au plaisir de plaindre son pauvre élève. Il courut tout Paris, en quête du baron ; rue Drouot, on était sans nouvelles ; au Consulat, nul ne put le renseigner. Les Schwartzpflantz s'alarmaient ; en effet, mademoiselle Hilda de Schwartzpflantz était de retour, et désirait à toute force connaître ce cousin auquel on l'avait promise jadis. Manonlesco poussa l'audace jusqu'à s'informer du baron auprès de M. Whisler, qui le jeta presque à la porte en criant « qu'il espérait bien n'avoir plus rien de commun avec ce triste personnage » ! Manonlesco tergiversa : devait-il avertir la police ? valait-il mieux s'abstenir? Il s'arrêta enfin à cette solu-

tion, la plus pratique et la plus conforme à son fatalisme.

Un matin, Grégory s'éveilla, passa son caleçon et procéda tranquillement à sa toilette; puis, au moment où il s'apprêtait à retirer d'entre les matelas le pantalon (qu'il plaçait là chaque soir afin de lui conserver ses plis élégants), il ouït frapper à sa porte :

— Qui est là ?

— Moi... Sembach !

— Enfin ! Entrez donc !

Le baron entra et Grégory ne put s'empêcher de dire :

— Mon pauvre ami ! Vous êtes malade ?

Le baron était livide, maigri, et tenait à peine debout. Sa figure, autrefois bouffie, se creusait aux tempes et aux joues ; ses yeux n'étaient plus à fleur de tête ; ils se retiraient au fond des orbites, et s'auréolaient du bistre des veilles ; une barbe trop longue et des cheveux en désordre, un linge douteux, des habits mal brossés, tout accusait le désarroi mental le plus absolu. Claude-Michel s'affala dans le fauteuil qui était le siège principal de l'appartement, et, tandis que le Valaque s'installait sur la malle, il lui dit :

— J'ai changé, n'est-ce pas ?

— Dame ! je ne vous ai pas vu depuis un mois...

— Il a suffi d'un mois pour me réduire à cet état. Vous savez que tout est fini pour moi ?

— Vous m'avez écrit que votre mariage était rompu; mais j'ai pensé que vous vous arrangeriez de manière à le raccommoder.

— J'ai tout tenté, vous entendez, tout! J'ai fait chercher Ella; je me suis adressé à M. de Bonneprise, celui qui m'avait si bien vendu. J'avais retenu son nom et sa demeure; cet aigrefin a consenti à me servir contre son client, et il n'a marqué aucune surprise de ma démarche :

« J'ai reconstitué votre biographie sans trop de difficulté; m'a-t-il dit; vous qui êtes amateur de maximes, retenez celle-ci : « TOUT SE SAIT. » Quelque secrète que soit votre action, quelque discret que vous soyez vous-même, tenez pour certain que tout le monde la saura, dans le délai d'un an, que dis-je? de six mois! de trois mois! de huit jours! Et mieux l'action est cachée, plus vite elle se découvre. Les policiers seraient les plus bêtes des hommes, s'il n'y avait pas les coupables qui leur disputent ce titre. Votre ex-fiancée, je me fais fort de vous la retrouver; votre astucieux beau-père n'a pas dû la placer bien loin de Beuzeval, pensant que vous la rechercheriez au bout de la terre, partout, excepté dans les environs. Je parierais qu'elle est à Dives. Mais qu'espérez-vous? la reconquérir? Mon cher monsieur, n'y comptez pas; les jeunes filles sont aussi promptes à se détacher qu'à se prendre. Mademoiselle Whisler a beaucoup souffert, paraît-il; on raconte que son désespoir a duré cinq jours; cela

me semble exagéré ; mettons trois jours. De coûteuses études m'ont édifié sur la constance de pareilles douleurs. A cette heure, mademoiselle Whisler ne vous aime plus ; elle ne vous hait même pas, elle vous méprise ; d'ici peu, vous lui serez indifférent. Vous l'eussiez trompée pour une femme, la partie n'aurait pas été perdue. Mais ce qui l'a blessée le plus sûrement, c'est de constater qu'elle ne venait qu'en quatrième dans la liste de vos amoureuses. Un quart d'amour ne vaut pas qu'on se le dispute. — Dès qu'elle apprendra que j'ai sacrifié les autres, objectai-je... — Elle ne vous en aura aucun gré, reprit-il, parce que vous n'en serez que plus méprisable à ses yeux. Je voudrais vous dissuader de faire un voyage inutile. Vous vous obstinez ? soit. J'ai parlé comme je devais ; maintenant, je suis à vos ordres ; après-demain, vous connaîtrez la retraite de votre fiancée. *Tout se sait !* »

Les événements se passèrent suivant les prévisions de M. de Bonneprise. Ella m'évitait ; elle tenait aussi à s'éloigner de Beuzeval où son mariage rompu soulevait le scandale. Elle s'était exilée à Dives en compagnie de sa mère ; elle logeait à *Guillaume-le-Conquérant*. Je courus l'y relancer. J'avais préparé ma défense et j'espérais qu'Ella n'y résisterait pas. Tous les arguments se coordonnaient à merveille en ma faveur ; je comptais avouer mes torts, mais leur donner si peu d'importance qu'ils fussent couverts par

mon repentir ; l'émotion devait me rendre éloquent. Et j'augurai bien de la promptitude de mademoiselle Whisler à répondre au billet que je lui avais envoyé.

Hélas ! au rendez-vous, tandis que je me présentais énervé, tremblant, pleurant, je trouvai en face de moi une Ella nouvelle pour moi, une Ella indifférente et plutôt ennuyée. Ma belle assurance tomba. Mes premiers mots, mal débités, ne portèrent pas ; je n'eus pas l'air sincère, et rien n'est plus affreux lorsque l'on souffre réellement. Tout de même, je m'échauffai, et je dis ce que j'avais à dire ; mais Ella se bornait à répondre : « C'est possible... Toutefois, je ne vous aime plus... Je ne vous en veux pas... Je suis comme réveillée, et maintenant vous m'apparaissez tel qu'un étranger. Après vous avoir méprisé, je ne suis plus indignée d'une faute que l'on affirme être très ordinaire... Je me suis abusée, voilà tout. Ne vous excusez pas, cela m'est égal. Seulement, j'ai besoin de tranquillité : cette crise m'a ébranlée ; il me faudra trois mois de calme et de silence. » Je lui exposai que j'avais répudié mon passé ; elle m'en blâma : « Vous avez eu tort ; c'est une mauvaise action de plus. » Enfin, je la suppliai. Les mots me manquaient, et je m'embrouillais dans mes phrases ; je fus pitoyable. Elle montra une compassion polie, m'exhorta doucement à surmonter cette épreuve : « Vous vous consolerez vite, et vous m'oublierez avant

peu; le chagrin ne *tient* pas sur votre caractère. Je vous plains, mais je ne suis pas outre mesure inquiète de votre sort. » Madame Whisler interrompit notre entretien; elle emmena sa fille, et j'eus beau faire, je ne parvins pas à joindre Ella une seconde fois. D'ailleurs, l'inutilité de mes efforts m'était démontrée.

Six journées consécutives, j'errai sur les grèves de Dives et j'élaborai plusieurs projets désespérés pour prouver à mademoiselle Whisler la sincérité de mon repentir. Je songeai à me noyer; mais n'eut-elle pas attribué cette fin au hasard? Aussi bien, le courant pouvait me porter à plusieurs lieues de là. Je renonçai à ce fait-divers.

Je réfléchis que j'avais mérité un châtiment et j'entrevis la possibilité d'une expiation. J'avais inutilement torturé Lise; il fallait réparer le mal qui était mon œuvre. Et cette résolution me rendit un peu de courage. La certitude d'avoir perdu Ella me poursuivit, néanmoins, durant le trajet; je repassaitoutes les images d'elle que ma mémoire avait gardées : Ella, d'une grâce si souveraine lorsqu'elle venait à ma rencontre, la main tendue! Et la courbe de son col, penché au-dessus du clavier! et la jolie attitude qu'elle avait, accoudée à la haute cheminée, lors de nos confidences dans le petit salon!... »

Le baron, suffoqué par les larmes, dut prendre un peu de répit; au même moment, un Égyptien, voisin de Manonlesco, poussa cavalièrement la

porte, et réclama un sien tire-bottes. La vue du monsieur sanglotant, écroulé dans le fond du fauteuil, ébahit le sujet du khédive qui se retira en disant : « Pardon, vous avez des visites ! » et se hâta de rapporter l'incident à tous les habitants du couloir.

Cependant, M. de Sembach, un peu apaisé, continuait son récit :

« Je pensai que Lise avait traversé la même épreuve, et je ne me révoltai plus : j'imaginai le bonheur de la pauvre petite à mon retour. Vous savez que je lui avais dit adieu au Musée du Louvre, dans ces corridors écartés qui relient les salles de la sculpture antique. Lise s'était résignée à me quitter ; mais elle s'accrochait encore à moi. « Un instant, un dernier instant ! » répétait-elle ; et moi, pour la leurrer, je lui disais : « Ce n'est pas aujourd'hui notre adieu définitif ; je te reverrai, je te le jure. » Elle répondit : « Non, va ! » d'un ton qui aurait dû m'avertir. J'étais préoccupé de l'heure qui s'avançait, et j'étais impatient de rentrer. Lise m'embrassa, m'étreignit si violemment, toute faible qu'elle était, que je perdis le souffle ; puis elle s'enfuit...

Aussitôt débarqué à Paris, je courus Place Clichy ; le concierge m'annonça que « ces dames Mérat n'habitaient plus là, qu'elles avaient déménagé sans laisser leur nouvelle adresse ». Je pressentis un malheur, et j'insistai : « A mon avis,

me dit l'homme, ces personnes ont dû s'en aller dans le Midi, car mademoiselle n'était pas bien ; j'ignore où elles se sont fixées. » Au cours de cet interrogatoire, je fus amené à me nommer ; le concierge s'écria : « C'est vous, M. de Sembach ? Alors j'ai une lettre à vous remettre, de la part de mademoiselle. »

Et il me donna ceci ; lisez-le et voyez si rien me consolera jamais d'avoir blessé une pareille âme. »

Manonlesco s'approcha de la fenêtre, et lut à demi-voix :

« Mon cher petit, je ne t'envoie pas cette lettre. Si tu te soucies encore de moi, tu la trouveras ; sinon, elle restera, comme moi, dédaignée, inutile. Tu ne me reverras plus, mon aimé ; je te dis adieu, et c'est mon dernier adieu. Je me sauve très loin, et là ou je me réfugie, tu n'iras pas me chercher, j'en suis certaine. Tu as souhaité que je disparaisse de ta vie ; je t'obéis. Je veux que tu sois heureux et que tu le sois grâce à moi. Je t'ai bien aimé, mon pauvre petit, et tu ne le méritais pas. As-tu jamais soupçonné la valeur du don que je t'ai fait ! Si j'en ai l'orgueil, ne crois pas que je le regrette ; aujourd'hui même, il me semble tout naturel d'avoir agi comme j'ai agi. Je suis triste, parce que j'aurais pu avoir, moi aussi, ma part de joie plus large, si tu y avais consenti. Il aurait fallu très peu de chose, et cela dépendait de toi. Tu ne m'aimais pas ; *ce n'était pas ta faute*,

ainsi que tu disais souvent. Lise s'en va comme elle était venue, seule et désolée ; elle te pardonne le mal, le très grand mal dont tu as été la cause ; elle te prie seulement de ne pas l'oublier tout à fait.

» Songe au meilleur baiser que je t'ai donné, à celui qui, une fois entre toutes, t'a comblé, et que ce soit, dans ton souvenir, le dernier baiser de

» ta Lise. »

Le baron eut une reprise de larmes. Manonlesco l'admonesta.

— Lise vous a pardonné ; cultivez pieusement son souvenir et vous serez quitte envers elle. Cherchez d'autres expiations.

— Autour de moi, par ma faiblesse, j'ai accumulé les désastres, et il m'est interdit de les réparer.

— Madame Muserolle, elle aussi, souffrit par vous ; courez chez elle implorer votre pardon.

— Elle n'a pas voulu me recevoir. Sa porte est gardée par madame Gerboise qui soigne son amie ; madame Muserolle ne sort plus de son appartement. Le mal l'a prise et ne lui laisse pas de relâche. Madame Gerboise m'a chassé malgré mes prières. La terrible petite femme monte la faction devant cette chambre. Elle ne m'a pas mesuré la vérité. Madame Muserolle est gravement atteinte ; elle se relèvera peut-être de ce coup, elle ne guérira jamais. Elle a une sorte de

maladie de cœur, paraît-il ; il lui semble brusquement que la vie se retire d'elle, et l'angoisse qui l'étreint lui arrache des cris affreux, que j'ai entendus... que j'entends encore. Elle me hait autant qu'elle m'a aimé ; elle m'accuse de tous ses maux. Le médecin défend que je reparaisse devant elle. Trois jours de suite j'ai assiégé la porte ; on m'a éconduit.

— Et Dolly ?

— Dolly est perdue pour moi, comme les autres. Assurément, je ne porte pas bonheur aux femmes que j'aime ! Dolly a planté là ses parents ; je l'ai cherchée en vain à travers Montmartre. Fonsec m'a décrit la douleur de la malheureuse poupée après mon départ : « Elle errait de porte en porte, me dit-il, et appelait tous ses amis en témoignage de la peine que vous lui aviez causée. Le chagrin qu'elle ressentait n'avait pas de mesure ; je ne l'en aurais jamais crue capable. Elle ne vous accablait pas de malédictions, au contraire ; elle s'interrompait de pleurer pour rappeler le bonheur qu'elle avait eu au temps où elle se glorifiait d'être votre maîtresse. Elle était comique et touchante aussi, je vous jure. Que voulez-vous que devienne cette fillette, faible et frivole comme elle est ? Elle se trouve à merci de sa première peine sérieuse. J'avais raison de vous prêcher qu'il ne *faut faire de mal à personne !* Sans doute, Dolly n'aurait pas échappé à son destin ; tôt ou tard, elle achevait son évolution logique,

dans les cafés de nuit qui abritent tant d'abandonnées. Mais elle avait encore quelques mois d'insouciance ; à vous le remords de les lui avoir abrégés. » Je n'osai rien répliquer. Il s'adoucit et seconda mes recherches.

— Avez-vous réussi ?

— Je n'ai pu retrouver Dolly. S'est-elle sauvée à l'étranger ? A-t-elle changé de nom ? On ne l'a signalée en aucun endroit, de ce Montmartre, dont elle était la petite fée sautillante. Il est probable qu'elle a suivi un amant ; celui-ci la repassera vraisemblablement à un autre ; elle hantera les cabarets d'étudiants au Quartier Latin, les bouchons de sculpteurs à Montparnasse. D'après Fonsec, il y a une gradation, ou si vous voulez une dégradation rigoureuse dans la déchéance. Ici encore je tâche de m'opposer une excuse, la moindre atténuation à ma faute ; je n'en découvre point...

Manonlesco ne répliquait pas. Au fond de lui-même, malgré qu'il eût pour l'humanité une inépuisable indulgence, il condamnait le baron, et plutôt que d'émettre des consolations maladroites, il préférait se taire ; le blâme de ce silence équivalait aux pires réquisitoires.

M. de Sembach reprit :

— Je viens prendre congé de vous, Manonlesco.

— Vous partez en voyage ?

— J'entreprends un grand voyage, en effet.

— Combien de temps resterez-vous absent ?

— Très longtemps.

— Vous retournez dans votre pays?

— Non, ce n'est pas dans mon pays que je retourne...

Le Valaque hésita ; il faillit, par discrétion, ne pas insister. Pourtant, son amitié l'emporta ; il questionna :

— Vous allez vous tuer ?

— Oui, dit le baron.

Après un nouveau silence, Manonlesco déclara :

— Vous avez tort de vous tuer

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la seule bêtise qui ne se répare pas ; en ce moment, vous n'admettez que ce moyen de vous soustraire au remords. Moi, qui ne crois pas à l'immortalité de l'âme, je réprouve le suicide ; ce n'est pas une solution élégante. Réfléchissez à tout ce que vous réserve le futur, et que vous renoncez ainsi à expérimenter ! Ayez la curiosité de votre sort, et, comme on dit au jeu, « tenez le coup » jusqu'à la fin ! Obstinez-vous à vivre, d'autant plus qu'à votre insu votre personnalité s'est certainement améliorée, dans cette crise. Vous contemplerez désormais les événements à travers ce passé douloureux et vous goûterez le charme de cette tristesse latente. Le suicide est l'unique recours des ambitieux déçus ou des imbéciles.

— Vous ne me dissuaderez pas. Aucun raisonnement ne tient contre ma fatigue de moi-même ; je suis à bout de forces. Si c'est une lâcheté que de ne pouvoir supporter le remords, j'avoue ma lâcheté. Manonlesco, seul à Paris, vous m'avez montré de l'affection ; je vous annonce donc mon dessein, et je vous prie de ne pas le discuter.

— Ce serait, du reste, le meilleur moyen de vous y faire persévérer. Non, vous êtes libre de disposer de vous ; peut-être vous sera-t-il agréable d'apprendre que votre mort affligera quelqu'un.

Ils eurent tous les deux une minute de véritable émotion ; le baron craignant de se laisser fléchir, brusqua les adieux. Manonlesco le vit partir, écouta son pas qui s'éloignait, le long des corridors multiples de l'hôtel ; il médita, sans prendre souci de la fuite des heures, et ses pensées étaient lugubres. Il déplora le précaire de notre condition, et la folie du baron qui avait si mal organisé son existence ; il s'attendrit sur le départ de cet ami, plus cher que les autres disparus.

Et puis, le fatalisme atavique reprenant le dessus, il finit par penser à autre chose.

XIX

LE TESTAMENT DU BARON

M. de Sembach entra dans la boutique d'un armurier, et, de son ton le plus naturel, demanda un bon revolver : « J'habite un quartier infesté de rôdeurs ; hier encore, je fus attaqué au coin du Pont de Flandres ; j'ai eu la chance de m'échapper, c'est un avertissement. Le commissaire m'a recommandé de porter une arme.

— Ce n'est pas très efficace contre des malandrins avisés, dit l'armurier. Ils attendent paisiblement que vous ayez épuisé vos six cartouches, et ensuite, ils vous tombent sur le poil. Par contre, vous risquez de vous blesser en maniant l'arme, ou d'estropier par mégarde un voisin inoffensif. En général, on ne tue les gens que quand on ne le fait pas exprès.

Le marchand vanta les mérites d'un petit revolver bull-dog, nickelé, à crosse d'ébène ; M. de Sembach essaya le bull-dog, dont la balle transperçait une planche épaisse de trois pouces ; et satisfait, il en fit l'emplette.

— Vous en serez content, ajouta l'armurier.

— Je l'espère, fit doucement le baron.

— Mais s'il n'allait pas, vous pourriez l'echanger.

Claude-Michel regagna son domicile ; une lettre de madame Schwartzpflantz lui fut remise ; elle avertissait le baron que mademoiselle Hilda, tonifiée à point, saturée de notions ethnologiques, renonçait à la passion des déplacements balnéaires et se tenait à la disposition de son cousin.

M. de Sembach haussa les épaules, monta une dernière fois ses trois étages ; il ferma soigneusement sa porte à clef, afin qu'on ne le troublât pas ; il mit en ordre divers papiers, sur la table de sa chambre, écrivit trois ou quatre lettres ; il s'assit dans le grand fauteuil, pour penser à Lise. Mais il ne voulut pas que rien fût gâté ou brisé des objets qui meublaient ce coin préféré : il alla au salon, pièce banale, impersonnelle, où peu de souvenirs dormaient. Les fenêtres donnaient sur la rue Drouot. Le baron approcha une table, et s'installa ; un buvard garni de papier à lettres sollicitait ses ultimes confidences. Il plaça devant lui le joli joujou nickelé à crosse d'ébène et prit la plume.

Il se sentait une âme neuve et belle de l'action hautaine qu'il allait accomplir ; il était assez maître de lui pour se confesser publiquement, en toute franchise, en tout orgueil.

Au dehors, la pluie faisait rage ; des rafales fouettaient les vitres ; les chevaux de fiacre pataugeaient, accélérant la déroute lamentable des passants ; des nuées d'un noir sale, effilochées comme des jupes de pauvresse, couraient dans le ciel gris-plombé ; jamais plus le soleil n'éclaircirait la désolation de cette lumière morte. Le temps seul eût conseillé le suicide, tant il accusait l'horreur de vivre au milieu de la boue, de l'humidité, de la misère ; vraiment, la perspective de la rue Drouot sous l'averse n'était qu'une trop réelle synthèse de la réalité. Le baron écrivit d'une main ferme :

« *Ceci est mon testament.*

» Je soussigné, Claude-Michel, dernier baron des Sembach de Durnstein, déclare que je me suis tué pour échapper au remords de mes fautes. Ce prétexte n'est pas des plus élevés ; je ne l'ai pas choisi, il s'impose à moi. Je sors de cet ici-bas, où je suis venu pour le malheur de quatre femmes qui m'ont aimé ; si ce fut ma seule fonction, je m'en suis acquitté à merveille. Toutefois il me manquait une plus sérieuse indifférence, faute de laquelle je reste un bourreau incomplet ; le sentiment de mes responsabilités m'accable, je me retire après infortunes faites.

» On n'a pas coutume de classer les crimes de sentiment parmi les autres crimes ; ils bénéficient d'une exception flatteuse et injuste, dont je ne profiterai pas. J'estime que je suis coupable puisque j'ai volé de la tendresse, puisque j'ai trompé à l'aide de faux serments, puisque, de mon fait, des créatures innocentes ont souffert. Je m'exécute ; que l'on n'exige rien de plus.

» Je lègue mon exemple aux jeunes gens de cette époque, féconde en erreurs ; que, par moi, ils apprennent à mieux guider leur sentimentalité ; qu'il se gardent, surtout, du *romanesque*, cette damnable poésie des péchés médiocres. Je suis victime d'un état social qui place la Femme au premier rang de toutes les préoccupations ; je suis victime de livres qui exaltent la conquête de cet adversaire, qui analysent les joies de l'intrigue ; je suis victime des poètes qui ont chanté l'Amour parce que c'est plus facile à versifier que le Devoir ou le renoncement. Que mes héritiers connaissent par moi la valeur exacte de l'amour, ou plutôt qu'ils cessent de le confondre avec le triste cabotinage qui le parodie.

» Surtout qu'ils s'efforcent de se créer un caractère. Notre génération n'est pas sceptique, ni blasée ; elle est hésitante ; et cela la condamne. L'hésitation l'a conduite aux pires lâchetés. Je n'étais pas méchant, pourtant ; je n'ai même pas cette excuse. Mais j'étais tiraillé à hue et à dia par trop de contradictions ; la pitié, l'égoïsme,

le repentir, l'inertie, le snobisme, le désir, l'ennui m'ont tour à tour mené ; je n'ai pas eu le courage d'être bon jusqu'au bout ; je n'ai pas eu non plus le courage d'être complètement cruel ; et ainsi, j'ai accumulé plus de mauvaises actions que si j'avais été méchant de parti pris. De l'énergie, de l'énergie à tout prix, ne fût-ce que pour le mal !

» Que les jeunes gens se déterminent selon leur cœur, et non selon les raisonnements qui m'ont égaré. Il ne faut pas croire à la vertu des formules claires ; il y a en nous un sens de la droiture que l'on doit suivre sans crainte ; ce sens se développe, si l'on a soin de ne pas l'oblitérer par les sophismes, les maximes spécieuses et trop logiques. Les aphorismes s'adaptent parfaitement à nos actes, après que nous avons agi, et de quelque façon que nous ayons agi. Mais c'est une erreur de croire qu'ils puissent ordonner ces actes. *Il ne faut pas compliquer sa vie*, parce que *tout se paie*, et c'est ainsi qu'il faut comprendre que tout *s'arrange*. *Il ne faut rien regretter*, dès que l'on a de son côté la justice et la bonté. Néanmoins, il est une maxime que j'ai connue trop tard, au moment où je n'avais plus l'occasion de l'appliquer : *Il ne faut faire de peine à personne!* Là est la grande sagesse et la grande vérité. Il ne faut faire de peine à personne... »

Ici le baron s'arrêta et, le naturel l'emportant, il ajouta : « ... à personne, pas même à soi !

» Aujourd'hui, je me souviens de ce banquet, au

château du Prince de Thune, où le hasard avait rassemblé, comme en l'auberge de Candide, les ratés qui sont eux aussi des rois déchus ! A ce banquet, ma place était marquée ; ne suis-je pas le Raté du sentiment ? Peut-être, mieux dirigé, aurais-je pu dégager une personnalité plus précise. Quel dommage ! Il n'y a que moi au monde qui aie su m'apprécier !

» Je lègue à l'Académie Française mes biens meubles et immeubles, à charge de servir une pension viagère de dix mille francs à mon ami Gregory Manonlesco. Je veux que ma fortune, une fois liquidée, soit employée à une fondation qui portera mon nom et dont les revenus seront affectés à la protection des infortunes passionnelles ; je comble ainsi une lacune évidente dans la liste des prix annuels décernés par l'Institut.

» Je ne veux aucun monument funéraire, aucune cérémonie.

» Fait à Paris, ce 17 février 1900.

» C.-M. DE SEMBACH. »

Le baron relut son testament, soupira, corrigea un participe, vérifia la date. L'instant était venu.

Au moment où il saisissait le révolver, une grande clarté soudaine attira son attention ; il leva les yeux ; la pluie avait cessé, le soleil se montrait, et c'était tout à coup, dans la rue, la gaieté des choses après l'orage. Sous un ciel bleu, frais lavé,

les toits resplendissaient ; une allégresse chantait dans les mille reflets de l'eau tombant en gouttes des corniches, dans le clair miroir de l'asphalte ; l'âme ingénue des badauds renaissait à la bonne humeur. Les rayons chauffaient le granit des trottoirs, chassant de fines vapeurs dorées le long des murailles. Le baron s'intéressa au va-et-vient des piétons, à l'activité subite des voitures, au brouhaha des cris et des interpellations ; ses nerfs se détendirent ; il sourit au bull-dog qu'il tenait, et, le rejetant dédaigneusement dans le tiroir de la table, il conclut :

« En vérité, ce ne serait pas une solution élégante ! »

Et il s'en alla demander la main de sa cousine, mademoiselle Hilda de Schwartzpflantz.

Ce fut ainsi que le baron de Sembach se résolut enfin à vivre, sans phrase.

Saint-Prix. Maison de Sedaine, 1899.

TABLE DES MATIÈRES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

E. GREVIN. Succr